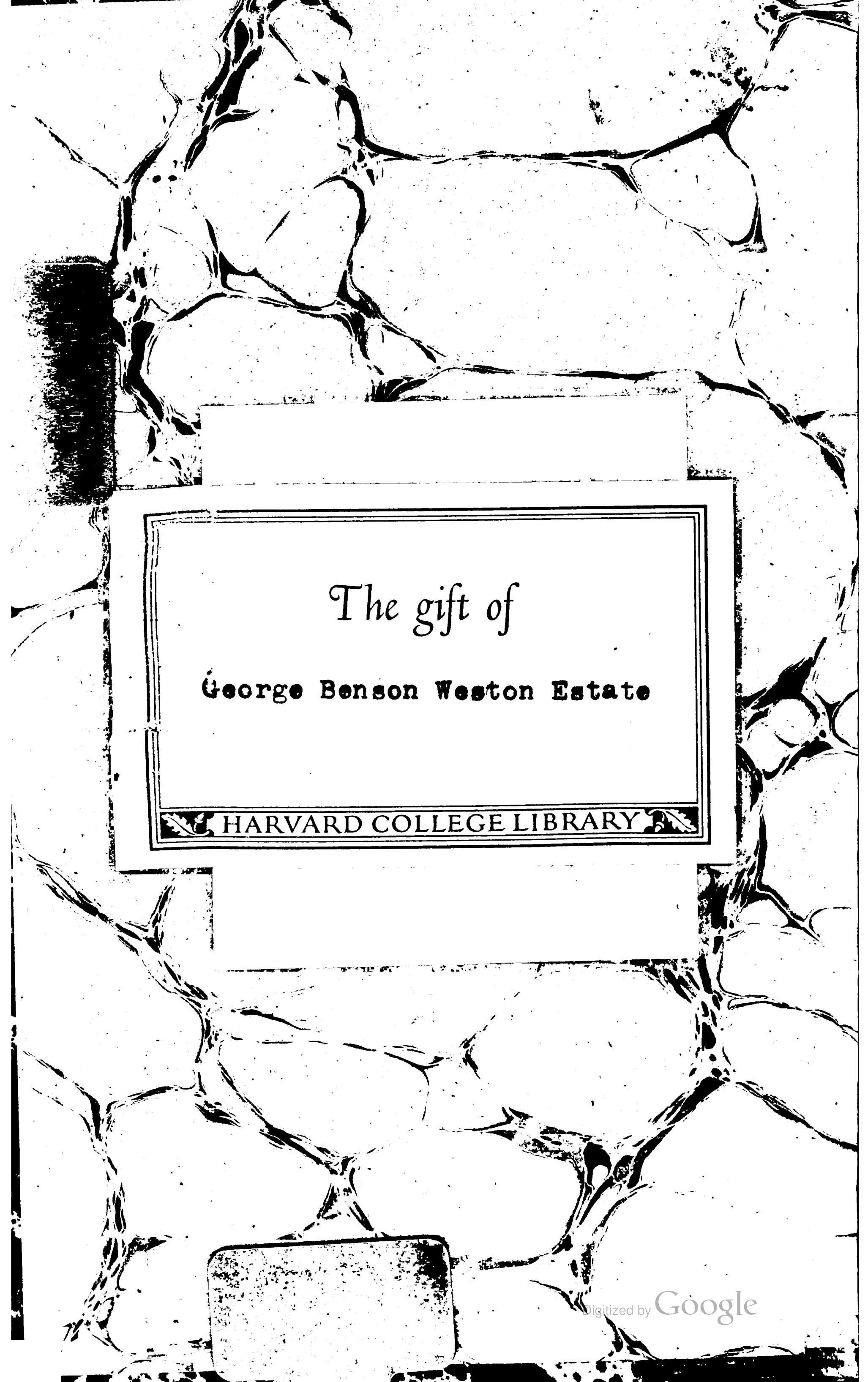



The gift of
George Benson Weston Estate
HARVARD COLLEGE LIBRARY
Digitized by Google



CONTES, DITS, FABLIAUX.

IMPRIMERIES DE PECQUEREAU ET Cie,
58, RUE DE LA HARPE.

NOUVEAU RECUEIL

DE

CONTES, DITS, FABLIAUX

ET AUTRES PIÈCES INÉDITES

DES XIIIE, XIVE ET XVE SIÈCLES

POUR FAIRE SUITE AUX

COLLECTIONS DE LEGRAND D'AUSSY, BARBAZAN ET MÉON

MIS AU JOUR POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

Achille Jubinal

D'après les Mss. de la Bibliothèque du Roi.

II

PARIS

CHEZ CHALLAMEL, ÉDITEUR,

RUE DE L'ABBAYE, 4.

—

1842

Mon intention, en publiant ce *Nouveau recueil de Contes, Dits, Fabliaux*, etc., que je travaillais depuis plusieurs années à recueillir, était, comme je l'ai dit en commençant son tome premier, de pousser cette collection jusqu'à une série de quatre volumes, c'est-à-dire d'épuiser, ou à peu près, pour ce genre d'anciennes compositions, la matière restée manuscrite; mais des devoirs nouveaux imposés par des fonctions qui, en m'éloignant de Paris, absorbent tout mon temps, s'opposent à la réalisation du projet que j'avais formé et m'obligent à rétrécir mon plan. Ce volume sera donc, à mon grand regret, le deuxième et dernier.

Mes lecteurs verront que je n'y ai pas apporté moins de soin ni de conscience qu'à mes autres publications. Toutes les pièces qu'il contient, en effet,

ont été scrupuleusement revues sur les manuscrits indiqués en tête de chacune d'elles, et j'ai fait exprès un voyage à Londres afin de collationner sur les textes originaux les petits poëmes que mon ami, M. Wright, m'avait envoyés. Ce voyage m'ayant permis de recueillir moi-même, au Musée britannique, d'autres pièces que nos manuscrits français ne contiennent pas, je me suis empressé, à mon retour, de les comprendre dans mon recueil; on les trouvera vers la fin de ce volume.

Un mot encore sur mon travail. Dans le tome premier, je m'étais attaché à donner autant que possible des pièces intéressantes par quelques traits de mœurs, par des souvenirs légendaires ou des traditions religieuses. Mon but a été le même encore dans ce volume, seulement j'ai tâché d'y répandre un peu plus de variété en choisissant des poëmes de rhythme différent ou curieux : tels sont, par exemple, *un Lay d'amour*, p. 190, *le dit de Martin Hapart*, p. 202, *Fatrasies*, p. 208, etc. J'y ai réuni également un assez bon nombre de pièces empruntées à un manuscrit que personne n'avait encore mentionné, et qui sont relatives à des métiers, à des jeux, etc., du moyen âge; ce sont le *dit des Paintres*, le *dit des Choses qui faillent en ménage,* le *dit des Dez,* etc. On trouvera aussi, avec ces poëmes, des pièces tirées de la même source et remarquables à d'autres titres : telles sont, par exemple, le *dit des Moustiers de Paris,*

dont l'auteur ne nomme pas moins de quatre-vingt-huit églises; le *dit de Vérité,* qui est une violente critique de l'esprit politique et religieux de saint Louis; le *dit de la Queue de Renart,* qui compose une des dernières pièces que nous ait laissées le moyen âge sur le héros de notre vieille épopée allégorique; plusieurs satires contre les femmes; une pièce sur le roy Arthur et sur saint Louis, des *Saluts,* des dictons, des proverbes, des chansons, etc.

Comme pour le premier volume de ce recueil, mon ami M. Chabaille a bien voulu, pour celui-ci, m'aider de sa science typographique et philologique dans la révision des épreuves. C'est un service dont je me plais à lui rendre hommage. Je ne doute pas que les bibliophiles n'y voient une preuve de plus de la correction et de la fidélité des textes que je leur présente.

ACHILLE JUBINAL.

CONTES,

DITS, FABLIAUX, MORALITÉS

ET AUTRES PIÈCES INÉDITES

DES XIIIe, XIVe ET XVe SIÈCLES.

ICI SE COMENCE

Le Romanz des Franceis,

~~PAR ANDRÉ DE COUTANCES.~~

(Ms. additionnel du Musée Britannique, n° 10,289 [1].)

Reis Arflet de Nohundrelande [2]
As boens bevéors saluz mande,
Les autres à maufez commande,
Quer il ne's prise une alemande.

Le viel Arflet fu son ancestre
Qui des Guides fu sire et mestre;

[1] Ce Ms. est du 13e siècle; *le Romanz des Franceis* y occupe le folio 129 v°. — Sur André de Coutances, qui se nomme plus bas, p. 16, voir l'abbé De la Rue, *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères*, t. II, p. 306-308.

[2] Arflet de Nohundrelande; peut-être, comme nous dirions aujourd'hui, Alfred de Northumberland.

Cil si enbat destre et senestre
Tant qu'il en set quanqu'en puet estre.

Mestre est des cerveises estales,
Bien les conoist bones et males,
Bien est sire des escales,
Des gestinges et des eruales.

De lui vos di en dreite fei
Que sevent a béu sanz sei,
Et bien est dreit [1] que endreit sei
Ne veut que déchie guersei [2].

Rimé ont de lui li Franceis
Lez le pot où bollent sis peis,
Par icestes méismes leis
S'en volent vengier li Engleis.

Il ont dit que riens n'a valu,
Et donc à Arflet n'a chalu
Que boté fu par Capalu
Li reis Artur en la palu;

Et que le chat l'ocist de guerre,
Puis passa outre en Engleterre,
Et ne fu pas lenz de conquerre,
Ainz porta corone en la terre;

Et fu sire de la contrée

[1] Le scribe a écrit *veir* sur ce mot, et *veir* est la bonne leçon.
[2] J'ai donné une petite pièce sous le titre de *Guersay* dans les Additions aux Œuvres de Rutebeuf, t. II, p. 435.

Où ont itel fable trovée;
Mençonge est, Dex le sot, provée:
Onc greignor ne fu encontrée.

Mès li chaitif, li espové,
Li mal péu, li tart cové,
Li patarin, li endové,
Où ont-il d'autre contrové?

Trop ont dit d'Artur grant enfance,
Quer Artu fu de tel puissance
Que Franceis conquist o sa lance:
Mau éritage mist en France.

Bien savon que Bien et Belin,
Maximien et Costentin [1]
Furent à Franceis mal veisin,
Et France orent, c'est la fin.

D'Engleterre furent tuit rei,
Chescun conquist France endroit sei,
Chescun en pleis a le bofei,
Le gorgéir et le desrei.

Au rei Artur le deraain,
De celui sommes-nos certain,
Voudrent fère plet, mès en vain;
Quer il les out bien sor sa main.

Quant de lor orguil s'averti,

[1] Brenne et Belin, fils de Donvalo, roi de la Grande-Bretagne. Voir *Roman de Brut,* t. I, p. 110. Maximien et Constantin sont aussi des personnages de ce roman.

Maugré eus toz les converti,
Et le païs acuverti :
Dites se ce est veir parti?

Jamès n'iert jor que il n'i père;
Douce ert France, or est amère;
Mout ourent en Artur dur père,
Sa sorvenue mout compère.

Mout fu Artur proz et corteis;
Quant out conquis Chartres et Bleis,
Et Orliens et tot Estampeis,
A Paris vint o ses Engleis.

La vile asist, n'en dotez mie;
Mout out bone chevalerie
Et bien estruite et bien garnie,
Si l'a fièrement asallie.

Engleis fièrement asallirent,
Franceis merdement défendirent;
Au premier assaut se rendirent,
Et hontosement s'en partirent.

A cel partir fu apelée
Paris, ci n'a nul celée,
Qui primes fu Termes nommée,
Et mout ert de grant renommée.

Frolles ert apelé le reis[1]

[1] Frolles roi de France sous les Romains. Voir au *Roman de Brut*, t. II, p. 82 et suiv., les détails du combat de ce prince contre Arthur.

Qu'Artur conquist o ses Engleis,
Et de Frolles sont dit Franceis
Qui primes eurent non Bailleis.

Frolles, qui de France fu sire,
Ne sout que faire ne que dire;
Grant mautalent out et grant ire :
Franceis manda à un concire.

Li baron l'ont à ce amis
Qui ses messages a tramis
A Artur, si li a pramis
Qu'encor porroient estre amis,

Se de sa terre s'en issist
Que à mout grant tort saisséist,
Et s'il ne la guerpisséist
De batalle le aastéist

Par eus dous, que plus n'i éust,
Eissi le voleit, ce séust;
Cous rendist qui cous recéust,
Et plus féist qui plus péust.

Artur respondi : « Dex i valle;
Défendré mei, s'est qui m'asalh :
A Paris en l'isle sanz falle
Seit à demein ceste batalle. »

De çà et de là sunt certain
De la batalle à lendemain :
Qui veincra tot, eit en sa main

Les bois, les viles et le plain.

Frolles durement menaça,
De jurer ne s'apereça,
Dex tot par menbres dépeça,
Que Artur mal s'i aproça.

Artur, qui n'out pas cuer de glace,
Preisa mout petit sa menace;
Mieux l'amast à tenir en place
Que voer Dieu en mi la face.

Artur, qui out grant desierrer,
Se fist matin aparellier,
Lui et Labagu son destrier,
Et se fist en l'isle nagier.

Frolles jusqu'à tierce dormi,
Et lors quant il se desdormi
Endeseétes s'estormi
Com se l'éussent point formi.

Franceis, qui moroient d'ennui,
Li distrent : « Lèverez-vos hui ? »
Il dist aol, et de nullui
N'ont Franceis aol fors de lui.

Tot en gesaunt, sanz sei drecier,
Se fist Frolles aparellier;
D'ilonc sunt Franceis costumier,
Que en gesant se font chaucier.

Ainz que Frolles se fust armez
S'est tierce fiée pasmez ;
Lors fu des Franceis mout blasmet,
Mès il lor dist : « Ne vos tamez ;

Ce me vient de grant hardement :
Mort est Artur veraement. »
Lors les prist toz par serement,
Qu'il tendront son commandement.

« Coment, dist-il, que il m'avienge,
De mes bones mors vos sovienge ;
Mar i aura cil qui Diu crienge
Se léauté à homme tienge.

Cruel séiez à desmesure,
Cruel, fei-mentie, perjure ;
El vostre garder metez cure,
De l'autrui prenez à dreiture.

Artur vos voudra del suen tendre,
Prenez-le sanz guerredon rendre,
Ainz vos lessiez ardeir ou pendre
Que le vostre veiez despendre.

De dez séiez boens joeors
Et de Deu bons perjureors,
En autri cort richeeors,
Poi fesanz et boens vanteors.

Acreez, si ne rendés rien,
Haez ceus qui vos ferunt bien,

Plus ordement vivez que chien,
Et séiez tuit armeneisien. »

Frolles en France mist ces leis;
Bien le retindrent li Franceis,
Et encor i out-il sordeis;
Mès je n'en diré or ampleis.

Quant armé fu à quelque paine,
Son mestre chambellenc aceine :
« Va tost, dist-il, et si te paine
Que aie pullente aleine. »

Cil conut bien sa volenté,
Que d'allié s'est dementé,
Plain vessel l'en a présenté
Et il en menja à plenté.

Ne se pout Frolles atenir
Que des auz ne féist venir,
Tant por usage maintenir,
Tant por Artur en sus tenir.

Franceis qui devant lui estèrent
D'aler en l'isle le hastèrent,
A quelque paine l'i menèrent :
Laissièrent le, si retornèrent.

Frolles remest sor son destrier,
Artur vit venir fort et fier;
Lors n'out en lui que corrocier
Quant vers lui le vit aprochier.

Andui ès estrius s'afichièrent,
Si que quant il s'entr'aprochèrent
Amedous lor lances bruisèrent
Et lor chevaus s'agenoillèrent.

Frolles acuit à menacier
Et Artur trait le branc d'acier;
Quant Frolles vit le cop haucier,
A terre se lessa cachier.

Et dist: « Merci, Artur, beau sire;
Je sui recréant, ne m'ocire. »
Artur ne pout atremper s'ire,
Frolles ocist, n'en puis el dire.

Franceis furent espoenté
Quant lor rei virent graventé,
A Artur se sont présenté
Que d'eus face sa volenté.

Et il qui toz les voleit pendre,
Quant si humblement les vit rendre,
Ne vout envers Deu tant mesprendre;
Par tote France fist défendre

Que nul ne n'i éust pendu:
Vie et menbre lor a rendu,
En autre sens lor a vendu
Que vers lui se sont défendu;

Quer il les mist toz en servage
Où encor est tot lor lignage;

Iloc donna en éritage
Artur, as Franceis, cuvertage.

Franceis en l'isle s'en passèrent,
Lor rei qui mort ert enportèrent,
En un grant feu le cors botèrent
Que por lui ardre alumèrent.

Déables furent en agait
Qui d'enfer ourent le feu trait
Dont il alumèrent l'atrait
Qui por Frolles ardeir fut fait.

Mout out cel feu male ensuiance,
Que d'iloc avient sanz dotance
Qu'encor en art en remenbrance
Del feu d'enfer la gent de France.

De Franceis prist Artur homage,
Et il establi par vitage
Quatre deners de cuvertage
Por raaindre lor chevetage.

Assez trovent qui lor reconte
Cest hontage, mès rien ne monte,
De ce ne tienent plé ne conte,
Car il ne sevent aveir honte.

Jà Franceis celui n'amera
Qui bien et ennor li fera,
Mès com il plus honi sera
Et il deus tanz gorgeiera;

Quer savez que liu ùesrez,
Jà mar Franceis de rien crerrez:
Se l' querez, jà ne l' troverez;
Se l' trovez, jà prou n'i aurez.

Quant li Franceis veut cort tenir,
Et il se veut bel contenir,
Deu pain de segle fet venir
Por sei richement contenir;

Et chescun en est parpartie
Sa dreite livreison partie,
La croste se jurent de la mie,
Puis font entre els une aramie,

De sopes faire en la paele,
Qu'il n'i covent autre escuele;
A trère les jà de berele,
Tel ore est qui n'est mie bele.

Mès il font une autre veisdie,
Ne m'est or lai que ne l' vos die,
Qu'à traire les n'i ait bondie,
Chescun d'un fil s'asopelie.

Un fil tient chescun en sa main
Tant que il a trempé son pain;
Si est de sa sope certain
Tant comme il veit son fil sain;

Mès quant il ront ou il desnoe,
Que la soupe deu fil descroe,

Donc va la chose à mal noe,
Quer chescun dit que ele est soe.

Donc orriez Dex desmembrer,
Ventre, langue, gorge, amenbrer;
Dieu ne porreit longues durer,
S'il en perout por son jurer.

Sovent a là meinte aatie
Et mainte colée partie;
Mès il font une autre establie
Qui fet remaindre la folie :

Et il jugent que cil qui a
Icel fil greignor dreit i a;
Sor sainz jure qui en li a
Cele sope qui deslia.

L'estrif remaint et la meslée
Quant il l'a à soe provée,
Mès mout est sovent esgardée
Et envizée et golosée.

Et quant il metent pot à feu,
Lez le pot asieent un queu;
Lors n'i aureit ne ris ne geu
Se il se parteit de cel leu;

Trop i poreit mésavenir,
Sagement l'estuet contenir,
Que por le bollon retenir
Li estuet la cullier tenir.

Se li bollon n'alout à droit,
A la char qui cuit mescharroit,
Quer tost fors del pot s'en saudroit
Dès que li bollon l'asaudroit;

Si l'aveient perdue enfin,
Quer le chat entrereit à fin,
Ou la sori ou le poucin
Enportereit tot le bocin.

A traire la deu pot s'esmaient;
Et quant ce est qu'il s'i essaient,
Ce ne puet estre que il l'aient
Se tote l'eue anceis ne traient.

Et quant l'eue en est purée,
Chescun aguète, chescun bée,
Chescun fet oreison privée
Que Dex dont qu'ele seit trouvée.

Et quant il trovent cel merel,
Lors sachiez que mout lor est bel;
Gragnor joie en a eu Hamel
Que outre mer deu feu novel.

Donc est aporté li coteaus,
Si est détrenchié par morseaus
Petit, mès de tel granz seuiaus
Com cels dont l'en giue as mériaus.

S'il avient que non per i ait,
Iloc n'a mie grant déhait,

Quer donc sont li dé avant tret :
Qui Dieu donra plus poinz, si l'ait.

Lor dobliers volent nez tenir,
Et c'est légier à avenir,
Quer qui lor mengier veit fenir
De lasté li puet sovenir.

Arflet tesmoigne en son brief
Qu'il menjuent tot lor relief;
Ce est as poures grant meschief,
Et si apelent de cest grief.

Li chien se plaignent d'autre part
Que quant l'os de la table part,
Tant lor vient mègre et tant à tart
Que de tot le trovent bastart;

Ou li Franceis l'a tot mengié,
Ou il l'aura si près rungié
Que quant il li done congié
De néent a le chien paié.

D'iluec vient, nient d'autre nature,
Que il ont blanche endentéure,
Quer le rore de l'os lor cure
Les denz et blanchist et escure.

Quant li Franceis se fet seignier,
Si fet atorner un mengier
Dont nus hom ne doit jà pleidier,
Ne s'en sareit fors els aidier,

S'il ne la vet de lor doutrine :
Vivée en gorge de geline,
Si n'est pas deu tot orfeline,
Quer sel i metent et ferine,

Et porriez et oignons et alz,
Et de lorer fère granz salz,
Et de l'escost estorcer chauz
. . . . [1]

Qui o les Franceis mengera,
A quei que seit, escotera;
Quer ou al noiz entenciera
Ou des escaloignes fera

Franceis à tot le mains venir
Por sei richement contenir;
Quer icel ne puet avenir
Que d'escot se sachent tenir

Tant com en lor contrées seient;
Mès quant fors en sont, mout gorgeient,
Et à autri table richéent
Et blasment quanque il i véent;

Et quant il sont en lors ostex,
Si conoisson Franceis à tex,
A tant merdes, à tant avex,
Qu'en les devreit tuer o pex.

[1] Une ligne érasée dans le Ms.

André [1] sa chartre finé à tant,
A Paris l'envoie batant;
Qui la lira seit en estant,
Quer Franceis s'iront mout cresçant;

S'ele est sus Petit Pont retraite,
Ou de colée ou de retraite
Ara celui la teste fraite
Qui la lira, s'il ne se gaite.

Mout sera isnel, de prinsaut,
Se en Sienc ne fet un saut.
André prent congié, Dex vos saut,
Mès savez qu'en sa chartre faut.

. . . . [2]
Et qu'il a oblié à dire,
Por ce que il n'en veut mesdire
Ne Franceis del tot desconfire.

Tirenlire est pain en allié
Et o la dousse d'al freié,
Jà Franceis ne sera hétié
Le jor qu'il n'en seit commencié.

Ce est un légier companage
Qui tot le cors lors asoage;
Mès jà o Dieu n'ait héritage
Qui primes fist tel mariage.

[1] André de Coutances, nom de l'auteur.
[2] Une ligne a été oubliée ici par le scribe.

Andreu a sa chartre finée,
Bien l'ont li Engleis graantée,
Que rien nule n'i ont trovée
Qui ne seit vérité provée;

Bien l'ont graanté li Flamenc,
Et Borgueignon et Loherenc,
Que prendreige tot à renc,
Mès en vérité vos aprenc

Que Engleis, Breton, Angevin,
Mansel, Gascoign, et Peitevin,
Tienent Andreu à bon devin,
Quer partot dit veir. C'est la fin [1].

Explicit Arflet.

[1] C'est à l'obligeance de M. Thomas Writh, de Londres, professeur au Trinity College, que nous devons la copie de cette pièce, ainsi que celle de la *Chronique des Rois de France*, de *Gilote et Jehane*, de *l'Yver et de l'Esté*, insérées un peu plus bas.

Chronique des Rois de France [1].

Ms. de la Bibl. harléienne 4333.

Honis soit li rois d'Ingleterre!
Rois françois ont fait mainte gerre
As Sarrasins per lor vertu.
Clodoïs, que premiers rois fu,
Conquist .xiiij. rois païens
(Drois est qu'en remenbrance aiens
Les faiz de nos boins ancessors),
Car les sains e les confessors
Servi chascuns tant cum fu vis.
Icil premiers rois Clodoïs
Fu sens malice e sens losange,
Si le mistrent à Reins li aingle
Sor lou chief corone roial,
Quant Cherussin le desloial
Ot ocis, que France tenoit
E que chascuns jor se penoit
De la crestienté jus mettre;
Mais Clodoïs, ce dit la letre,

[1] Après avoir vu tout à l'heure une satire contre les Français, tirée d'un Ms. anglais, il est curieux de lire l'éloge de nos rois venant d'une source analogue. Cette pièce se trouve également dans un Ms. fonds de Sorbonne n° 1422 R. 381, fol. 263 et suiv. Voyez page 22 pour sa date.

Qui commença la bone geste,
A icelui trencha la teste
Que tot lou païs essilloit.
Icil Clodoïs un fil oit
Que après lui la terre tint,
Saigement et bien se contint,
Si ot à non li rois Cloteirès,
Mais à son tens n'ot clers ne noteires
Plus de lui clergie ne sot;
Onques n'ama musart ne sot,
Car saiges fu, de grant renon.
Li tiers rois Chillebers ot non;
Ne larrai que ne vus en die:
Cil conquist tote Normendie
Et le premier duc i assist;
Onques à son pòoir ne fist
Ne malvestié ne dyablie:
Per lui fu la lois estaublie,
Mult assausa crestienté,
Se trueve l'en per vérité
En lettres qu'il ne vesqui gaires.
Après lui vint ses fils Loteires;
La terre tint, rois fu li quars;
Mais onques Tioiz ne Picars,
Ne gent Sarrasine enmurée
N'oient per lui point de durée,
Que à force ne lou conquist,
Quelque poinne que il méist;
As Sarrasins fist mainte honte:
De lui l'istoire nos raconte
Que mains leus fu ces brans offers.
Li quins rois ot non Dagobers,

Que par sa force mult conquist;
Aus païens mainte gerre fist:
Ne séoit pas toz jors en chambres.
Ce fu li plus fors hom de membres
Que à son tens fust et de cors;
Ne lassoit nul Sarrasin lors
Que toz ne 's alast graventant.
Et Dame-Deus li dona tant,
Que toz ses biens li abonda.
Seint-Denis en France funda
Et mist et moinnes et abé
Ives, de cui il n'at pas gabé:
En paradis s'aimme herbert.
Après cel boen roi Dagobert
Vus di, sens faire lonc riot,
C'un autre, Chelebert, i ot
Que mult en pas la terre tint,
Et après lui ses fils revint
Qui ot à non rois Jeonaires;
Li uitimes fu Théodaires
Que mult fu biaus et bien apers;
Li novimes ot non Aubers,
Devant mainte cité mist siége;
A Saint-Lambert dona, ço liége,
Les vins, les rentes et les terres.
As Sarrasins fist maintes gerres:
Grans fu de cors, le poil ot rous.
Li disimes ot non Ernous,
Qui mult en pas tint lou païs.
Li onzismes fu Auchéis,
Sor Sarrasins feri mains cols.
Après vint Phelippes li Gros,

Qui de cors fu et gens et bias;
Et après vint Charles-Martias,
Qui clers haï et Sarrasins;
Après lui vint ces fils Pepins,
Que tant fu de petit corsage:
Il n'ot de lonc en son estage
Au plus que trois piez et demi;
Icil rois Pepins escremi
Miez que nus hom de tot lo mont,
Par force conquist Justamont;
Mult honora et clers et moines.
Après vint li boins Charlemainnes,
Que prodom fu et sens envie,
Miracles por lui à sa vie
Fist nostres Sires Deus apertes;
Por voir vus di et tot à certes,
Bien se prova tant com fu vis.
Après vint ces fils Lowéis,
Que mult en ben s'esvertua;
Gormont lou Sarrasin tua,
Ysambart amena en France:
Parmi le cors li mist la lance
Qu'onques n'i ot point de deffoiz.
Après vint Phelippes uns rois,
Puiz Phelippes, puiz Lowéis,
Après Hues, après Hanris,
Que mult fu valans et cortoiz,
Et après fu Sains-Clos li rois
Que Deus ama dès qu'il nasqui :
.I. jor et une nuit vesqui.
Après Robers, après Loteires,
Puis Oedes que ne vesqui gaires;

Cil fu prodons et de grant pris;
Puiz vint uns autres Loéis
Qui ne fu envieus ne faus;
Et après vint Charles li Chals,
Que biaus fu de cors et de vis;
Puis Phelippes, puis Lowéis,
Que maint don fist, meinte promesce.
Après Phelippes de Gonesce [1],
Li saiges, li bien ensegniez;
Pluis de cent fois me sui segniez
De la science qu'il avoit:
Per sun cors plus de bien savoit
Que tut li baron de sa terre;
S'il fust vis, li rois d'Engleterre
Ne fust pas se contre arrivez.
Sages hom estoit et privez,
Et bien prodom, bien en sui fiz.
Après vint Loéis ces filz,
Cil qui à Monpenceir morut [2];
S'onques Deu arme secorrut,
A s'arme li face merci.
Toz les rois ai nomez ici
Qui de France trespassé sont.
Or prions Deu qui fist lou mont
Que as armes merci lor face,
Et à cestui se doint sa graice
Qu'el realme de France a mis
Et confonde ces enemis. *Amen.*

[1] Philippe-Auguste, ainsi nommé en effet par les historiens du moyen âge.

[2] Louis VIII, mort le 8 novembre 1226, au retour de son expédition contre les Albigeois. Ce vers et ceux qui le suivent font donc remonter notre pièce au premier tiers du 13e siècle.

Du plait Renart de Dammartin contre Vairon son roncin.

Ms. 7218.

Oiez une tençon qui ſu fete piéçà;
Mise fu en escrit du tens de lors ençà.
Renart de Dant Martin à son roncin tença,
Et son roncin à lui, mès Renars commença.

Vairon avoit à non cel roncin que je di,
Quant à lui ramposner son seignor entendi,
Et Vairon autressi ramposne li rendi,
Que débonéreté nule ne respondi.

Ne Vairon ne li sires, nus de ces deus n'ert sains.
Vairon fu foible ès jambes, de ce valoit-il mains,
Et li sires crolloit de la teste et des rains;
Toutes eures parla li sires premerains.

«Vairon, que ferai-je puisque vous méhaigniez?
Bien voi que mult par tens serons desconpaigniez :
Crollant vois de la teste et vous devers les piez;
Quatre en soliez avoir, or estes à trois piez.

— « Sire, ne me devez mon méhaing reprochier,
Quar onques nule beste ne poez chevauchier

Qui puisse desor vous amender ne frouchier :
C'est tout par vostre crolle et par vostre hochier.

— Onques por mon croller n'éustes greignor paine ;
Encore avez bon dos, eschine entière et saine,
Et si vous faz sainier en chascune quinsaine,
Mès c'est droite foiblèce qui ainsi vous démaine.

— Sire, c'est par voz coupes certes que foibles sui,
Quar je ne goust d'avaine se n'estes à autrui,
N'onques mon escient en vostre ostel ne gui,
Qu'éusse jor et nuit de vèce c'un seul glui.

— Sui-je en vo dangier, orguillex plains de boce?
Ce est redoterie qui ainsi vous déhoche,
Et les jambes devant vous ploient comme croche,
Ne gart l'eure que chiens facent de vous lor noce.

— Sire, vous n'amez pas, ce m'est avis, mon vivre,
Qui à chiens par parole si fetement me livre;
Mès ainz que mi costé soient de char délivre,
Serez-vous mainte foiz, je croi, tenuz por yvre.

— Vairon, ce croi-je bien. Que vous a-il cousté?
— Sire, tant que g'i ai durement escoté.
Tel foiz avez béu que je n'en ai gousté :
Après si s'en sentoient durement mi costé.

— Vairon, vous ne vivez fors por moi domagier,
Quar onques ne vous poi ne vendre n'engagier;
Il n'est nus qui vous voit ces jambes souglacier,
Qui puis vous achatast, s'en devoie enragier.

— Sire, pensez de vous, si ferez mult que sage;
Se je sui afolez, c'est vostre grant domage.
Mors estes se n'estoit de Nantuel le lingnage,
Que por autre achater n'avez argent ne gage.

— Ahi! mauvès roncin, de tout bien decéu,
Ainz que je vous éusse en oi-je maint éu.
— Je croi bien, vous avez par tant biau jor véu
C'or sont li donéor et mort et recréu.

—Tu mens voir; ainz ne fui de si grant acointance
Com je sui orendroit; et saches sanz doutance,
C'onques tant ne vausis en ta greignor poissance
Com fet ce que me done par an le roi de France.

—Vous done dont li rois? — Oïl, biaus dons et buens,
L'évesque de Biauvais et de Saint-Pol li quens,
Li sires de Nantueil, qui est miens et je suens,
Et li sires des Barres, dont li maugrez soit tuens.

— Onques por Dieu n'en aiés maugrez ne male grâce;
Soit de moi ou de vous, qui miex porra, si face;
Se je ne vous guerpis prochainement la place,
Si la me lerez-vous, quar la mort vous menace.

— Oiez, ce dist le mestre, quel ramposne ci a!
Que penduz soit-il ore quant la mort m'envoia!
N'a encor pas granment à terre me rua :
Malement le démaine *flectamus jenua*.

— Sire, puisque vous dites que foiblement vous port,
Por quoi n'achatez-vous et meillor et plus fort?

— Je ne puis. Tu m'as dit que donéor sont mort :
Je sui cil qui par force à sa vielle se dort.

— Bien voi que mon service mauvèsement emploi :
Tant m'alez ramposnant que je les jambes ploi.
Jà n'en perdrez jornée por ce se j'afebloi,
Que porter ne vous puisse chascun jor à Trambloi.

— Vairon, ne m'aimés gaires, ainsi comme il me samble,
Qui me vas ramposnant que la teste me tramble;
Mès se je por denier demain ne te dessamble,
N'auras pas longuement et cuir et char ensamble.

— Et que ferez-vous donques, dites-le-moi se viaus?
— Volentiers; mès li dires ne te sera pas biaus :
Je te ferai venir un ouvrier de coutiaus,
A trenchier les ataches à qoi tient tes mantiaus.

— Sire, vous soliiez fère de moi tel feste.
— Voirs est. Or en ferai com d'afolée beste.
Ton cuir ferai oster des piez et de la teste,
Si c'on porra veoir à descouvert le feste.

— Sire, dont vendra ce que li vilains retret,
Quar li vilains seut dire de bien fère cou fret.
Se preniiez bien garde aus biens que vous ai fet,
Si me devriiez-vous un an garder contret.

— Honis soit, dist le mestre, qui vous tendra en mue!
Puisque derrier devez corner la recréue,
Vostre char ert aus chiens, moi ne chaut qui li rue.
J'aurai argent du cuir, la paume me menjue.

— Or vous courouciez-vous, sire; bien voi l'afère,
Mès puisqu'il est ainsi que je ne vous puis plère,
Tuer pas ne me fetes, ainz me vendez por trère
A aucun charretier, où mon miex puisse fère.

— Vairon, c'est à bon droit que de blasme te rete.
Fols est qui de l'estable por nule rien te gete:
Tu n'es bons en charrue, ne por trère en charrete.
Je ne truis qui de toi barguingnier s'entremete.

— Sire, mult estes dur, s'en vous merci ne truis;
Por Dieu, ne m'escondites de vostre estable l'uis.
Lessiez-moi d'une part : si vivrai se je puis;
Quar trop redout la mort, chiens ne coutiaus ne ruis.

— Et comment te leroie lez mon roncin Fauvel,
Qui menjue s'avaine et son fain tout novel?
Se jéunes lez lui, ne t'en sera pas bel.
— Ne me chaut: trop redout les chiens et le coutel.

— Respit as de ta vie, encor vivre te lais.
A mengier averas; or sueffre, et si te tais;
Mès c'ert par un covent: ne me ramposne mais.
— Mult volentiers, biaus sire. — Lors fu faite la pais.

La pais fu créantée si com Renart voloit;
Se Vairon l'otria, nus blasmer ne l'en doit:
Les chiens et les coutiaus durement redoutoit,
Por ce est bien réson qu'au los son seignor soit.

Explicit de Renart de Dant Martin.

Gilote et Johane.

Ms. de la Bibl. harléienne 2253.

En may, par une matyné, s'en ala juer
En un vert bois ramé un jeuene chivaler,
Si oyd deus femmes entremedler.
Ly chevaler se arestut privément pur oyer,
Les damoyseles ne le aparsurent mie;
Et si lur nouns voletz qe je les vus die,
Gilote e Johane nomer se feseyent,
E de lur vies entreparleyent.
Primes dit Gilote de jolyf cuer :
« Je ay un amy que fet à preyser,
Coynte e sage e beal bachiler,
E tot me treove quanqe j'ay mester.

— « Veyre, dit Johene, je su pucele,
Entre la gent tenu pur bele
E de mon cors tenue pur tele,
De ce meint prodhome parle novele.
E uncore outre plus qe je vus die,
Ne su mie apaye de tote vostre vie;
Vus vivez malement en vileynie,
En manère de pecchié et de lécherie,

Pur ce je vus lou qe vus lessez
Ceste male vie e vus amendez,
E fetez-vus tost bien marier,
Pur doute de pecché e d'encombrer.

—«Veyre, dit Gilote, vous estez desçue
E de un ben nyent estes-vus mue;
Je estoie pucele, mès ore ne su mie,
Ne jamès serroi pur perdre la vie;
Par là où vus deites je su en pecché,
Certes c'est voirs, si su-je née;
Pus qe je primes fu engendré
Je ne me poey garder de pecché.
Unqe ne fust femme ne jà serra
Pus qe Deus Adam primes créa,
Damoisele ne dame de sà ne de là,
Qe à la foyz ne pecche, coment qe il va.
Vus qe vus tenez digne en virginité,
Plus qe je ne ay si avez-vus pecché,
Tes parens e tes amys sovent corocé,
E de jours e de nuytz malement empté;
E si vus purrez privément à leysyr,
Sauntz aparteynaunce, à pleysyr
Tot parfere vostre voler;
A peyne si vus vodrez le jeu lesser.
Vus estes al hosteil tot demoraunt,
Mesdit e repris cum un enfaunt,
E ne avez qe vus troeve kerchief ne gant,
Creaunt serez pucele e tenez-vus à taunt.
Je su en joie e en jolyveté,
Près de mon cher ami, qe me fet lée
De fere ce qe me plest à ma volenté,

Qui qe l'en corouce, uyt-il maugrée,
Là où vus parlez endreit de mariage,
Noun frai-je, Johane, ce serreit outrage
De vivre en peyne e en damage,
Qe malement se marie, ne fet pas qe sage.
Je serroi pris de su en ma mesoun,
Désolé e batu pur poi d'enchesoun,
E aver les enfauntz à trop de foysoun,
E jà ne départyrai de tel laroun.
Unqe ne savoy femme que prist mary,
Qe tost ou tart ne se repenty.
A noun Dieu, Johane, ne est pas issi
Entre moi-meismes e mon amy;
Je pus quaunt je vueil partyr de ly
Sauntz congié de prestre ou de autruy,
E choyser un autre tauntost après,
E vivre en joie e tous jours en pès;
A dreyn de mes pecchiés estre confès
E de touz meffetz aver relès.
— « Vus avetz molt parlé à desresoun,
Par mavéise créaunce e abusioun,
Quar tele pucelage e virginité
Sunt en ciel e terre sovereyn dignetó,
Par plusours en ensamples puet estre prové
Qe ce est la fyn de tote bounté;
La premère ensample qe tot conclud
Est de la dame qe primes consut
Nostre douz Salveour, si come ly plust,
Pure virgine de jour e de nuyt,
Virgine estoit devant e après,
Virgine e dame demorant en pès,
De totes virgines porta le fès,

Douce virgine nus grauntez relès;
E autres ensamples de meintes virgines
Que ore sunt en ciel pures meschines,
E pur ce vus di-je par ceste resoun
Pucele su e de ce ay le noun,
Come les virgines de salvacioun,
Et je de virginale su condicioun,
E vus estes de un degré descendi plus bas
E si estes del tot passé le pas.
Jà en ta vie ne le recoveras
Le pucelage qe tu perdu as.

—«Vos paroles, dit Gilote, sunt à entendre,
Mès e moltz des pointz vus vueil-je reprendre;
De nostre douce Dame vus estes molt meyndre,
Entre vus e ly ne poez ensample feyndre.
Vus estes molt fole, e bien le savom,
De fere nulle ensample ou comparisoun
Entre vus e la Dame de salvacioun,
De qui nostre joie nus tous avom,
Ou de fere ensample de seinte virgines
Qe sunt en ciel divine meschynes;
Vus estes terrene e si ne savez
Coment à drein vus-meismes cheverez.
Vostre virginité ne vus valt rien,
Si de mal penser le cuer ne gardez bien;
E Dieu dist meismes par comandement
Multiplier e crestre la gent
E rendre les almes à ly omnipotent:
Celi qe me dédit, sei-meismes dément,
Et tant come en terre soule viverez
Une alme à Dieu rendre ne poez.

— J. « Vus me ditez tro bien en véritez,
Si en esposailles fuissent engendrez :
Dreite engendrure est naturele chose,
Ce est la somme de ce e la parclose.
— « Bien de exepté par nulle escripture
Nulle cristene gent par engendrure.
Quant mon ami de rien ne meffet,
Je prendroi un autre sauntz fere plet,
E tendroi à ly à ma volenté;
Si bien ne se porte, tost serra chaungé.
De la Magdaleyne vus avez oy retrere
Qe peccheresse fust quant fust en terre,
Ore est en ciel gloriouse mère
Par sa repentance e sa prière;
Si avez oï dire qe ele fust lors
La plus orde femme qe unque fust de cors,
Pleyne de pecchié dedenz e dehors,
E pus de ces peochez Dieu fist devors.
Autres ensamples dient plusour
Qe Dieus plus ayme un peccheour
Qe se converte à chief de tour,
Qe nulle virgine par escriptour. »
Johane respount santz nulle destaunce,
Qui pecchie de grée en opéraunce,
Yl vet en doute e en balaunce,
Si Dieu ne ly face de ce aleggaunce.
— G. « Chescun cristien qe se conust de gré,
Vers soun creatour aver pecchié,
E cri merci de bone volenté,
Yl serra bien oy e serra salvé.
Turnez le Byble de sus e de jus,
Vus ne troverez frère qe vus dirra plus :

Afeytez-vus, file, afeitez-vus, fole,
Vus estes mynz sage, venez à l'escole;
Fetez come je face, Dieu vus avaunce;
Aydez al siècle pur fere créaunce.

—J. « Vus me avetz conclud, mès ore vueil aprendre
Coment je me purroi donque défendre,
Si de mes parentz soie reprové.

— « De ce je vus dirroi la fyne vérité :
Vus averez un bachiler jeouene e vaillant,
E à matin e à seir vus serra joyant,
E quant le gu d'amour arez asayée
Sys foiht ou seet à vostre volentée,
Vus à vostre mère vendrez arère,
E la mère pur vus priera le père;
Quar naturele chose est à la mère
Eyder sa fille en tote manère.
E si vostre père après vus reprent
E vus lédenge à soun talent,
Que vus avez fet noun pas sagement,
Lessez-le passer, ce n'est rien qe vent,
E si devez dire : « Sire, si vus plet,
Meinte pucele ad issi fet;
Ne su pas la dreine ne la premère,
E pur quoi serroi-je lessé derère!
Si vus m'eussez bel part avant mariée,
Ne fuissé-je ore de cest arettée.
Fete vos files tost marier,
Quar nulle pucele se puet garder;
La pensée lur dampne e le voler,
Tant ad de joie en le mestier. »

Donqe ceste Johane un amy prist,
Plus bel bachiler unqe ne vist;
E come Gilote la out eynz dit,
En totes choses issi le fit.
Johane se cocha ou cel bachiler
Come pucele prest à soun voler,
E il se entremist de son mester;
Là gist un hoho e un teyser.

Donqe dit Gilote, à chief de tour,
« Coment vus resemble de le gu d'amour ? »

— « Certes, Gilote, c'est dreit gu;
Unqe en terre meilour ne fu
A reigne ne dame ne autre vivant;
Par mon ami ai-je trové taunt,
Tant juay ou ly ou seine plat,
Qe par un simple eschek si ly di mat. »

Donqe dit Gilote, e parla à Jone :
«Coment vus resemble, est la vie bone?

— « La beneson Dieu e sa douce mère
Puissez-vus aver, come bone counsilère!
Car je su en joye, en jolyf chère,
E su molt amendé en meinte manère;
Si fu bien fole et mal avysée,
Qe j'ay pucele tant demorée
E perdu mon temps en viduetė,
Mès si ne fray-je mès, en ma léauté! »

Tant ad Johane alé par Wyncestre

E Gilote sa compaigne, qe fust chef mestre
De dire ceste aventure e de prêcher,
Qe à peyne une puet-um trover
Que ne s'entremettra de tiel mestier;
Si ele soit requise de jeouene bachiler,
A peyne si ele savera son amour déneyer.
Si com il alèrent un matyn déduant,
Une jeuene espose lur vient acontrant,
E quant vist Gilote, si la salua,
E counsail e aye ly demaunda,
Et dit qe un chivaler ly aveit counté
Qe Gilote fust femme bien enloquyné,
« E dit qe il out oy la desputeysoun
Qe vus venquistes l'autr'er à grant resoun,
E que vus avez Jehane ensi consiliée
Qe c'est grant joie e grant dentée. »
Gilote assez bien la entendist,
E tauntost après la demaundist
Quei fust la chose qe ele coveytoit,
Sur totes choses, qe rien ne celeroit.
« Mout y ad à dyre, c'est vérité,
Mès à vus, Gilote, ne serra rien celé;
E molt est à dire e à mostrer,
Mès bosoigne fet la voie deforcer :
Je su jeouene espouse, si ay un baroun,
Mès trop est-il fieble en sa mesoun;
Ce est la vérité, il ad un vit
Trop est-il plyant e trop petit,
E je su molt près, si me tient clos,
E son vit est touz jours derère mon dors,
E pur fin anguisse me toud mon repos,
E me fet palyr e frémyr le cors;

Me covient moryr pur anguisse fyn,
Si je n'eie l'amour de jolif Hokekyn.

— « Veyre, dit Gilote, vus estes trahy,
E de ce ne serrez rien abay,
Je mettroi consail, vus averez aye,
Vus averez médicine, si serrez garye.
Trop est femme desçu malement
E forement trahy qe tiel homme prent,
Yl ne puet foutre ne fere talent.
Alas! alas! for Godes deth, such coomoun, ys y-sheent!
Demayn quant vostre mary vet de mesoun,
Je vus froy venyr un geouene clersoun
Qe de geu vus trovera grant foissoun,
De meyne e de tresble e de bordoun. »

— « Si ussé-je fet graunt temps passé,
Mès je me dotay molt de pecché,
E pur ce le ai-je uncore lessé
Tant qe je seie mieux avysé;
Car prestres nus dient en lur sermoun,
E si fount les frères en prédicatioun,
Qe ce est la mort et confusioun
Femme de prendre autre qe son baron;
E ce ne serroit pur moy de aver amour
E perdre ma alme santz nul retour.

— G. « N'est-il pas baroun tenuz en terre
Qe ne puet ou sa femme engendrure fere,
Ne il ne puet foutre, ne il ne puet trere,
A force covent médicine quere.
Prestres ne frères, pur lur sermoun,

Ne devez mie doter pur ceste résoun.
Pus qe le frère qe list de son art,
Prèche al pueple e foute de sa part,
Nus, jeouene femmes, n'averom regart
Qe unqe ne veymes lettre ne art. »

—Ux. « Mès uncore vus vueil prier de plus,
Qe n'est avant dit ne mostré desus,
Le roi ad fet fere fortz estatus
Qe font grantz mals en plusours lyuus;
Si femme espousé ad guerpi
Par soun eyn de gré son propre mari
E un autre homme ad choysy,
En manère de avoutre ou de amy,
E se fet demorer ou son avoter
Un demi-an ou un an enter,
E son baron seit mis en cymeter,
Mort e enterré santz revenyr...

—« Certes, dit Gilote, je vus dy véir;
La femme en cel cas pert son doweyr,
Mès là où le baroun ou bone volentée
Ad sa compaigne à ly recounsilée,
Rien n'i est perdu, mès tot est gaygné,
E accion par bref si serra graunté,
E quei si le baron reprendre ne la voleit,
Play de seinte église quei ly valdreit?
Par pley de seinte église, la femme esposé
Serra reprise son baroun malgré;
Mès vus frez autre coyntise,
Par quei qe vus serrez arère reprise :
Devant vostre baroun vendrez humblement,

Vus li crierez merci molt dulcement,
E prierez qe il eit pur l'amour de Dée
Merci de vus e pietée :
« Je vus ay meffet en ma vyleynye,
Si ne frai-je jamès tant come je ay la vie.
Beau sire baroun, pernez bone cure
Quey me promistes par premesse dure;
Regardez à Dieu e à dreyture,
Vus ne me poez refuser pur nulle aventure.
Quant nus venimes le prestre devant,
Coment vus me deytes, avisez-vus à tant :
Veiez si la femme, veiez si l'enfant;
Douz sire baroun, tenez covenant. »
Prestres e frères e autre bone gent
Vendront e dirront communément :
« Recevez ta femme par digne talent,
Pur salver vostre alme hors de torment. »
Quant ceste chose serra mostré,
Vus vendrez devant ly bien atyré,
Le cuer li changera, si avera pieté,
E vus serrez dame bien recounsilé,
E serrez mestresse si come devant,
E serrez riche dame e plus puissant. »

E si come Gilote cestes choses dist,
Ceste jeouene espouse issi le fist,
E de totes choses qe Gilote la aprist,
Unqe en nul point rien ne faylist.
Cestes bones femmes s'en alèrent juer;
Gilote e Johane ensemble à mostrer,
Ceste matère la comencèrent,
Le tixt e la glose desputèrent,

Apertement distrent lur argument;
Les femmes respondyrent comunément :
« Vus avez bien dit et clergialment,
Unqe ne oymes tiel prèchement. »
E totes bone femmes al hostel alèrent,
Quar hastive bosoignes lur chacèrent;
E solum cet aprise tous feseient :
Si fount-il uncore, où qu'il seient.

Tant sunt celes damoiseles alé avant
Que il n'y a femme ore vivant,
En quel lu que ele soit demorant,
Que bien ne siet juer à talevas devant.
En Engleterre e Yrlaund yl prêchèrent,
Meynte bone terre si envyronèrent,
A la vile de Pount-Freint demorèrent,
E à lur aprise plusours tornèrent.
C'est une bourde de reheyter la gent,
A Wyncestre fet verroiement,
Le mois de septembre le jour quinsyme,
Le an roy Edward vŷntennesyme,
Le fitz roi Henry qe ama seinte Eglise [1],
E quant vus avez lu tote ceste aprise,
Priez à Dieu de ciel, roy glorious,
Qe il eit merci, pieté de nous.

[1] Ces trois vers prouvent que cette pièce, dont les vers sont d'une mesure singulière, fut écrite vers la fin du 13e siècle ou au commencement du 14e. En effet, le roi Édouard dont il est ici question est Édouard IV, fi's de Henri III, qui, ayant appris en Terre-Sainte la mort de son père, revint prendre possession de ses États, fut sacré en 1275 et mourut en 1307. Si par l'*an vyntennesime* le trouvère entend la vingtième année du règne d'Édouard, cela placerait la date de notre composition à l'année 1295; s'il entend au contraire l'année *vingt-neuvième*, cela nous rejetterait à l'année 1304.

De l'Yver et de l'Esté [1].

Ms. de la Bibliothèque harléienne 2253.

Un grant estrif oy l'autr'er
Entre Esté e sire Yver,
Ly quieux avereit la seignurie;
Yver ad dit onckes oye :
« Je su, fet-il, seignur e mestre
E à bon dreit le dey estre,
Quant de la bowe face caucé
Par un petit de geelé,
E quant je vueil yl vente e pluet,
E negge après, qe l'em ne puet
Par mei guères bosoigne fere;
Ne jà n'entera charue en terre,
Pur roi ne duc, si je ne l' voil.
Tiel vodreit aver remoil

[1] Cette pièce ou *disputoison*, dans le genre de celles de *Charlot et du Barbier* (voyez mon premier volume des Œuvres de Rutebeuf, p. 212), *du Plait Renart de Dammartin* et de *Gilote et Jehane*, est écrite en deux rhythmes différents, dont l'un est employé par Yver et l'autre par Esté. Le second de ces rhythmes, qui semble oublié par les poëtes modernes, était souvent employé par ceux du moyen âge. (Voyez, dans mes *Jongleurs et Trouvères*, la satire intitulée *le Dit des Cornetes;* dans Rutebeuf, *le Dit de l'Herberie;* dans ce volume, *le Dit de Vérité*, etc.)

A cui je doins grysil e glace,
Et quant me plest si lur faz grâce
De coliner un jour ou deus,
E pus après reposer trois;
E n'est-ce donqe grant seignorie
D'aver touz tant en ma baylye,
Que nul ne passera le soyl
Santz anuy, si je ne l' voil?
Et qui purreit donque desdyre
Que Yver ne fust mestre e syre? »

Esté respound: « Je ne l'grant mye,
Ne jà ne le froy en ma vie;
    De moie part,
La chose serra plus oye,
Et quant ele ert mieux asye,
    Seit sur esgart.
Ce n'est pas honour ne corteisie
Ne guères le tienk à mestrie
    De vassal,
Pur une petite bailie,
De prendre à nulle rien atye
    De fere mal;
Mès pus qe dire le vus dey,
Avauntez estes de grant effrey
    Apertement.
Uncore frez-vus plus mal, ce crey,
Qe dit n'avez, ne fust pur mey,
    Qe vus défent.
Tant estes de grant démesure
Qe de belté n'avez cure,
    A vostre vueil;

Mès tant come vostre sesone dure,
Vus avez de ma nature
Le chaut soleyl.
Ore avez mostré ta mestrie,
Qe ne valt pas un alye,
Qui bien l'entent.
Vus n'avez cure d'autre vie,
Fors fere mal e freyterye
A tote gent;
Mès si je pus rien oyr
Qe de vus pust chose venir
Si mal noun,
Je vus dirroi sauntz mentir
De ma mesure mon pleysir
E la résoun. »

Yver respount santz nul respit :
« Merveille, fet-il, avez dit,
Que de moi ne vient nul bien;
Donque n'est-ce pas trestot myen
Et pur ma très grant largesse,
Tous les conquer, nient par peresse;
Nuls um est qe ou vus tienge.
Jà Dieu ne place que me avyenge
Que ne face plus honour
E plus despenz en un soul jour
Que vus en tote vostre vie;
Si je ne vus faz aye,
Cheytif, jà morrez-vus de feym.
E dont vus vient de mettre cleym
Encountre moi, qe tot pus fere?
Vus n'estez mie déboneyre,

Vus estes fel e froit e feynt;
A mensungier serrez ateynt
De ceste vostre fole emprise.
Bien est droit qe l'em vus prise
Pur vostre grant noreture:
Musches e mal aventure,
Lésards e colures grauntz,
Crapots e serpenz puauntz,
Sunt reignes de ta meynée;
Mès quant je vienke par lur countrée,
N'ad si hardy qe m'atent,
Que je mort ou mat ne rend;
E pur ce vus lou je bien
Qu'encontre moy ne diez rien. »

Esté respound e dit après :
« Yver, vus estes molt parvers
    A tote gent.
e mesdire es molt engrées;
Male bouche ne puet mèes
    Si ele mesprent.
Je su, fet-il, des Fraunceis,
De nul guerrer ne nul maveis
    N'ay talent,
For soul Yver qu'est engrées,
Féloun, pulent e maveis
    Apertement;
Mès pur ce qe bien vivre ne volez,
A nul jour mès me amerez
    Parfitement.
Je vus noris les vins fraunceis,
Qe vus vont fere les gabeis

Molt sovent,
Feynz, formentz, févez, peys,
Touz sunt norys en me treis meys,
Ce sevent tote gent;
Mès quant vus avez la plenté
Que je ay à tous abaundoné
Communément,
Quant vus le avez gasté,
Que jà ne averez honour ne grée
De nulle gent;
Quar en vus n'est point de mesure
Tant come vyn ou cervoise dure,
En vérité.
Par vos tempestes, gresils, plués, ventz,
Vous anuyez totes gentz,
Sauntz faucelé.
Tous bestes vodrez anuyer
E totes choses vodrez gastier,
Si vus puissez;
E trestous pur mey grever,
Eynz puissez-vous crever
Qe vus le facez!
Et dites que vus me peesez,
Peyse-vus que rien lessez
A moun venyr;
Mès quant je vienk, je porte assez
Chars noveles e deintez,
Pur mei servyr:
Le buef freyshe e veneyson,
Dount jà ne enundrés ton gernoun,
Si n'est salée.
Je ne su pas frère à glotoun,

Pur estrangler le viel motoun
En fumée.
Pur ce vus lou, en vérité,
Qe n'estes pas molt bien amé
De tote gent;
De seignurie qe vus avez clamé,
Bien vus lou facez mon grée
Sauntz jugement. »

Yver respound: « Ore eit deshée
Que cure ad de vostre grée;
Aynz lerroy seignurie
Que j'ay clamé, par vostre vie,
Quar vus n'i avetz point de dreit,
Que cel vus dit, vus deceit;
Qui vus tendroit à seignour?
Certes nul que seit de valour
Fors danz Poydras, Maymont, Swyn;
Cyl vivent bien de poy de peyn,
E autres tiels avetz assez;
Mès ceus sunt vos plus privez,
Les autres sunt molt bien scytées,
De Loundres e d'autres cytés,
As hospitals e as abbéyes;
En vostre temps sount lur veyes,
E dorment longe matynée;
Le solail chaut molt lur agrée;
Mès par un petit de freydour,
Ge les chace le feu entour.
Un tiel serjaunt à son seignour
En bosoigne freit grant socour,
De fere bone saulée

Où il trovassent sa guyrée.
Ycele n'est pas ma meynée,
Tot autrement l'ay afeyté;
Ne sevent vivre de francboyses
Dont les vos font grant noyses;
Les miens sunt péus come li baroun
De volatyl e bon braoun.
Quant les vos muerent de freit,
N'est nul de myenz qe poynt en eit;
De le freit se puet molt bien défendre,
Mès nul de vos ne puet attendre
Ne robes ne sourneyl doner,
Quant il ne poent laborer.
Ne je ne vueil nul tiel noryr
Que nul bien puet déservyr.
Tous avez-vùs aquillis
Les malveis e les faylis,
E se fount coyntes d'amours,
E sunt larouns e murdrysours;
Pur ce vus lou-je en bone fey
Que vus acordez ovesque mey;
Quar si jugement volez atendre,
Par dreit agard um vus deit pendre. »

Quant Esté le oy taunt dyre,
Yl respount e dit sauntz ire
Son talent :
« Si vostre mal vus empyre,
Soffrez un petit, bel syre,
Que vus ament;
De mesdyre es trop délyvre
E de mal fere estes plus guyvre

Que serpent.
Vus estes de her seir yvre,
E quanque dit vostre lyvre,
Si vus ment.
Je norisse molt bone gent,
Chivalers, clerks ensement,
A grant plenté,
Que me servent bonement.
Quantque lur vient à talent
Lur ay doné.
De ce que vus m'avez repris,
De la vermine qe je noris
E d'autre rien,
Si faz-je vus donqe je faz pis;
Mès ne sunt pas trestous amis
A qui l'em fet bien.
Quanqe je faz de noreture,
Tot est pur Dieu créature,
Petit e grant;
Mès vus metez tote vostre cure
De tuer à démesure
Quanque est vivant.
Si vus estes de halt parage,
Bien savom de quel lignage
Estes issaunt.
Dreitz est que facez utrage,
Bien savoms que futes page,
Parfound à val,
Lucifer e son neveu;
De li estes meyntenu
De fere mal :
Vus estes son parent e son dru

E de mal fere tenez son lu
Espécial.
Je ne su pas de ly apris;
Quar tot le mal nus ad conquis
Daunz Lucifer;
Je su de paraïs transmys
Pur vus remuer del pays
E gent amender.
Je faz russinole chaunter,
Arbres floryr, fruit porter,
Sauntz countredit;
Je faz floryr le verger,
Fueil e flur novel porter,
A grant délit.
Les blées, qe par vus sunt pérys,
Les met avant e les norys
A moun poer;
Les bestes qu'avez près ocys,
Je les ay en vertu mys
A moun voler.
Je ne vus vueil mie déceveyr,
Ceus qe sachent mon poeir
La vostre gent.
Ore entendez, si je dy veyr:
Vivre ne porrez matyn ne seyr
Seurement;
Si ne nasquit greyn de forment
Et autre fruitz communément,
Que frez-vous?
Vyn ne claré ne piement
Jà ne bevera vostre gent
Si noun par nous.

Mès taunt je vueil dyre
Que sauntz Yver poez vyvre
A graunt honour;
Mès ne puet nul contredire :
Yver ne puet aver que fruyre
Si d'Esté n'eit socour.
Seigneurs e dames, ore emparlez,
Que nos paroles oy avez
Apertement;
E vus, puceles, que tant amez,
Je vus requer que vus rendez
Le jugement [1].

[1] On peut faire un rapprochement qui n'est pas sans intérêt entre cette pièce et celle intitulée *le Débat de l'Iver et de l'Esté*, insérée dans le recueil de Poésies gothiques françaises, in-8°, 1830. Paris, Silvestre, rue des Bons-Enfants, 30.

Le Dit de Gentillece.

Mss. 7218 et 248, supplément français, Bibliothèque royale.

Se chascuns qui volentiers m'ot
Quant je li di aucun biau mot
M'entendoit bien, je le vaudroie,
Quar avis m'est miex en vaudroie;
Mès ainsi n'est pas la besoingne,
Peu d'avis, qui por aus besoingne,
Leur fet oïr et nient entendre
Réson, où chascuns bons doit tendre;
Et qui réson het et desprise,
Il n'aime Dieu ne sainte Yglise,
Ne lui-mesme, c'on doit avoir
Assez plus chier que nul avoir;
Quar cil qui ne se veut amer,
Il het amor et s'aime amer,
Ne d'oneur n'ot onques entente.
Cil qui tels est aprent entente,
Se tu m'os, jà t'aurai apris
Un sens dont toi tendra à pris,
Que tu sez pou se ne l'aprens
D'autrui; se tu garde là prens,
Tu pués mult bon conseil là prendre,

Et s'ameras trop plus l'aprendre;
Si sauras c'oneur senefie
Mile tans miex c'ore une fie :
Honeurs, c'est bele chose au monde,
Mès l'uevre n'est pas toute monde
Dont il i a maint honoré;
Quar je di, par saint Honoré,
Que tels le cuide avoir arée
Qui n'en a mie une denrée,
Non par Dieu, s'il vivoit cent anz,
Et si méist encor cent tans
Qu'il n'i ait mis, quar il li faut
Et bone grâce li défaut.
Nonporquant ne soit esperduz :
Biens fez ne puet estre perduz,
Mès cist siècles est si divers
C'on ne voit d'estez ne d'yvers
Se mult poi non genz bien loiaus,
C'est par fausseté qui loie aus
Qui vers li les fet aloier;
S'en recevront mauvès loier.
Peu prennent garde aus bones genz
Lor ancisseurs, dont si très genz
Est li recors por metre à voie
Les oirs des bons qui Diex avoie,
Mès mult vaut peu ce c'on leur conte;
Quar mès ne truis nului qui conte
Ne qui plus vueillent riens conter
A chose c'on li puist conter,
Et por ce je vif en tendant
Que mès ne truis nul entendant
Qui ausi volentiers ne truffe

D'un bien bon dit com d'une truffe.
Si me covendra por mon vivre,
Se je vueil entre tel gent vivre,
Que les miens dis arrière laisse;
Mès encor dirai une laisse
De cestui conte por estruire
Cil qui se meslent d'autrui nuire
Par covoitise et par envie,
Qui pas n'est morte, ainz est en vie,
Et de mesdit font enviaus,
Par envie qui envie aus;
Mès de tant sui-je bien percius
Qui ainsi muert, l'âme en pert cius
D'autres doleurs et de si fetes.
Entre vous qui peu de bien fetes,
Se volez cest example oïr
Et entendre sanz sort oïr,
Jà porrez oïr sanz mesdis,
A mespresures ne mès dis,
Dont primes si porrez savoir
S'il a enz folie ou savoir;
Et s'uns mauvès d'un bien me blasme,
Li bons me loe de tel blasme;
Et se j'ai los des bones genz,
Li blasmes des mauvès m'est genz.
Des bons et des mauvès ensamble
N'ert jà nus loez, ce me samble;
Mès por les bons sont fet mi conte [1];
Por ce les faz-je que je's conte
Aus chevaliers et aus preudommes,

1 La version du Ms. 248 Supp. fr. commence par ce vers.

Ausquels biens nous nous atendommes,
Quar nous vivons de lor biens fais;
Por ce qu'il soustienent le fais
De ce qu'il a d'oneur au monde,
Est bien résons que vous [1] desponde
Chascun selonc sa gentillece,
Qu'il ait vigor et artillece [2]
De vivre au siècle honestement,
Dont je faz amonestement,
Selonc ce que réson descuevre,
De gentil cuer la gentil oevre [3]
Se de nature ne forlingne;
Selonc réson qui tient sa lingne
Por lor vies à droit lingnier,
Se li hom ne veut forlingnier.
Gentiz cuers [4] de père et de mère,
Trop li est vilonnie amère
Et trop li est au cuer grevaine
Au gentil cuer, voire vilaine [5],

[1] Ms. 248. Var. De bien.

[2] Ms. 248. Var. Qu'il ait le sens et la prouece.

[3] Ms. 248. Var.

Et pour ce doit li hom gentiex
A gentillece estre ententiex.

[4] Ms. 248. Var. Hom.

[5] Ms. 248. Var.

Qui gentis est de nascion,
Pour ce vous di-je que li hom
Doit mult garder à son afaire
Qu'il puist tés oevres contrefaire
Qui afièrent à gentil homme,
Selonc ce c'om gentil le nomme;
Car s'il ne fait selonc le non,
Il en aquiert mauvais renon,
Car consaus l'en desloe et blasme,

Dont j'aurai mult tost escesté.
De tant com li hom a esté
Plus hauz hom et de granz vaillance,
Plus plains de bien et d'onorance,
Plus preus et de toz biens estruis,
De tant est li hom plus destruis,
Et au siècle plus assaillis,
Quant il est coars [1] et faillis
Et aquiert los de meneur [2] homme;
Quar l'avarisce [3] de preudomme
C'est li droiz mireoirs à l'oir
Por lui enseignier à valoir,
Quar s'il ne ranature au père
D'aucun bien qui en lui repère [4]
Dont au père soit comparez,
De gentillece ert mal parez,
Ne jà de lui ne se parra
Quant [5] aucuns biens n'i aparra,
Ainçois l'en doubleront ses hontes,

Et plus keurt de lui male fame.
Si vous dirai raison comment :
De tant com li hom vraiement
Est plus haus hom et plus poissans
Plus sont ses oevres connoissans,
Soient mauvaises, soient bonnes;
Car plus le sevent de personnes
Pour le renon de sa hautece,
Dont li fet blasme gentillece
Quant il ne se maintient selonc,
Car li blasmes en keurt plus lonc.

1 Ms. 248. Var. Mauvais.
2 Ms. 248. Var. Mauvais.
3 Ms. 248. Var. La vaillance.
4 Ms. 248. Var. A lui s'apère.
5 Ms. 248. Var. Puis k'aucuns.

Quar il l'emprunte à doubles montes [1],
Dont vaut miex, qui voir en retret,
C'on soit d'un petit lieu estret,
Si soit-on preu et de bon estre,
Que de bon lieu et mauvès estre;
Et bien vous en tenez por fit
Qu'en gentillece n'a porfit
S'on n'est encontre ce vaillant;
Quar gentillece vait faillant
En gentil homme qui se paine
De maintenir oevre vilaine;
Dont est vilains, je n'en dout mie,
Li hom qui fet la vilonie,
Puisque li cuers s'i abandone;
Savez-vous quel cuer [2] je l'en done,
Soit rois ou dus ou chastelains,
Plus est hauz hom, plus est vilains.

[1] Ms. 248. Var.

Que plus est haus et gentilz hom,
Plus y a de honte foison,
Et plus l'en doit-on ahonter
Et à droite raison conter :
Pourquoi sera gentiex clamez
Qui de nus biens n'est diffamez?
C'est à tort s'il en a le non,
Car puis qu'il est de bien se non,
Jà n'aura part en gentillece
Li hom, tant soit de grant hautece;
Ains di qu'il en est fors passez,
Et j'ameroie miex assez
A estre fiex au pior home
Qui soit en l'empire de Rome,
Si fusse aussi preus k'Alixandre,
Qu'estre fiex au roi d'Alixandre
Et je fusse pour voir li hom
Plus mauvais d'une région.

[2] Ms. 248. Var. Los.

Qui qu'il soit gentiz de cuer,
C'est bone gentillece à cuer,
S'il ert filz au plus vilain homme
Qui soit en l'empire de Romme,
Jà por ce ne l'en desprison,
Quar il est à droit gentiz hom,
Et miex doit estre ramentiex [1]
Uns hom vilains de cuer gentiex
C'uns hom gentiex de cuer vilains;
Et miex avient c'on aville ains
Le gentil qui vilains devient
Que le vilain homme qui vient
A gentillece par bien fet,
Quar d'un vilain un gentil fet;
Mès qui d'un gentil fet vilain,
Il se poile d'un mal pelain,
Quant de gentillece est pelez
Et il est vilains [2] apelez,
Vilains de cuer, quar à droit non
Nus n'est vilains se de cuer non,
Ne nus gentiz hom ensement
S'il n'uevre [3] de cuer gentilment [4];
Quar tu hauz hom qui mal te prueves,
Qui ta hautece ne remprueves,
Qui por ce m'as mis en despit,
Je te dirai sanz nul respit:
« Hauz hom qui m'as vilain nommé,
Puis c'on ne te voit renommé

[1] Ms. 248. Var. Nommez tiex.
[2] Ms. 248. Var. Gentilz.
[3] Ms. 248. Var. N'aime.
[4] Le Ms. 248 s'arrête après ce vers.

En nul bien, en fet ne en dit,
Qui franc t'apele, il a mesdit.
Por ce s'en haut nis fuz couvez
Et de toz biens es escouvez,
Cuides por ce gentiz hom estre?
Encor le fussent ti ancestre,
Je ne di pas que tu le soies,
Et si le cuides toutes voies;
Mès en cuidier ne gist granz sens.
Tu fez outrage et grant forsens,
Et mult peu de ton avantage
Qui moi reprueves ton hontage,
Quar li hontes en est toz tiens,
Quant por gentil homme te tiens
Et tu n'es ne gentiz ne preus;
C'est plus tes domages que preus,
Se tu fus filz d'un gentil homme
Et tu désers tant c'on te nomme
Vilain de cuer, se de cuer l'iés,
Dont n'en pués estre guères liez. »

Explicit.

Le Dit de Perece.

Ms. 7218, Bibliothèque royale.

Contre le temps que ces floretes
Yndes et jaunes et blanchetes
Et autres assez s'aparissent,
Bois et jardins et prés verdissent
Por la douçor du tens novel,
D'un Dit fère me renovel
Où talent m'est pris que repraingne
Le monde qui adès s'enpraingne
De trop le mal mouteploier.
Or me doinst Diex si emploier
La cure que g'i voudrai metre,
Que qui l'orra vueille jus metre
De soi le mal, si que bien face,
Que par bien oïr maint esface
De son cors le mauvès usage.

Le plus du mont n'est mie sage
De ce qu'il maint en une teche
Qui est apelée perece,
Qui maint mal norrist et abonde.
Le cors Jhésu-Crist me confonde

Se il n'est bien deus tans de cels
Qui sont laidement pereceus
Que des autres qui ne font mie,
Qui font que fols, vez la folie;
Se de ce ne se désaerdent,
Le los du monde et Dieu en perdent,
Que c'est un lait mortel péchié.
Au monde a maint cors entechié
Qui ne veut partir de son aise
Por fère ce qui à Dieu plaise,
Ainz norrist sa char en tel guise
Qu'au déable en fet tel servise
Que s'âme est laidement soillie,
Et d'âme en viuté tooillie
N'a Diex cure q'o soi la mete,
Quar il ne veut fors chose nete:
Com cil qui est tout sanz ordure,
De chose soillie n'a cure.

Cil qui par perece issi oevre
Come j'ai dit, bien li descuevre,
Se il ne s'en est confessé
Ainz qu'il soit de mort apressé,
S'âme s'en ira au déable,
Et qui fet à service avable;
Mès cil qui en péchié demeure
Ne voit onques ne lieu ne eure
De geter s'en par confès estre,
Miex li venist qu'il fust à nestre;
Si ne doit l'en tenir nul conte
Fors de la dolereuse honte
Que par perece a déservie.

Une gent voi qui sont en vie
Et de lor cuers ne vuelent trère,
Qu'en cest monde vueillent bien fère
Et sevent bien qu'il se mesfont;
Ce fet perece, qui se font
En lor cuers, si que ne le lesse
Aler qu'el puist fors en la lesse,
Se ce est à corre péchier;
Mès la ver veut aperecier,
De la lesse tost les deslie
A aler fère la folie
Et au bien fère les encorde.
Fols est cil qui ne s'en descorde
Quant il se sent si encordé
Que de bien fère est descordé.

Qui perece voudroit corrompre,
En sa lesse n'auroit que rompre;
Cil qui se voudroit atirer
A bien fère, par bien tirer
Auroit tost la lesse rompue
Par qoi valor est corrompue.
Il n'est nul si pereceus homme,
Ce croi, par saint Piere de Romme,
Qui aucune foiz n'ait corage
De lessier son mauvès usage;
Si tost com l'en vient volenté,
Ainçois que ce fust talenté,
Por perece rompre et desfère,
Devroit emprendre le bien fère.

De ce repraing mains chevaliers

Qui bien connoissent les aliers
De bien tenir bachelerie
Ou la bele vavassorie.
J'ai véu aucun bacheler,
Ce ne vous vueil-je pas celer,
Qui estoit preus et large assez :
Quant un petit estoit lassez
De metre le sien et despendre,
Si penssoit un petit atendre
En son païs tant qu'il éust
Mueble de qoi r'aler péust;
Et quant de mueble estoit refet,
Enprendre ne voloit le fès
De r'aler comme fet avoit,
Que par péchié qui en avoit
Est de tout prendre et ralentir
L'avoit si pris, que consentir
Ne se pooit à ce reprendre
Dont non de preudom péust prendre.
Lors le saisissoit avarisce
Par perece, qui à ce visce
L'avoit de sa lesse eslessié :
Comme failli s'estoit lessié
Prendre à la honteuse mauvaise.
Honi soit de séjorner l'aise
De qoi l'en est mauvès tenu!
Qui en armes s'est contenu
Ou se contient, comment ele oevre,
Plus qu'il n'i a mis i recuevre.

El monde n'a si haute vie
Com de maindre en bachelerie

Qui à droit la set maintenir ;
Mès pou s'i sevent contenir;
Si lor pri que l'estre en apraingnent,
Sanz perece, larguece empraingnent,
Et sanz orgueil toute cointise;
Cels qui bien iront en tel guise
Ne pueent faillir à valoir.
Fols est qui met en nonchaloir
Ce dont il puet à bon chief trère.

Chevaliers qui ne se veut fère
Droit bacheler, tost doit entendre
A tel vavassorie emprendre
Dont son païs li sache gré.
Vavassorie a un degré
Où pereceus ne puet monter,
Que trois pas n'i a aconter;
Le vavassor qui ces trois monte
Est si haut mis que nule honte
Ne puet à son cors aprochier,
S'il n'en chiet par aperecier :
Or se gart qu'il ne s'aperece,
Si ert toz jors en grant hautece.

Loiautez est le premier pas,
Le secont celer ne vueil pas,
Fet est de débonéreté;
Le tiers si est de largeté :
Cest degré est fet de riche oevre.
Quant par monter cil i recuevre,
Qui que veut, si très grant renon
Qu'il a de preudomme le non.

Se toz demoranz i montaissent
Et bachelers à droit alaissent,
A mes compaignons faz savoir
Qu'encor fussent toz plains d'avoir
Et honorez par grant noblece,
Dont sommes toz hors de perece,
Qui maint cors a desacenssé.

Aucuns ont éu en penssé,
Selonc lor dit, de nous bien fère
Que nous n'en poion retrère.
Quant du doner lor souvenoit,
Perece en tel point les menoit
Que la promesse regardoient
Et en pereçant la gardoient,
Que le don estoit avorté
Ausi com perece amorté,
Si qu'el les a trop miex honis
Que el n'a nous bien demonis,
Qu'el lor a tolu, ce me samble,
L'onor du monde et Dieu ensamble;
S'en sui dolent et coroucié.

Cil qui trueve chemin forchié
Dont chascun for à droit l'avoie,
Moult est fols quant il se desvoie
Por aler une fausse sente,
Dont chascun forvoié le sente.
L'un for, si est bachelerie,
L'autre si est vavassorie;
Qui à droit l'un des chemins oirre,
Preudom est, bien le devez croire.

Or pri Dieu, qui est droite voie,
Que les forvoianz i ravoie,
Et lor doinst si rade isnelece
Que destruire puissent perece.

Explicit le Dit de Perece.

Des Sis Manières de Fols.

Ms. 7218, Bibliothèque royale.

Por le monde qui est nuit et jor en descorde
Cis contes nous raconte, et je bien m'i acorde,
Qu'entre frère et sereur a sovent grant descorde
Por ce que lor sciences ne sont pas d'une acorde.

Se descordance i a, je ne m'en merveil mie;
Mès li preudom est sages qui garantist sa vie,
Et li fols est mauvès qui a sor lui envie,
Si en est avenu mainte grant musardie.

Et por ce que li mondes n'est pas d'une matière,
Me sui-je trais avant, qui que se traie arrière.
Or vous tesiez un pou, et fetes bele chière,
Et je vous dirai jà des sis fols la manière.

Li premiers des sis fols si est fols natureus,
Et li secons est fols et mélancolieus,
Et le tiers apele-on fol qui est orguilleus,
Li quars si a non fol qui est fol desvieus;

Li cinquièmes si est par négligence fous,
Et li sisièmes est cil qui le fet par cous,

Devant les riches genz menjut frommage mous,
Mès ès chambres aus dames est ses désirs saouls.

Or est-il bien réson que je vous praingne à dire,
Selonc mon escient, des sis fols la matire;
Et s'il estoit nus hom qui m'en vousist desdire,
Je le voudroie endroit de ces sis fols eslire.

Del droit fol naturel ferai premier mon conte;
S'il avoit la grant rente d'un roiaume par conte,
Qui que le despendist, n'en feroit-il jà conte,
Mès qu'il éust assez du frommage sanz conte.

De ce fol poez bien et entendre et savoir
Que il ne conte rien à grant honor avoir :
Quant a assez mengié, tout met en nonchaloir,
De sa folie cuide que ce soit grant savoir.

Fols est qui à tel fol met son entendement,
Ainz se doit-on de lui délivrer vistement;
Fols est qui à lui tence, ne monstre entendement;
Quar li hom qui n'a sens si vit en grant torment.

Du droit fol naturel vous ai dit l'aventure,
Or vous lerai de lui, quar il est sanz mesure;
Du secont fol dirai, où j'ai mise ma cure,
Et lerai de celui qui est fols par nature.

Du mélancoliex ne lerai ne vous die :
Ce sont et roi et conte et gent de seignorie
En qui sens et proece doit estre herbregie,
Qui plus tost sont entré en grant mélancolie.

A cels qui tels genz servent, je lor faz asavoir,
S'il vuelent estre en pris et lor amor avoir,
Ne lor respondent mie dedenz lor mal voloir,
Mès se tèsent tuit coi, si feront grant savoir.

J'ai oï piéçà dire un mot en reprovier :
Nus ne puet gaaignier à son seignor pledier,
Ainz doit-on à la foiz à son bon obligier,
Si en porra bien croistre s'onor et son loier.

Du mélancoliex vous ai dit mon corage;
Sachiez qui trop le blasme il ne fet pas que sage.
Du tiers fol vous dirai en qui il a grant rage :
C'est li fol orguillex où il a grant outrage.

Fol qui est orguillex, sachiez tout sanz doutance,
C'est un fol anuiex et plains d'outrecuidance;
Sachiez qu'il met sovent cors et âme en balance,
De qoi tout son lingnage a honte et reprovance.

Moult a mauvèse tèche hom qui a tel corage :
S'il est et biaus et fors et plains de vasselage
Et il sent entor lui qu'il soit fors par lingnage,
Tant doit-il avoir mains dedenz son cors outrage.

Des riches et des povres a assez par le monde,
Por ce que on lor sueffre et lor folie abonde,
Qui les chastieroit, j'otroi que l'en me tonde
S'il ne se chastioient de fère honte au monde.

Se uns fols orguillex fet et honte et anoi,
Et il bat un preudomme et il li fet desroi,

Il avient bien sovent que on s'en test tout qoi;
Ne paie nient d'amende, por ce qu'il n'a de qoi.

Mès s'uns fols orguillex, sachiez sans délaier,
Fet une grant folie et n'a de qoi paier,
Si l'en face-on soufrir en prison le dangier,
Si monsterra example aus autres chastier.

Or avez-vous oï du droit fol orguillex,
Et lui et son afère comment est aniex.
Du quart fol vous dirai, moult en i a de cels
Qui font le fol méismes au regart de lor iex.

N'est hom ne fame el monde, espoir, qui bien ne sache,
Aucun en ai véu qui fesoit par haussage,
Au regart de ses iex, dont puis avoit domage
De ce que fet avoit de lui fol par outrage.

Je di que hom et fame fet bien de lui le fol
Quant il pert tout le sien, foi que je doi saint Pol,
Et dont ne li remaint d'avoir vaillant un chol:
Je di c'on doit tel homme huer à chapefol.

Homme et fame est bien fol, et je m'i sui pris garde,
Quant il pert tout le sien et ne s'i done garde,
Et en petit de tens povretez le resgarde,
Et dist-on : Par ci passe et musars et musarde.

Homme et fame est clamez por fol aval la vile
Quant il a esté riches, foi que je doi saint Gile,
Et il a tout perdu et en geu et en guile :
La compaignie faut et d'Ami et d'Amile!

Or poez-vous entendre, et il m'est bien avis,
Quiconques pert le sien, il trueve poi d'amis.
Nus hom ne se puet miex fère clamer chétis
Com cil qui lest le bien à ses iex et prent pis.

Or avez-vous oï et mon bon et mon voel
D'omme et fame qui fet de lui fol par son œil;
Du cinquième dirai, dont je pas ne me dueil,
C'est le fol négligenz, qui gemme sus le sueil.

Homme et fame est bien fol quant se lesse morir
De fain por que il ait santé du déservir,
Mès li fol négligenz se veut toz tens dormir,
Et quant il se resveille de mengier a désir.

Si est trop granz domages quant uns biaus bachelier
A et force et pooir por aler laborer,
Qui le semont d'ouvrer et il n'i veut aler:
S'il a fain et mésaise, je ne le puis plorer.

Et por ce est-il tant de chétis réclamez,
Des hommes et des fames par lor granz laschetez
Que le cuer de lor ventre de bien fère est pasmez:
Qui d'uevre les apele, de petit sont lassez.

De tels genz vous dirai toute m'entencion :
Au mengier et au boivre resamblent champion,
A la besoingne fère sont petit enfançon;
Par coustume devienent tels genz mauvès glouton.

Et savez-vous por qoi ne vuelent gaaingnier?
A la besoingne fère sont coart et lanier,

Si covient qu'il deviegnent ou larron ou hourier :
Comment que soit, covient qu'il aient à mengier.

Je vous retrai por droit, ne le mescréez mie,
Que ce sont une gent qui ont tost fet sotie,
Que li fol négligent ne s'en garderont mie :
Tost se sont acordé à male compaignie.

Or avez-vous oï l'estoire des cinq fous;
Aucuns de vous set bien li quels vaut pis de tous.
Du sisième dirai, dont on n'est pas jalous :
S'orrez en quel manière il fet son seignor cous.

De celui vous dirai toute la contenance :
Il n'est pas esbahis de bouter en sa pance;
Quant l'en sert du frommage, lors cort fère la dansse;
Et la dame s'en rist, qui connoist s'acointance.

Et li sires esgarde son cors et sa feture,
Puis a dit à la dame un bon mot par mesure :
« Vez que cil fols menjue du frommage à droiture;
Je ne cuit pas qu'il soit qu'il n'ait grande nature.

—Voire, ce dist la dame, je l' regardai l'autr'ier
Quant moi et vous nous fûmes départiz du mengier;
Je le vi trestout seul eschaufer au fouier,
A poi qu'il ne me fist de mon sens enragier.

—Voire, ce dist li sires, ce volez-vous or dire;
Mès se Jhésus me gart et de hontage et d'ire,
Il sont assez de fames, qui les voudroit eslire,
Qui moult tost sont saillies du roiaume en l'empire.

— Sire, ce dist la dame qui fu malicieuse,
Parole m'avez dite qui me torne à huiseuse;
Qui se metroit soz lui, moult seroit soufreteuse :
Sa très-laide figure me fet espoenteuse.

— Dame, ce dist li sires, je ne l' di pas por vous.
Vous avez oï dire quant leus va en amors,
Que la leuvesse enchace le plus joli de tous
Et si fiert de sa keue tout le plus soufretous.»

La dame en a juré, qui bien set décevoir,
Que miex voudroit sa vie fièvre quartaine avoir;
Et li sires s'apensse qu'il le voudra savoir :
Il s'est apercéuz qu'à gas dist-on bien voir.

En grant paine se mist comment il le sauroit :
Un jor dist à la dame que jouer en iroit
A une table ronde, où trois jors demorroit;
En riant dist la dame de l'argent li donroit.

Isnelement a fet son garçon apeler,
Et grant samblant a fet qu'il s'en vousist aler;
Il n'ala pas trop loing, jà ne l' vous quier celer;
Cele nuit vit sa fame à son fol acoler.

Mès li sires fu plains de bon entendement,
Quar il voloit sa honte celer couvertement;
Au fol dist : « Levez sus, trop vous va malement;
Vous prenez de vo dame un poi trop largement. »

Li fols est sailliz sus, forment espoenteus;
Li sires ne toucha l'un ne l'autre des deus;

Mès il dist à la dame un mot qui fu honteus :
Qu'ele sambloit la leuve qui prent le soufreteus.

Encor di-je tel fol ne fu mie moult sage
Quant il perdi la cort par son fol vasselage
Et fist à son seignor, ce me samble, hontage.
L'en fet tel norreture où l'en a bien domage.

Or avez-vous oï des sis fols tout le conte;
Pou en est qui n'en soit de genz parmi le monde.
Or jugiez entre vous, je define mon conte,
Qui miex saura jugier et puis le me raconte.

Li premerains si fet par nature folie,
Et li secons le fet par sa mélancolie,
Et li tiers par orgueil qu'à maint homme se lie,
Li quars par fol regart qui entor lui colie,

Li cinquièmes si l'est par sa grant négligence,
Et li sisième après par fole contenance;
Adès ne rist-on pas de ce qu'il fet la dansse,
A la foiz est-il fols par fole contenance.

Cis contes nous raconte et nous fet asavoir
Qui de ces sis folies cuideroit nule avoir,
S'il les pooit lessier il feroit grant savoir;
Quar de folie fère ne puet nus miex valoir.

Nous avions l'intention de publier dans ce volume le *roman d'Ami et Amile,* auquel le dernier vers de la page 68 fait allusion; mais la longueur de ce poëme nous a détourné de ce projet. Toutefois on peut voir, pour ce qui le concerne, la note A, à la fin du volume.

De la Fole et de la Sage.

Ms. 7218, Bibliothèque royale.

Iver li pereceus, qui toz jors frit et tramble,
Qui despent lez le feu quant qu'autre tens assamble,
Aus bois tolt lor verdir, aus oisiax lor chant emble,
Néis les beles genz lédist-il, ce me samble.

Tant par est aniex qu'à tout le mont anuie;
N'est larges fors de noif, de grésil et de pluie,
Et de boe et de tai qu'il norrist et estuie :
A povre muison tout autre chose muie.

Cil qui tout le mont het avoit sa seson faite,
Et ver estoit entré, qui toute chose enhaite :
Aus bestes, aus oisiaus, lor nature a ratraite,
Dames et chevaliers duist d'amors et afaite.

Li tens qui novel ert et tout reconfortoit,
Pour moi reconforter en un lieu me portoit:
Ce fu en un vergier où l'en se déportoit;
Tant com g'i demorai mon cuer grant déport oit.

Je m'estoie acoutez el vergier lez la sente,
Là m'aloit confortant le vent qui soef vente;

L'odorectdes flors que le leu me présente,
Li delit me refet et je m'endorm soz l'ente.

Tout fusséje dolenz et fust la terre dure,
Encor me poise-il que cest songe ne dure;
Quar s'onqes en sonjant vit nus bele aventure,
La plus bele del mont i vi tout à droiture.

Encor m'est-il avis que je doie veoir
Deus dames delez moi, desus l'erbe seoir;
Esgarder les deust toz li mons et veoir,
Quar Diex ne volt en eles plus beauté asseoir.

Chascune des deus dames ert bele créature :
D'un estre et d'un samblant les avoit fet nature,
Neporquant ne sont pas d'un pris lor vestéure,
N'eles ne sont d'un sens ne d'une menéure.

L'une ot robe muière et l'autre l'ot ramage;
L'une ert o tout le poil, l'autre ot de fil domage;
L'une ot le cuer estable, et l'autre l'ot volage;
L'une estoit de soi fole, et l'autre en estoit sage.

Cele qui fole estoit l'autre à reprendre a prise :
Primes l'a de sa robe, qui vielle estoit, reprise,
Et puis de son mari, qu'el li blasme et desprise;
Ele mar fu, ce dist, quant d'amors n'est esprise.

Quant la bone dame ot son seignor encuser
De qui il li loisoit toute la robe user,
Et por ce qu'el ne veut à fole amor muser,
Et li et son seignor voudra jà escuser.

« Dame, fet-ele, à vous qu'apent de cest afère?
Tant com je me tendrai de mon seignor meffère,
Mesire à son talent me fera robe fère,
Et se il ne li plest, si soit tout à refère.

— Por ce di-je que dame ne puet avoir greignor
Desroi que tenir soi del tout à son seignor;
Mès s'ele avoit soz li un cortois améor,
Bien porroit consentir foible maintenéor.

—Vostre sens soit tout vostre, dame, je n'en ai cure;
A honir mon seignor ne metrai-je jà cure,
Et vous aurez assez mésestance et laidure,
Quar bien la doit avoir qui de son gré l'endure.

— Lédure doit avoir qui la veut maintenir,
Mès je maintendrai ce dont honor puet venir :
Dont ne me vient-il miex à mon seignor tenir
Que partir moi de Dieu por fole devenir.

— De Dieu ne se part mie qui à amer s'aprouche,
Quar en conroi se tient et en délit se couche.
Jà dame n'ert loée à droit par une bouche,
Et qui te loera fors quant un ne te touche?

— Se plusors gens me voient, ma biauté ert loée;
Mès se plusors m'atouchent, j'en serai emboée :
En dame est malement la biauté aloée
Qui désert que ele est de son los descroée.

—En non Dieu, tu me mens, ains croist le los et monte
Aus dames dont parolent li baron et li conte;

Bele la dist chascuns et cortoise en son conte :
A toz la fet amer ice que vous en conte.

— Bien otroi que bien soit cortoisie o biauté,
Mès cortoisie n'a nul lieu sanz léauté :
S'un desléaus te loe par sa desléauté,
Tu es cele c'on tient sage por foleté.

— Tiens-me-tu doncques si de folie agruière,
Por ce que je ne lais le pré por la bruière?
Quant je sui chascun jor de trois robes muière,
Tu t'estrains nuit et jor en une viez suière.

— De ma robe te tais, quar ele fu nueve moie;
Mès la teue est ainçois à cil qui la t'envoie.
Soz une vielle robe vueil miex que nete soie
Que je fusse soillie desoz une de soie.

— Dame, s'ele est soillie garra s'ele se lève,
Mès ta color resamble pomme cuite sanz sève :
Que vaut ta blanche char plus que s'ele fust blève
Quant ne lesses sentir s'ele est aspre o souève?

— Diex vueil que on le cuit, ainz qu'il soit esprovée
Que ele soit souève puis fust aspre trovée.
Tel dame est, tele evre est à l'essai esprovée,
Qui si bas en respont qu'ele en est mains rovée.

— A voir, n'ert jà loez dont chascuns di : « Ne sai. »
Moult vaut miex que l'en die: « Moult est bon, bien le sai. »
Por c'es-tu en yver en la robe d'essai,
Que ne lesses c'un seul toucher à ton essai.

— Moult est riche la robe qui d'onor est venue,
Mès cele est povre et vil qui de honte est créue.
Que te richies-tu de ta desconvenue?
A chascune perra comme el s'ert maintenue.

— En non Dieu, tu dis voir; il i pert orendroit :
Je sui en riche point, tu es en povre endroit;
J'ai robes et joiaus dont l'en cent mars auroit:
N'auroies pas cinq sols qui pendre te devroit.

— Par foi, or as-tu bien esploitié ta besoingne,
Qui por conquerre avoir ne quiers vers honte essoingne,
Je ne pris ton gaaing le vol d'une cigoingne :
Miex vaut plain poing d'onor que plain val de vergoingne.

— Or esgarde l'onor que toz jors as éue :
Laquele de nos est miex chaucie et vestue?
Laquele de nos est miex amée et créue?
Jà n'en parolé-je, si l' monstre la véue.

— A tort t'ameroit l'en, quant d'amour t'es partie;
Dès que tu as t'amor en tantes pars partie:
L'amor qui en seroit en cent pars départie
Covendroit petite estre la plus bele partie.

— Je ne part pas m'amor, ainz l'a mon ami toute.
Je n'aim pas mon mari del cuer plus que del coute,
Si me contieng vers lui que nule rien ne l' doute;
Asséur me dédui, quar le cop ne voit goute.

— Comment te contiens-tu quant il te tient en aise,
Et il fet tant de toi qu'il t'acole et te baise?

De toi fet tout son bon, comment que il te plaise,
Et se il ne te plest, fains-tu que il te plaise?

— Jà ne m'entremetrai de tel faintise faindre,
Ainz faz comme l'ymage que le paintor doit paindre:
S'il veut il puet sachier, s'il veut il puet empaindre;
Jà de suor qu'il gete ne verrez feu destaindre.

— S'en oevre es autretant comme en parole osée,
De trop grant hardement dois donc estre chosée.
L'ymage que tu dis, dont n'ist point de rousée,
Covendroit à suer s'ele estoit arousée.

— Autre chose que voir t'est issue des denz;
Jà riens ne suera s'il n'eschaufe dedenz:
Torner me puet mesire ou enverse ou adenz,
Jà n'en eschaufera tant ne set estre ardanz.

— De mauvèse loi es; ne te sai plus que dire,
De mesfère te soilles ausi comme de dire.
Jà dame ne se doit à deus hommes déduire,
Se bordelière n'est, quar son los en empire.

— Par foi, or me veus-tu à rebors preeschier,
Qui le tort mon seignor me veus aderesnier?
Dont ne soufferras-tu la vingne à vendengier
Quant celui cui ele est ne la veut chalengier?

— Saches, por ton seignor ne t'en mis pas en conte,
Mès le blasme de toi jusqu'à nos autres monte.
Feras-tu por ce pis, se il à toz ne l' conte:
Il ne l' lest pas por toi, ainz le lest por sa honte.

—Bien soit la honte seue, je nel' vous quier maschier;
Por ce que mon mari voi de toz biens laschier,
J'ai usé mon jovent tant comme homme l'a chier,
Quar poi a de poissons, qui n'a dont taaschier.

— Tu uses tout ton tens et tout ton bien en perte,
Tu pers ce dont tu vis, c'est véritez aperte :
Qui à Dieu de ses dons ne veut fère déserte,
Diex de toz ses amis le départ et déserte.

— Diex done si ses dons, ce est véritez pure,
Qu'il veut que on les ust tant comme li dons dure.
El tens de mon jovent, à mon délit met cure;
Mès tu atendras tant c'on n'aura de toi cure.

— Se Diex m'a doné don, bien m'en doi recorder,
Qu'à Dieu dont li dons vient me doi si acorder,
Que ses dons et m'onor face ensamble acorder;
Por ce ne me doi pas en péchié enorder.

— Or te tien bien, quar jà de toi bon fruit n'istra :
Terre s'el n'est méue, jà bon blé n'i croistra.
Par tens le pas de jai desoz l'ueil te nestra;
Saches que ta biauté ta siute descroitra.

— Siute n'aurai-je jà fors de bien et d'onor.
Jà n'orras de moi dire au grant ne au menor,
Fors que léal dame est et bien sert son seignor;
Se de tant ai bon los, encor l'aurai greignor.

— Los dont preu ne me vient ne quier-je jà avoir.
On ne doit pas tenir longuement un avoir;

Bon remuer le fet, quar dont puet-on savoir
Qu'il valut quant on l'ot. Or t'ai-je dit savoir.

— C'est sens à marchéant, que sovent renovele
Son avoir, mès n'est pas à cointe dame et bele.
Fin cuer et enterin art dame et damoisele :
Ne doit pas resambler espervier qui oisele.

— Por le mestier aprendre et por moult miex valoir
Doit-on mestier changier; mès il ne puet chaloir
Aus dames d'acomplir à chascun son voloir :
Quar qui plus en fera, plus s'en porra doloir.

— Ne me dueil pas de chose qu'ai éu en coustume,
La mer s'en va et vient et toz jors gète escume,
Bestes gètent lor poil et ces oisiaus lor plume :
De changier mon talent lor example m'alume.

— Par foi, de ceste chose ne te tieng mie à sage,
Ainz m'est avis que as dedenz le cuer la rage;
Por ce, se lor poil gètent bestes, oisiaus sauvage,
Géteras-tu ton cuer? Nenil sans ton domage.

— Esgarde : ne s'enfuit tens ausi com l'onde
Qui toz jors cort aval, n'arrière ne soronde?
La beauté s'en refuit; Dame-Diex me confonde
Se je n'empli mon tens ainz que ma color fonde.

— Metre ton tens en mal, ce n'est mie emploier,
Ainçois est ton honor en honte desploier.
Un arbre tuert et fraint de trop sovent ploier :
De trop sovent cheir se doit dame esmaier.

— Ne m'esmai pas de fais que bien puis soustenir :
Or lai jovente aler et viellece venir,
Si verras à quel fin tu porras parvenir
De ce que tu ne veus c'une sente tenir.

— Et quant jovente aura et moi et toi lessie,
Et chascune sera de viellece plessie,
Vielle dame aurai non, de tant ere abessie,
Mès l'en t'apelera vieil putain relessie.

— Or m'as-tu moult mesdit, si as pris de réson;
Bien sai que quant vendra en icele séson,
C'on nous reprochera ce que ore feson ;
Mès je te cri merci que nous nous en téson.

—En non Dieu, non ferai, je ne m'en vueil pas tère;
Quar tu seule fez tant dont autres ont contrère;
Se il te doit bien metre devant enz el viaire,
Désormès te déusses de folie retrère.

—Dame, à vostre conseil me voudrai contenir :
Jà n'amerai fors là dont honor puet venir;
Fole amor guerpirai se m'en puis astenir,
Quar bien sai que grant mal m'en porroit avenir.

— S'ainsi le fesiiez, vous feriiez que sage;
Mès moult dout qu'à folie ne vous ramaint l'usage.
Jà ne vous en croirai, tant avez cuer volage,
Se vous ne l' me jurez sor ceste florestage. »

La dame li créante le serement à faire :
Sor la flor li jura qui moult souef li flaire,

Sor l'erbe vert el pré, sor le tens débonaire :
N'i sorent aporter plus riche saintuaire.

A cest acordement sont li oisel venu :
De partout i avolent li grant et li menu;
Quant il orent ensamble lor concile tenu,
De cest acordement sont joiant devenu.

Bien parut à lor chant que grant joie i feri :
Un chant ont commencié qu'à lor joie aféri
Hautement à cler ton, et puis bas et seri;
De la joie qu'il font en chantant m'esperi.

Iceste avision me volt Diex fère aprendre
Por foles dames fère de folie reprendre;
Celes qui foles sont ne doivent terme atendre,
Quant ce auront oï, d'els-meismes reprendre[1].

Explicit de la Fole et de la Sage.

[1] Il est bon de remarquer que le sujet de cette pièce est exactement le même que celui de *Gilote et Johane* que nous avons donnée plus haut; seulement la pièce française l'emporte de beaucoup sur celle qui est écrite en dialecte anglo-normand.

Un Dité de Vérité [1].

Ms. 1132, supplément franç., Bibliothèque royale.

« Vérité, qui ne tout [2] ne pince,
Mande salus à noble prince
    Le roy de France!
Roy, je t'ay servi dès t'enfance,
Mès cilz qui tiennent ta balance
    M'ont desposée.
Fauseté si fu trop osée
Qui contre moy s'est oposée.
    Ne scey que face,
Ne puis ester en une place;
Chascuns me fuit, chascuns me chace,
    Chascuns m'assomme.

[1] Cette pièce, dans le genre de celle du *Pharisien*, du *Renart le Bestourné*, etc., par Rutebeuf, est évidemment, comme elles, une satire dirigée contre la politique de saint Louis. Vérité c'est le parti libéral, le parti universitaire, c'est-à-dire celui de Guillaume de Saint-Amour et des rimeurs de son époque. Je ne serais même pas étonné que quelques uns des vers qu'on va lire fissent allusion à l'exil qu'eut à subir l'auteur du traité *Des Périls des derniers temps* et à son voyage à Rome; mais aucune des expressions du trouvère anonyme n'est assez positive pour que je me permette d'avancer ce fait autrement que comme une hypothèse. Voyez, du reste, pour plus de détails sur cette pièce et sur le Ms. d'où je la tire, la note B, à la fin du volume.

[2] *Tout* pour *tolt*.



Je m'en fuy jusques à Roume,
Mès on ne prisa une pomme
Riens que je sache.
Chascuns me détire et désache :
Roys, tous cilz t'ont fait grant domache
Qui ce ont bracié.
Mon non ont de ta court chacié,
Qu'il te souloit avoir lacié
Parmi les flans.
Princes nobles, bons rois des Frans,
Ne me fay plus croupir sous bans
Ne dessous huches;
Quar se tu briément ne me huches,
Fausetés, qu'entour toy aluches,
Te grevera.
Hé, Diex! qui me relèvera?
Où est celui qui me fera
Tant de bonté
Que mon non fust en haut monté?
Tant que t'éusse raconté
La desraison
Pour coy je sui de ta meson
Banie, où si longue seizon
Demourer sueil.
Ainc n'i ot si hardi pour l'ueil
Qui m'osast mener sus ton sueil
Devant ton huis :
Nennil voir, un tout seul n'en truis.
Nule voie trouver ne puis
Par où g'y aille,
Mès se je y vois, comment qu'il aille,
J'ouverray maugré qui qu'en chaille

De mon office.
Hé, Roys! bien te tiennent por nice
Cilz qui m'ont mis hors du service;
Mès vraiement
Il scevent bien certainnement
Se plus i fusse qu'autrement
Alast l'afaire,
Et pour ce ne leur puis-je plaire
. . . .
C'en est la somme.
Onques mauvais n'ama preudomme;
Mais tele gent que je ne nomme,
Qui tant sont faus,
Malicieus et desloiaus
Et mesfesant, cruex et maus,
Ne fussent mie
Monté en si grant seignorie
Se je fusse de ta mesnie :
Mais ne puet estre
Pour quoy que ne vueullent ti maistre.
Tu crois tel gent qui te font peistre:
C'est grant meschief.
Se g'y mainzisse, par mon chief,
Tel gent ne fussent mie chief
De ton royaume
Qui si se font oindre la paume.
Cil qui à l'escu et au hyaume
Et à l'espée
Ont recéu mainte colée
En combatant par ta contrée
En fussent maistre.
Tiex gent dussent savoir ton estre

Et bien est voir qu'il souloit estre
En tel manière;
Mais tout va ce devant derrière.
Quant je portoie ta banière
Parmi ta terre,
Lors n'avoies-tu nule guerre
Es eles d'environ ta terre
N'autre partie;
Mais sitost com j'en fu bannie,
Tantost fu toute replennie
De coupe-bourses:
Par eulz te sont les guerres sourses
Qui sont vilainnes et rebourses.
Ha! gentilz sires,
S'envers moy as courous ne ire,
L'a fait Fausseté, qui voir dire
Ne puet souffrir :
C'est ce qui m'en a fait fuir.
Frans Roys, se tu en vueulz joïr,
Si me rapele
Et je trairai tele merele
Que tu saras la nouvele
Des desloiaus
Qui par présens et par jouiaus
Ont contre les frans hons roiaus
Tant méserré;
A descouvert tous les ferré,
Quar je tantost descouverré
Le pot aus roses.
Roys, rapele-moy se tu oses :
Si te conteray de ces choses
L'encloéure ;

Mais tu n'oses par aventure;
Tes mestres qui t'ont pris en cure
Ne vueulent mie,
Qu'il ont paour que je ne die
Leur fausseté, leur félonnie,
Leur male tèche:
Chaz scet trop bien quel barbe il leiche.
Que s'il te tiennent en leur creiche
N'ont mie doute
Que fortune à court les déboute;
Maiz folz devant qu'il prent, ne doute.
Hay, Hay!
Par poy que je ne di trahy.
Tu aimes ceus qui t'ont hay:
Péril y a.
Celuy qui forma Maria
Confunde qui ce te mena,
Et il te doint
Mener ton païs si à point
Que de male mort soient point
Ti anemy
Avant que soit la Saint-Remy,
Et qu'il te souviengne de my
Arrière mettre.
Ici vueil definer ma laitre
Si com je m'en say entremettre.
A ma requeste,
Roy, fai sus ceste chose enqueste:
Lors trouveras Vérité preste. »

Explicit.

Le Dit de la Queue de Renart [1].

Ms. 1132, supplément français, Bibliothèque royale.

Pour ce que j'ai fet mencion
De renardie et fiction
A ce que chascun droit regart
Aist, et miex de péchié se gart,
Quar fiction ne renardie
A Dieu ne plaisent n'à Marie,
Un dité diray de Renart:
Chascun de vous en a sa part.

Très-douce gent, entendez,
Que Dieu vous gart de contrauvez!
Par moy seront recordez
Biaus mos, s'il vous plaist atendez.
Aucuns me vont demandant
Quant par Paris vois chantant,
Se say parler par nule art
De la queue de Renart.

[1] Le Ms. 1132 indique encore, à la table, un autre dit de *Renart*. Malheureusement ce dit a été enlevé du Ms., qui est en fort mauvais état. (Voyez la note B, à la fin du volume.)

De Regnart scey bien parler :
J'ay mis ma mélancolie
En gracieus mos rimer;
Raison est que je les die;
. . . . ne chevalier
Qui ne se porte mult fier
Qant puet avoir à sa part
De la queue de Regnart.

Regnart se doit miex prisier
Au jour d'ui que nule beste :
N'est duc ne si haut princier
Qui de sa queue n'ait feste.
Chascun la porte sur li :
Gay s'en portent et joli;
Entendez, que Dieu vous gart,
Au jour d'ui règne Regnart.

En chapiaus, par grant revel,
Est la queue Regnart mise :
Il ne vaut pas un porel
Qui n'a chapel en tel guise;
Cil qui premier le trouva,
Ne scé de quoy s'apensa.
Chascun se porte gaillart
De la queue de Regnart.

En haut dessus leur cheveus
La portent tuit cilz jone homme,
Menu vair ni escureus
Ne prisent pas une pomme;
Ermine ne blans aigniaus,

Ne gros vair ne les chevriaus
Ne valent pas un hasart
Vers la queue de Regnart.

Regnart est en haut montez :
Chascun au jour d'uy l'onneure ;
Prélas, évesques, abbez,
Chascun au jour d'ui labeure ;
Prestres, moingnes, jacobins,
Cordeliers et li béguins
Qui font bien le papelart,
Sous leur chapes ont Regnart.

Regnart est quant vueut abbé
Et quant il veut il est moingne,
Doien, prestre coronné,
Et quant vueut il est chainoingne ;
Quant il veut l'aumuce prent :
Tout à son commandement
Fait par tretout par son art :
Nul n'a povoir à Regnart.

Regnart est fisicien ;
Quant il veut houce a fourrée,
Quant il veut logicien
N'a meilleur en la contrée ;
Quant il veut sire est de lois :
Regnart a toutes ses lois.
Ne li chaut, soit tost ou tart,
Sous sa main a tout Regnart.

Regnart va à court plaidier :

De tous est tenu pour sages.
En esglises va preschier;
Regnart va par les vilages.
Regnart fait sa main blanchir,
Regnart fait tout son plaisir;
Chascun atrait à sa part :
Trop grant queue a le Regnart.

Béguines et ces nonnains
Et Files-Dieu, nul n'en doute,
De Regnart sont souverains :
Chascune vers soy le boute.
Regnart par son grant derroy
Se fait sur tous prince et roy;
Fauvel atrait à sa part
Par son engin le Regnart.

A sa court le vont servir
Roy et prince, duc et conte :
Tout fait vers lui obéir :
A li n'en est pas la honte.
Fauvel le sert au mengier,
Au lever et au couchier :
Bestes de diverses part
Obéissent à Regnart.

A toutes gens de mestier
Loe-je, conseil et prie
Qu'il voisent sans atargier
Querre du Regnart partie.
Orfévres, esmailléeurs,
Chasubliers et changéeurs,

Alez quérir vostre part
De la queue de Regnart.

Mareschaus et cherpentiers,
Sauniers, gens de tannerie,
Et marchéans et bouchiers,
Derreniers ne soiez mie;
Et tailleurs de robe aussi,
Peletiers sans nul détri,
Gardez ne soiez couart
De traire vers vous Regnart.

Procureurs et avocas,
Escrivain, gent de clergie,
Qui de rien faire estes cras,
Regnart vers vous s'umilie.
Poissonniers et harengiers,
Espiciers et regratiers,
On vous tendra pour musart
Se vers vous n'avez Regnart.

Drapiers et cordouenniers
Doivent estre de la feste:
Boulengiers et espiciers
Seront aussi de la geste;
Armuriers et fourbisseurs,
Gainiers, tabletiers, broudeurs,
Alez quérir vostre part
De la queue de Regnart.

Lormiers, seliers, baudroiez,
Or bateurs ne targiez mie;

Couraiers, mesgeyciers
Et gens de messagerie,
Et cherbonniers et bûchiers,
Taverniers et chandeliers,
Courez tost comme gaillart
Prendre vo part de Regnart.

Auquetonniers et merciers
Et laboureur de terre,
Foulons, laniers, tainturiers,
Courez tantost Regnart querre;
Marchans de vin, courratiers,
Vendeurs d'oublées, huilliers,
Alez quérir vostre part
De la queue de Regnart.

Cervoisiers et bufetiers,
Vous arez de vo partie
Cote sercot, lanterniers,
Estoliers, je n'en dout mie,
Porte-platiaus, savetiers,
Pour ce que le vin est chiers;
Vous les avez prins au lart :
Fourrez serez de Regnart.

Il n'est au jour d'ui mestier
Ne nule marchéandise,
Excepté le poullailier,
Qui le Regnart n'aime et prise;
Mès poullailiers ont juré,
Se Regnart est si osé
Qu'il leur vigne faire esgart,

La queue aront de Regnart.

Vous qui oï nous avez,
Ne vous doit mie desplaire,
Quar on dit, bien le savez,
Que Regnart ce qu'il vueut faire
Fait en tous lieus vraiement;
Mès ordonnez liéement,
Que Diex d'encombrier vous gart :
Malicieus est Regnart.

Regnart si fait guerroier
Quant il vueut, ce oï dire;
Quant il veut fait apaisier;
Mès le Lion, qui est sire
Des bestes, l'en paiera,
Le Regnart trébuchera :
Trop haut monte com quoquart,
Chéoir faudra jus Regnart.

Et pour ce vous lo et pri
Que vous le traiez arrière
De vous, quar li anemi
Par sa très-fausse manière
Fait Regnart ainsi régner
Pour ceus en enfer mener
Qui se traient à sa part :
Il est trop mal le Regnart.

De Regnart vous vueil laissier,
Mès prion d'une acordance
Dieu qui est roy droiturier

Qu'il tigne en ferme puissance
Nostre roy et ses amis.
Le dous père Jhésu-Cris,
D'annui et de mal nous gart!
Cy fineray de Regnart.

Explicit.

Voyez, plus haut, p. 23 et suiv., la pièce intitulée *Du Plait Renart de Dammartin.* Cette pièce et *La Queue de Renart*, jointes à celles qui se trouvent dans le remarquable volume de mon ami M. Chabaille (*Supplément au Roman du Renart*, publié par Silvestre), complètent la série des petits poëmes français connus jusqu'ici dans notre ancienne littérature relativement au héros de vieille épopée satirique de Perrot de Saint-Cloud.

Le Dit des Paintres [1].

Ms. 1132, supplément français, Bibliothèque royale.

Bonnes gens, je puis tesmoignier
Qu'il n'est ne roy, ne duc, ne conte,
S'il veut aus paintres guerroier,
  Qu'il ne leur viegne honte.

Bourdes ne vous vueil pas conter,
Quar pas n'est sézon de trufer,
  Mès forment me merveille
Comment paintres puéent trouver
Leur vies, quar à painturer
  Trop de gent s'apareillent.
Plus sont de gent, au mien penser,
  Que d'autre gent sans faille :
N'est nul mestier qui puist lever
  Contre paintres bataille.

Il n'est orfèvres ne lormiers,
Esmailleurs, broudeurs ne seliers,
  Cilz qui argent espure,
Armuriers, guéniers, chapeliers,

[1] Voyez la note C, à la fin du volume.

Les rostiers et les tabletiers,
Metent en paindre cure.
Je croi qu'il ne soit nul mestiers
Où ne convigne paindre
Sur tous sont mestres les mestiers
De leur parole faindre.

Se li rois en Flandres menoit
Tous les paintres, pas ne durroit
Flandres une jornée[1].
Tous ferpiers aler i faudroit
Et les peletiers convenroit
Estre à cele assemblée.
Tailleurs de robes que l'en voit
Qui font euvre jolie,
Chascun d'eus par droit porteroit
As paintres compaignie.

A paindre aprennent païsant
Quant à vile vont aportant
Verjus, bûche ou fruitage:
Le plus bel vont dehors metant;
Aussi font ceus qui vont vendant
Chaume, fein ou fourrage.
Il semble quant il vont criant
Que des fês chargiez soient :
Il paingnent, car tout en courant

[1] Ce vers nous prouve que cette pièce est certainement du même temps que le *Dit de la Rébellion d'Engleterre et de Flandres* (voyez le premier volume, page 73), c'est-à-dire qu'elle fut écrite probablement sous Philippe-le-Bel, à l'époque où commencèrent avec la Flandre ces longues guerres qui menacèrent de n'avoir en quelque sorte pas de fin.

Tel deus fais porteroient.

Mout d'escrivains, je n'en dout pas,
Sont paintres, et tous avocas
Paingnent en leur parole.
Ceuz qui samblent forment...
Et ceus qui vestént les gris dras,
Ce n'est mie frivole,
Peingnent, quar quant sont à privé,
Jà n'en aiés doutance,
Il s'esbatent tout à segré,
Et recréent leur pance.

Paintres sont de trop grant valeur :
Il n'est tisserrent ne laveur,
Ne gent de teinturerie,
Cotonneur, folon, arçonneur,
Qui il ne leur doivent faire honneur
Et porter seignourie.
Il n'est nul telier vraiement
Qui puist sa toile faire
S'il ne la peint d'un parement :
Painture doit moult plaire.

S'en me demandoit sus ou jus
Des quiex menestriex est le plus,
Les paintres nommeroie.
Tous marcheans s'i sont embatus :
Escuser ne s'en pourroit nus,
Bien prouver le pourroie.
La fame qui file au touret,
Quant pour vendre desvuide,

Du meilleur filé dessus met,
 Qu'el n'est pas de mal vuide.

Je croi qu'il n'est nul boulengier,
Ne pâticier, ne oublaier,
 Se bele oevre vieut faire,
Que couleur ne leur ait mestier.
Il n'est espicier ne celier,
 Ne nul apoticaire,
Ne mires, ne fuisiciens,
 A qui couleur ne vaille.
Barbiers et arracheurs de dens
 Doivent à paintres taille.

N'est cordouennier ne sueur,
Ne savetier ne conréeur,
 Ne gent de ganterie,
Ne parcheminier, ne taneur,
Où ne faille aucune coleur.
 Gent de cherpenterie,
Massons et couvreurs et plastriers
 Font euvre moult polie;
Celi qui miex paint son mestier
 Scet plus de tricherie.

. . . .[1]
. . . .
. . . .
Ou de cuivre ou chauderonnier,
Qui au paintres ne doie aidier

[1] Il y a ici une lacune de trois vers dans le Ms.

Se nuli leur fait guerre.
Il n'est verrier ne regratier,
Dorlotiers ou lingerères
Qui ne peingnent en leur mestiers
Et chanvriers et linières.

Fames qui gaingnent à leur corps
Metent le plus biau par dehors
Pour estre regardées;
Quar tel leur porte un tornois gros
Qui jà n'i metroit ses effors
S'il n'estoient parées.
Au jour d'ui est trop pou de gent
Qui de peinture n'uevre;
Par biau parler ou autrement
Chascun qui puet se cuevre,

Se ce ne sont aucun truant;
Tel gent vont leur mehaing monstrant
Pour plus avoir monnoie;
Il n'est jugleur, tant soit sachant,
S'en habit ne se va tenant,
C'on ne le chace en voie.
Il n'est flabeur, ne batelleur,
Ne joueur d'apertize,
S'il n'i met aucune couleur,
Nul n'aime ne ne prise.

Il n'est bouchier ne poissonnier,
Qui sont gent qu'on doit bien prisier,
Nis ceus qui vin affetent,
Dont il est maint grant tavernier,

Qui aus peintres ne doie aidier,
  Mès trop fort me deshaite
Un faus peintre qu'est losengier
  Souvent par flaterie :
Il ressamble à l'ymagier
  Qui paint busche porrie.

Vous savez qui sont une gens
Qui samblent estre dous et gens
  Et de bonne nature,
Mès les cuers ont faus et puans :
Biau sont dehors et lez dedens,
  C'est trop fausse peinture.
Tel paintre cuide bareter
  Jhésu-Crist et le monde;
Mez il charront ou puis d'enfer
  Qui de douleur suronde.

Explicit.

Le Dit des Moustiers [1].

Ms. 1132, supplément français, Bibliothèque royale.

Pour ce que j'ai fet mencion
Des églises où dévocion
Est plus monstrée qu'en autre lieu,
Quar là repose li cors Dieu,
Des moustiers qui à Paris sont
Et de quiex sains il feste font,
Les lieus vous dirai et le nombre,
S'à nombrer Sathan ne m'encombre.

Un gentil homme m'otroia
Son hostel, et si me proia
Que je pour s'amour tant féisse
Que trestous les moustiers méisse
De Paris en rime et en dit.
Isnelement, sans contredit,

[1] Il ne faut pas confondre cette pièce avec un *Dit des Moustiers* ni avec le *Dit des Crieries de Paris* publiés par Méon. Celui qu'on va lire n'avait jamais été imprimé ni cité jusqu'à nous. On peut le rapprocher du *Dit* et de la *Chanson des Ordres*, de Rutebeuf (premier volume de mon édition de ce poëte, p. 158); de la *Description et de la Plaisance des Religions*, par Rois de Cambray (*ib.*, p. 441); enfin de la *Requeste des Frères mineurs à Clément le Quint* (*ib.*, p. 448). Pour ce qui précède et ce qui suit ce Dit dans le Ms. 1132, voir la note D, à la fin du volume.

Pour l'amour de lui m'entremis :
Si les ai tous en rime mis.

J'ay commencié à Nostre-Dame,
Qui nous sauve et gart cors et âme,
Pour ce que c'est la mère esglise
De Paris; après, de ma guise,
Près le moustier Saint-Johan le Ront :
Entre euz deuz n'a ne val ne mont;
Et après Saint-Denis du Pas
Ne Saint-Aignien n'oubliie pas,
Et puis la chapele as Noctaires,
Où il repaire mains vicaires;
Et puis après la Maison-Dieu
De Paris, où a digne lieu;
En Rue Noive, pas ne griève,
Le moustier Sainte-Geneviève
La Petite, que je ne faille :
Devant celle esglise, sans faille,
Vent-on chapons, gelines, cos,
Perdris, plouviers et vuidecos [1].
Après le moustier Saint-Christofle,
Qui de l'amour Dieu fist son coffre
Quant le porta outre la mer :
Servir le devons et amer :
Entour vent-on fourmages, oefs.
Près d'ilec siet Saint-Pierre as Buefz
Et le moustier Sainte-Marine
Qui ne siet pas sur la marine.

[1] Ceci nous donne la signification de ce nom, *rue des Poules,* qui se trouve encore près de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, derrière l'esplanade du collége Henri IV.

C'est véritez que je vous di.

. . . .

Et puis après la Magdalainne
Qui vers Dieu ne fu pas vilainne:
De ses larmes ses piez lava;
De ses péchiez Dieu la lava.
Aussi nous veille-il pardonner
Les nos et sa grâce donner!
Folz est qui sa grâce n'achate.
Après Saint-Denis de la Chartre,
Après est Saint-Symphorien
En une place séant bien
Ou bout de la Peleterie :
Devant fait-on boulengerie.
Et ou bout de la rue aus Fèvres
Où il demeure pou d'orfèvres
Qui facent calices ne crois :
Là siet le moustier Sainte-Crois,
Après Saint-Pierre des Arsis,
Entre les Drapiers est assiz;
Et Saint-Mathyas siet après
Qui des Savetiers est bien près;
Plusieurs sont si paroissien,
Que c'est un moustier ancien.
Et Saint-Germain, que que nus die,
Le Viel siet près de l'Orberie,
Et puis le moustier Saint-Michiel,
Qui nous conduise tous ou ciel.
Puis le moustier à un cors saint,
Saint-Eloy, où malade et sain
Vont souvent nus piez et deschaus,
Qu'il est mires et mareschaus

De mainte cruel maladie :
Ne croy que nus nul mal en die.
Près d'ilec siet une chapele
Qui moult est digne et riche et bele :
C'est la chapele nostre roy [1],
Où de biauté a grant arroy
Et de richesse; y a grant masse
De reliques en une châsse
As quiex l'en doit porter honneur
Pour l'amour de nostre Seignieur;
Sa crois, sa coronne et li cleu
Laiens sont mis en noble lieu,
Et si i sert-on noblement Dieu
. . . .
Qui siet devant le grant Palais;
Mès chéus est, donc est plus lais :
C'est véritez que vous despont.
Or m'en iray outre le pont
Pour des autres moustiers trouver
Que l'en ne puisse reprouver;
Quar s'en mon dit faille de rien,
Premiers trouverez Saint-Julien
Le Povre, et bien ai regardé
Que maint compaignon a gardé
De mort, ce n'est pas mesprison,
Et d'estre en vilainne prison;
Il les herberge et si les tence :
De herbergier a la poissance.
Et puis la chapele Saint-Blaive,
Qui pour Dieu morut à grant glaive.

[1] La Sainte-Chapelle, comme le prouve de reste l'énumération des reliques qui y étaient déposées. Voyez, à ce sujet, Dubreuil et Sauval.

Après oublier ne doy mie
Saint-Sevrin, pour la ferperie
Qui est achetée et vendue,
En son quarrefour est tenue
De plusieurs manières de gent
Qui s'en chevissent bel et gent.
Après est Saint-Andrieu-des-Ars,
Où mainte dame de leur ars
Ont maintes fois lancié et trait,
Et maint homme à eulz atrait.
Après i r'est Saint-Augustin,
Où l'en parole bien latin.
A Saint-Germain-des-Prés m'en vois,
Où l'en sert Dieu à haute vois.
Après est Saint-Martin-des-Orges,
Et puis après i est Saint-Georges;
Après Saint-Père du Sablon
Et Saint-Soupplis y asamblon;
Et puis après les Cordeliers;
De bon vin boivent volentiers.
Saint-Cosme et Saint-Damien :
Cy duy furent sirurgien
Et mires à Dieu nostre père;
Qui ce ne croit, il le compère :
Et puis après Saint-Matelin;
Sus coutes et en draps de lin
Chainoigne nuit maint povre couche

. . . .

De Dieu soient tel gent benoit !
Après le moustier Saint-Benoît
C'on apele *le Bestourné*.
D'ilec tantost m'en retourné

Au moustier des Hôpitaliers,
Que n'oublie pas volentiers.
Saint-Hylaire est un pou avant :
Sainte-Geneviève la grant
Y est, où a riche abbaye;
Puis ay ma voie envaïe,
S'ay trouvé un moustier noblet
Que fist le cardounar Cholet [1] :
Saint-Symphorien le Petit,
Si siet au-dessous un petit,
En la terre Saint-Pierre ou Mont.
Li Navarrois nuef moustier ont [2].
Carmélite logié se sont
Un pou aval; là moustier font [3].
Après Saint-Estienne des Grez;
Qui de Dieu servir fu engrez.
Devant siéent li Jacobin,

[1] Ce cardinal mourut en 1292, fondant par testament le collége qui porta son nom et qui ne put être établi que quelques années plus tard dans un local situé rue des Grès, qu'achetèrent en 1295 ses exécuteurs testamentaires.

[2] Ce passage nous prouve que ce *Dit des Moustiers* fut écrit dans les premières années du 14e siècle, puisque le collége de Navarre ne fut fondé qu'en 1304 (la première pierre de sa chapelle fut posée en 1309) et que l'auteur dit que ce moustier était encore *neuf*.

[3] Ce vers confirme encore l'hypothèse précédente et nous donne même la date précise de notre pièce. En effet, les Carmes, ou *Barrés*, établis en France par saint Louis au retour de sa première expédition, après avoir démontré à Philippe-le-Long qu'ils étaient trop loin de l'Université et que la Seine les assiégeait chaque hiver dans leur couvent, obtinrent de ce prince, en 1317, la permission de bâtir un autre couvent à la place Maubert. Ce nouvel établissement dut être terminé fort promptement, car on célébra la messe dans son église le 25 octobre 1318. Or notre poëte écrivait avant que le second monastère des Carmes fût achevé. On peut donc placer, avec quelque apparence de raison, la composition de notre *Dit des Moustiers* entre 1317 et 1318.

Qui par païs vont bin et bin;
Chapele y a de Saint-Andrieu,
Qui fu mult grant ami de Dieu.
D'ilec alay à Nostre-Dame
Des Champs, moignes (*sic*) par m'âme.
D'ilec au moustier Saint-Marciau
Qui siet près d'un petit ruissiau [1],
Saint-Martin et Saint-Ypolite :
Ceus ai-je bien pris à eslite.
D'ilec ving au moustier Saint-Marc;
Puis, à la traitie d'un arc,
Est Saint-Victor mult bien séans.
Puis li moustiers des Bons-Enfans;
Puis la chapele au Moinnios :
Demourer là plus je n'i os.
Saint-Bernart oublier ne doy :
Saint-Nicholas du Chardonnay;
Puis après la Sourbonnerie,
Que je ne doy oublier mie.
Puis m'en reving tout sans effroy
Droit au moustier de Saint-Lieffroy
Et à Saint-Germain-l'Aucerrois.
. . . .
D'ileques à Saint-Nicholas
Du Louvre et à Saint-Thomas,
Et puis après je m'en revins
Par le moustier des Quinze-Vins,
Et au moustier Saint-Honnouré,
Où de bon cuer Dieu ai ouré.
D'ilec m'en ving à Saint-Huitasse,

[1] La Bièvre.

Près des Hales, en digne place,
Et d'ilec à Saint-Innocent,
Où gist maint cors d'omme innocent.
Et après à Sainte-Oportune,
De clous guérit et d'apostume,
Et puis à Sainte-Katherine,
Qui vierge fu pure enterine;
Puis le moustier de Saint-Magloire
Qui ama Dieu le roy de gloire,
Et assez près de icel lieu
Est le Sépulcre Dame-Dieu.
Puis à Saint-Leu et à Saint-Gile,
Aussi voirs est com évangile,
Et si vous di qu'à l'oposite
L'esglise de Saint-Jacques est ditte
Que les confrères ont fondée
Par grant dévocion jurée;
Sus la Grant Rue fondé l'ont.
Certes mult biau seant resont
Li moustiers de la Trinité
Où le Seignieur de majesté
Est bien servi à grant honneur.
Devant lui r'est Saint-Sauvéeur
Et les Filles-Dieu sont après :
Saint-Ladres en est assez près.
Puis m'en reving à Saint-Lorens :
De cheminer ne fui pas lens.
Puis à Saint-Nicholas des Chans,
Puis à Saint-Martin, où de chans
Servent li moigne Jhésu-Cris.
Au Temple ving, pas ne mespris,
Et puis après as Blans-Mantiaus,

Où l'en essuie à grans monciaus
Laine, et en la Bretonnerie
A une petite abbaïe
Que l'en apele Sainte-Crois,
Dont les frères metent les crois
Partie à blanc et à vermeil;
De ce pas mult ne me merveil :
Puis siet après une chapele
Dédiée par miracle bele
D'un juif qui en son ostel
Bouilli le sacrement d'autel,
Dont trouvez fu vermaus entiers.
Puis est li Vaus des Escoliers,
Puis est Saint-Pol, puis Nostre-Dame
Du Carme; bien scevent leur game.
Il ont pris leur lieu et leur estre
Où li Barré souloient estre,
Et d'ileques r'alez s'en sont
Sous Sainte-Geneviève ou Mont [1].
Après a, joingnant de la porte
De Barbel, à une grant porte,
A un ostel de bonne gent
Où il a moustier bel et gent :
Béguines et preudefames
Le los eschivent des diffames
Et les péchiez ors et mauvès.
D'ileuc m'en ving à Saint-Gervais,
Où il a gracieus moustier
Près de la porte Baudoier.
Dessous est Saint-Jehan de Grève :

[1] Voyez la note 3, p. 107.

Li uns à l'autre rien ne grève.
Un pou après icelle esglise
Une chapele y est assize
Que fist faire uns riches hom;
Estienne Baudris ot à non.
Prestres et clers il y a mis,
Qui pour lui et pour ses amis
Sont ordenez à Dieu servir,
Qu'il puissent s'amour desservir :
Preudons fu cil, avoir ot bon.
D'ileuc ving au moustier Saint-Bon
Et de Saint-Bon à Saint-Marri,
Là n'oi-je pas le cuer marri;
Saint Père et saint Lénart ensamble
Y sont aouré, ce me samble.
En la rue Aubri-le-Bouchier
A un moustier que mult ai chier :
Saint-Josse oublier ne vueil.
. . . . nommer vous vueil
Avant ce que ma bouche lie
Saint-Jaques de la Boucherie.
Tous les moustiers vous ai nommé
De Paris, sans nul mesnommé;
Plus n'en y say, ce m'est avis,
Que bien y ay mis mon avis.
Je ne vueil pas mettre en mon conte
Chapeles aus dus et aus contes,
Ne à bourgois ne aus évesques,
N'à abbez ne à archevesques;
Je n'i mès que ceus proprement
Où toute gent communément
Puet le digne service oïr

Dieu, dont on se doit esjoïr
Et Dieu et sa mère proier,
Chascun pour son cüer supploier
Vers Jhésu-Crist de leur tors fais
Et des péchiez que il ont fais.
Touz les autres ai arrière mis;
Mès ceuls-ci ai-je en rime mis
Dont tous ensamble les vous nonbre
Quatre-vins et huit par droit nonbre.
Il n'en y a ne mains ne plus,
Se ce ne sont moustiers repus,
Fors le Saint-Jaques moustier
Qui de nouvel fu fait l'austr'ier[1],
Où nul ne va ne ne repaire
Fors que cilz qui lez ont fait faire;
Mès li autre sont de autre guise
Qui sont commun au Dieu servise.

[1] *L'austr'ier* ne veut pas dire ici *hier* ou l'année passée, mais *récemment, il y a peu de temps*. C'est une allusion à la piété toute royale, et dont le souvenir était resté populaire, de saint Louis, qui avait fait bâtir l'église et le couvent des Jacobins, rue Saint-Jacques. Avant que ces religieux obtinssent du roi cet acte de munificence, ils occupaient une maison sur ce même emplacement. Cette maison, lorsqu'ils demeuraient près de l'Évêché, avait servi de *parlouer aux bourgeois*.

De l'Unicorne et du Serpent.

Ms. 7218, Bibliothèque Royale.

Moult par est fols cil qui s'entent,
Qui le bien voit et le mal prent;
Trestout avant doit au bien tendre
Et puis aus autres fère entendre
Aucun bien, se ses cuers li laisse.
Or vous ai mis tel oevre en laisse
Que je lerai corre par tans.
Il n'est nus hom tant fors ne granz,
S'il ceste oevre veut escouter,
Que moult ne doie redouter
Le déable, qui nous justice
Par le péchié de covoitise.
Or vous vueil commencier un conte
De covoitise qui sormonte
Trestout le mont à un seul mot;
Ele est par tout si à havot
Qu'ele a tout le mont awuglé,
Tant par est de grant poesté.

Jadis fu c'uns preudom estoit
En un chemin et si erroit;
Devant lui choisi une beste

Hideuse de cors et de teste,
Et seur toute rien félonesse;
Et si estoit si larronesse
Qu'il n'est nus hom qui tant séust,
Qui de li garder se péust.
En mi le front estoit cornue
D'une corne si très-aguë
Qu'il n'est âme qui l'atendist,
Por que à plain cop le ferist,
Qui péust vivre longuement
Qu'il ne fust au definement.
Et quant li hom la vit venir
En fuie torne par aïr,
Quar paor a que ne l'ataingne;
Fuiant vient à une montaingne
Dont trop ert haute la falise.
Or ne set-il en quele guise
Il se puisse garir ou monde,
Quar la valée est si parfonde
Et si hideuse entre deus mons,
Que nus ne puet véir au fons.
En cel leu qui si est hideus
A un serpent si merveilleus,
Qui veut tout le mont engloutir
Et la gent destruire et honir;
Toz jors a la goule baée,
Si gete une si grant fumée,
Si très-orible et si pusnaise,
Et si puant et si mauvaise,
Qu'il n'est nus hons, por qu'il la voie,
Qui de paor morir ne doie.
Or est cil en moult grant péril,

Quar de deus pars voit son escil :
Il voit enz el fons contreval
Le serpent hideus et mortal;
La beste point ne le rapaie
Qui avant aler ne le laie,
Qui por ocire adès le chace.
Or ne set cil qu'il onques face :
S'il atent la beste, il est mors;
Et se li serpens l'avoit mors,
Jamès jors garis ne seroit.
Ez-voz celui forment destroit :
Ne set lequel prendre à son chois,
Il est mors s'il i remaint cois.
Il vit devant lui el pendant
De la falise haute et grant
Un arbre grant et bien ramu,
Et quant li preudons l'a véu,
Lors pense que sus montera
Et sa vie respitera.
A l'arbre vint isnelement;
A ses deus mains l'aert et prent,
Puis vait amont parmi les rains,
Tant que il vint au daarrains;
Si s'assist là sor une branche.
Or est sa vie en grant balance;
Car la beste moult la deshaite
Qui sor la falise l'agaite;
Vers lui a sa corne tornée
Plus trenchant et plus afilée
C'onques nus hom ne vit rasoir;
Ce dist l'escripture por voir
Qu'ainz ne fu faus plus esmolue

Ne nule alesne plus aguë.
Il voit là desouz le serpent
Qui veut mengier toute la gent,
Et de feu et de flambe espris
Dont ses cuers est moult entrepris.
De paor a le cuer esmabre;
Lors a gardé au pié de l'arbre,
Si a véu deus besteletes
Qui menjuent les racinetes.
De l'arbre, et rompent à grant force
Le cuer et le fust et l'escorce;
Si ne sont pas d'une samblance,
Que l'une est noire et l'autre blanche.
Ne nuit ne jor onques ne finent,
L'arbre menjuent et afinent;
Eles ne finent nuit ne jor.
Ez-vous celui en tele error:
« Las! fet-il, que porrai-je fère?
Or ne sai-je de quel part trère,
Car ne cuic pas que de cuer m'aint
Cil sathanas qui là jus maint;
Cele beste me veut destruire
Que je voi là crier et muire;
Ces deus besteletes m'afolent,
Que ce que j'ai de bien me tolent;
Quar cis arbre par tens charra
Et cil serpent m'engloutira;
« Et se je chié devers le mont,
Cele beste cornue el front
M'ocirra, je l' sai tout por voir,
Autre garant n'en puis avoir :
Quel part que voise, perdu sui;

Ainz mès nus hons n'ot tant d'anui. »

A ce qu'il ert en tel balance,
Vit devant lui en une branche
Trois gouteletes de miel pendre;
Il les aert et les va prendre.
Les trois goutes de miel menja
Et puis la branche regarda,
Si en vit six goutes noveles
Qui estoient assez plus beles
Que celes n'estoient devant;
Lors en vit par tout l'arbre tant
Que ce n'est se merveille non :
Du miel i ot à grant foison.
Par le miel qu'il a engoulé
A tout son torment oublié,
Ne li sovint mès de malaise,
Tout a entr'oublié por l'aise
La destruction qui l'atent;
De l'unicorne et del serpent
Ne de nul mal ne li sovient:
A la douceur du miel se tient.
Hé las! dolenz, por quoi le fet
Quant à si grant dolor s'en tret?
Quar les deus bestes ne séjornent
Qui son arbre à noient li tornent;
Tant l'ont mengié, tant l'ont rongié
Que l'arbre ont moult adomagié,
Qui nuit ne jor onques ne finent :
L'arbre menjuent et afinent.
La beste cornue voit bien
Que li arbres ne vaut mès rien,

Ainz va mès tout amenuisant;
Cele part vient abondissant,
De plain eslais si s'abandone,
De sa corne tel cop li done
Que l'arbre fet aval chéir.
Or ne se puet plus cil tenir
Que il ne soit chéus au fons
Du val, qu'est hideus et parfons;
Or est chéus aval el gouffre
Où il toutes les dolors souffre.

Or est-il droiz que je vous die
Que cele beste sénefie
Qui est cornue en mi le front :
Ce est la mort qui nous confont,
Qui nuit et jor nous est moult près,
Et si nous gaite tout adès
Qu'il n'est nus hons qui tant séust
Qui de li garder se péust.
Félonesse est et mal queranz;
Ele prent toz vilains et franz;
Si vient ausi comme li lère :
Ele emble la fille à la mère,
Le père au fil, le fil à l'omme :
Ele prent tout, ce est la somme.
Ele fet si plenier son conte
Qu'ele n'espargne roi ne conte,
Archevesque ne clerc ne prestre.
El monde n'a plus félon mestre,
Et cil qui plus la beste fuit
Ce sont hommes et fames tuit,
Nous, genz qui en cest siècle sommes,

Qui volentiers la mort fuiommes;
Se nous la saviiens de çà
Moult volentiers fuiriens de là.
Il n'est nus hom qui la véist
Qui volentiers ne la fuist.
Et de l'arbre et de la falise
Vous dirai toute la devise
Où li preudom à garant vient :
C'est la vie qui nous soustient;
Chascun s'i tient tant comme il puet,
Et quant partir nous en estuet,
Voirs est que moult envis lessons
Et noz avoirs et noz mésons,
Et quant ce vient au départir
Que l'âme doit du cors partir,
Si samble à chascun sanz délu
Qu'il n'ait c'un petitet vescu.

Or vous vueil-je la réson rendre
Et par example fère entendre
Que les deus bestes sénefient
Qui l'arbre rungent et afinent.
Hé Diex! qui bien i penseroit,
Com peu d'orgueil il averoit!
Ce est la nuit et s'est li jors
Qui nos vies met en décors :
Ier fu plus longue nostre vie
Qu'ele n'est hui, n'en doutez mie,
Et hui plus longue que demain :
Ainsi traions au daarrain.
L'autr'ier désirrames Noël,
Quaresmes, Pasques autretel;

Après Pentecouste en esté,
Et après c'on ait moissoné,
Feste Toz-Sainz et Saint-Martin :
Ainsi tret chascuns à sa fin.
Li jors et les nuis nous acorce
Nostre vie, et no fin aproche;
Quant li jor et la nuit oscure
Ont tant esté en lor pasture
Qu'il ont nos vies pasturées
Et à noient les ont menées,
Lors vient la mort qui ne se faint,
De sa corne si nous empaint,
Si roidement vers nous s'acointe
Qu'ele gete mort le plus cointe.

Or vous vueil dire sans meslée
Que sénefie la valée
Qui tant est laide et anieuse,
Orde, puanz et périlleuse,
Et li serpens à la grant geule :
Ce est Enfers où li maus queule
Qui toz jors bée à nous déçoivre;
Si nous devommes aperçoivre
Tant com nous avons poesté,
De nous conduire à sauveté.
Doit chascuns fère son aguet,
Quar se nous sommes là jus tret,
Jamès jor issir n'en porrons,
Mès toz jors en vivant morrons;
Ausi com cil qui gist el fu
Qui desus l'arbre montez fu.

Or est-il droiz que vous sachiez
Du miel dont l'arbre fu carchiez;
Or vous en vueil le sens descrire
Qu'il sénefie et qu'il veut dire :
Le miel qui enz en l'arbre abonde,
Ce sont li faus délit du monde,
Li biau boivre, li biau mengier,
Li biau vestir, li biau chaucier,
Les granz robes et li orfroi,
Li cheval et li palefroi,
Et li tornoi et li cembel,
Et li lévrier et li oisel.
Les granz dames et li borgois,
Et li vilain et li cortois,
Sont si à cel délit torné
Que tout en ont Dieu adossé.
Nus ne quiert mès que ses solaz,
Et s'aucuns tient entre ses braz
S'amie, soit pucele ou dame,
Por cel délit oublie s'âme.

Hélas! com povre covoitise
Qui si tost est à noient mise!
Or esgardez par tout le mont
Toz les plus sages qui i sont,
Comme lor joie tost lor faut
Si tost com la mort les assaut.
Vers la mort n'a mestier proece,
Biautez, ne force, ne larguece,
Sens de provoire ne d'abé
Ne de nul sage clerc letré,
Qui tout ne voist parmi la mort,

Si tost comme la mort l'amort.
Vers li ne vaut escu ne lance,
Draz couez ne ridée manche.
Que feront donc cil bacheler
Qui ne finent de porpensser
D'aus cointement appareillier?
Lor dras font creter et taillier
Et lor soleriaus détrenchier,
Dras filetez et envoisiez :
Cil ont du fol miel tant mengié
Que jà en sont tuit engingnié ;
Et les dames et les puceles
Qui or sont si sor lor gaveles,
Qui sovent sont encolorées,
Appareillies et mirées,
Et affublées au rouet :
Chascune tout son pooir met
En li acesmer cointement,
Non pas por Dieu, mès por la gent.
Quant eles sont appareillies,
Estroit vestues et chaucies,
Si vont devant lor huis séoir
Por ce c'on les puist miex véoir ;
Cele qui plus est bele et blanche
Fet volentiers de li moustrance.
Tele samble ès dras savoreuse,
Qui la char a laide et roingneuse :
Qui toute nue la verroit,
Sachiez que petit l'ameroit ;
Les robes les font avenanz,
Lors ont les gresles si tendanz
Qu'à paines puéent lor braz tendre ;

Toz lor orgueus devendra cendre :
Ceste vie trespassera,
Ele ne vaut, rien ne vaudra,
Quar se ceste vie durast
Bien fust résons que on l'amast;
Mès por ce qu'ele peut faillir
La doit toz li mondes haïr
Et la vie du ciel amer,
Où il n'ot onques point d'amer,
Qui toz jors sanz fin durera
Tant comme Dame-Diex sera,
Qui sanz fin, sanz commencement,
Fu et sera tout vraiement.
Et cil qui por les faus délis
Seront el puis d'enfer galis,
Jamès jor issir n'en porront;
Mès adès en vivant mo'rront
Ausi com cil qui le miel prist
Qui en la grant dolor en gist.

Or prions Dieu le glorious
Que il mete tel sens en nous
Que nous puissommes adosser
Les fols délis et oublier,
Qu'en enfer ne nous vueille trère,
Et Diex nous lest teus oevres fère
Que toz nos mete à garison
Et doint vraie confession.

Amen.

Explicit de l'Unicorne et du Serpent.

Les Vers du Monde.

Ms. 7218, Bibliothèque Royale.

Du monde qui fet à reprendre
Me dueil, quar ainçois me vint prendre
C'onques éusse entendement,
N'ainc puis ne me vout mon cuer rendre,
Ainz m'a fet entor lui despendre
Tens, aage, sens et jouvent,
Dont en grant dolor sui sovent,
Quar je remir con fetement
Me sui lessiez à lui sorprendre,
Por ce qu'il m'avoit en couvent :
En ses promesses n'a que vent,
Et s'il paie, n'est-ce fors cendre.

Mondes, de toi plaindre me doi,
Quar par toi engané me voi,
Por ce que je t'ai trop créu;
Tes promesses de pute foi
M'ont si converti en ta loi,
Mondes, qu'eles m'ont décéu.
Mondes, tu m'as si desvestu,
Qu'il n'a en moi nule vertu;

Mondes mauvès, nous sommes doi,
Cors et âme, cui t'as feru
A mort et de venin péu :
Fols est qui a fiance en toi.

Mondes, li venins que je bui
A ton hanap, quant à toi fui,
Dont tout me truis envenimé,
Samble chascun plésant en lui
Dusqu'à donc qu'il connoist l'anui,
Le domage et la povreté,
Que l'âme i prent et l'enferté;
Mès quant connoist ta fausseté,
Adonc te het et aime autrui :
Cil qui plus se sont délité
En toi servir, plus ont musé,
Quar servi ont ne sèvent qui.

Mondes, cil par a trop perdue
La connoissance et la véue
Qui en toi se fie de riens;
T'es une voie sanz issue;
L'entrée est parée et vestue
De délices plaine de fiens,
D'orgueil, de beuban, c'est li biens
Que tu fez savorer les tiens.
Covoitise i est maintenue,
Et toute chose qui est niens.
Mondes, tu pais cels que tu tiens
D'une viande qui les tue.

Mondes, cil qui à toi s'avoie

Quant connoissance le ravoie
D'aler au chemin de salu,
Il n'en puet issir, ainz forvoie,
Quar il ne puet trover la voie :
Tu es la méson Dédalu;
Puis c'on ert en toi embatu,
A paines en ert-on issu :
Les tiens paies fausse monoie.
Hé Diex! tant en ai recéu,
Je criem que je n'en arde ou fu
Avoeques cels que Diex renoie.

Mondes, qui bien te connistroit
Et qui très-bien t'esgarderoit,
Tes oevres et tes paiemenz,
Nule fiance en toi n'auroit;
Quar qui te sert, il se déçoit,
Ausi trespasses comme venz.
Si est uns hom de si grant sens,
Si plains d'avoir et de parenz
Que nelui riens ne priseroit,
Ci est si viex et si pullenz
Que chascuns li vuide les renz,
Nis uns chiens ne l'aprocheroit.

Mondes, je di que tu trespasses
Et que cortes sont tes espasses
C'on a en toi de joie avoir.
Tu es uns viviers plains de nasses
Por prendre les chétives lasses
D'âmes qui n'ont mestier d'avoir;
Mès amors les fet enchéoir

Maugré réson à recevoir
Ce que parmi les cors leur brasse.
Mondes, tu les fez entonoir
De longue vie par espoir,
Nis croire ne vuelent leur faces.

Mondes, en toi n'a fors paintures,
Durtez, tribulacions sures,
Mès de ce es plains jusqu'en l'ueil;
Les tienz fez prester à usures,
Por avoir les envoiséures
En qui l'en envelope orgueil.
Tels a pou de pain de mestueil
Et mendie sus autrui sueil
En mauvès dras, plains de coustures,
Qui plus list de joie en droit fueil
Que cil qui ont par ton acueil
Robes, chevaus et couvertures.

Mondes, je voi que li plus sage
Devienent tuit fol par l'usage
Que tu leur fez acoustumer;
Il ne t'en chaut de lor domage,
Tu leur fez paier le musage;
Tant les fez après toi aler
Qu'el mont d'orgueil les fez monter,
Et là lor fez les iex crever
A covoitise et à outrage,
Si qu'il n'en sèvent ravaler;

Mès qui la mort i puet trover,
Il en paie cruels ostage.

Mondes, tu taus nostre Seigneur
Ce qu'il racheta de la fleur
Et du fruit de virginité.
Hélaz! com vez ci grant doleur
Quant l'en voit vaincre le meneur,
Et celui qui tout a crié
A l'en ore si adossé,
Si en despit, si en viuté
C'on ne li veut porter honeur.
Il samble c'on ne li fet gré
De ce qu'il ouvri son costé
Por nous toz remetre en valeur.

Mondes, com ce est granz meschiez
De ce que tu as tant de chiez
De sainte yglise qui bien voient
Qu'il n'a en toi fors que péchiez,
Et s'est chascuns si atachiez
A toi, qu'il n'aiment ne ne croient
Fors toi, dont maint example envoient
A cels qui bien se garderoient;
Mès quant l'en voit de toi tachiez
Cels qui enseignier nous devroient,
Je sai bien que tels te fuiroient
Qui atent ore tes marchiez.

Mondes, hardiement me vant
Que cil qui te voient devant
Sanz toi par derrière esgarder
Ne se vont nient apercevant
Comment tu les vas décevant
Si qu'il ne s'en sèvent garder.

Mondes, tu les fez arester
En tes délices désirrer;
Mès qui voudroit aler avant
Et espresséement garder
Quel on te puet en fin trover,
Tels chiet qui se relèveroit.

Mondes, nus ne puet en milisme
De tes faussetez metre en rime,
En romanz, n'en latin, n'en griu:
Tu es serpenz qui envenime,
Tu es li cyffres d'augorisme
Qui ne fet fors tolir le lieu
D'autre figure, c'est de Dieu.
N'a père Jhésu-Crist le pieu
Qui troveroit maint cuer benime
En lieu amoreus et soutiu,
Qui ore en sont rude et eschieu,
Com s'il fussent de paienime.

Mondes, l'en seut dire en apert
Que qui à chétif seigneur sert,
Il en atent chétif loier.
Mondes, cil qui à toi s'ahert,
J'ose bien dire qu'il se pert;
Quar de quanque toz pués paier,
Ne porroies mie apaier
Un cuer par qoi son désirrier
N'éust à convoitier ouvert.
Fol se fet en toi herbregier,
Cuers ne s'i puet rassasier
Ne c'uns gloutons en vuit désert.

Mondes, la mort, qui son repère
A partout, me fet ton afère
Remirer plus diligaument
Que jamès ne cuidoie fère;
Mès toute rien voi à fin trère
A toi plain de mauvès couvent,
A maint homme dones sovent
Espoir de vivre longuement
En joie sanz avoir contrère
A cui la mort est en présent
Par viellece ou par sentement,
Ne por ce ne s'en veut retrère[1].

Mondes, plain de corruption
Te voi, d'abominacion;

[1] On lit dans le Ms. 1132, supplément français, les vers suivants sur la mort, qu'on nous permettra de citer :

Il n'i a nul si biau pignié
Que la mort n'ait tost despignié;
Adonc la bele Emmelot
Desdolera son dorenlot;
Et tu, qui portes si grant hure,
N'iras pas à la hure hure;
Et tu, à ces longues manchetes
Qui par sà par là les dégètes,
Et acréu as les grans debtes,
Or vient la mort qui jus les metes;
Chevauchié as les grans chevaus
Et dévouré les cras morsiaus,
Or est venu le temps d'iver
Que ton cors rungeront li ver,
Et l'ame que devendra quoy;
Chascun respondera pour soy :
Prisié n'i seront avocat
Ne plus que la queue d'un chat.

Le même manuscrit contient aussi une version des *vers sur la mort*, publiée par Méon.

Trop est faus qui en toi se fie.
Les tiens jues de trahison
Par ta vaine promecion,
Dont âme n'est fors esvuidie.
Mondes, cil qui plus estudie
En toi et plus fet grant folie;
L'en n'i aquert se paine non,
Et s'est par tant l'âme périe:
Por ce istrai de t'abéie,
Tant qu'aie fet profection.

Mondes, je praing à toi congié;
Se piéçà t'éusse estrangié
J'éusse fet mon avantage,
Nés que se j'éusse songié,
Mes desirs que tu m'as paié
N'en truis en moi fors qu'arriérage
Famine, acroissement de rage.
Or voi, quant connois mon domage,
Comment tu m'as le dé changié;
Or vueil issir de ton servage,
Et corre à mon droit héritage,
Que Diex m'a fet et esligié.

Expliciunt les Vers du Monde.

Des Droiz au Clerc de Voudai.

Mss. 7218 et 1132, supplément français, Bibliothèque Royale.

Or, entendez une complainte
Dont la réson est si bien jointe,
A paines orrez mès plus bele :
Li clers de Voudai nous acointe,
De son bordon use la pointe
Ne n'a mès que la manuele;
De la pointe orrez la novele :
Trente-sept anz en s'escuele
A conversé mingnos et cointe,
Or est tornée la roele,
Si s'en veut partir comme cele
Qui désormès s'en désacointe.

De la pointe dirai m'entente :
La pointe si est ma jovente
Qui de moi se veut départir;
Se j'ai quarante anz ou cinquante,
Bien est droiz que je me repante
Et de jurer et de mentir.
Puisque je me vueil repentir,

Si me covient à consentir
Et la dolor et la tormente
Qu'il covient à la char sentir :
Ainsi puis m'âme garantir
De la dolor d'enfer pullente.

Je vieng dès ore en grant eage,
Si doi changer mon fol usage
Se devant m'i sui maintenuz,
Que por biauté ne por parage,
Por terre ne por héritage
N'est hom ne fame chier tenuz,
S'il pert ses dras et il est nuz;
Et s'il les a, s'est retenuz
Partout à moult grant avantage;
Qui ce ne fet, li pains menuz,
Quant il est et viex et chenuz,
A tart li monstre son outrage.

Je vous ai mains mos fabloiez,
Diz et contez et rimoiez;
Mès or m'en vueil du tout retrère.
J'ai esté lonc tens desvoiez,
Or si doi estre toz proiez
Del mal lessier et du bien fère;
Quar qui veut à Dame-Dieu plère,
S'il ne fet l'anemi contrère,
Il est et fols et desvoiez.
Dame-Diex est plus débonère
Que ne soit ne provos ne mère :
Tost a péchéors ravoiez.

Por ce vueil dire une chosete [1]
Petite, qui est novelete,

[1] Dans le Ms. 1132, supplément français, la pièce commence à cette strophe; elle ne contient que dix-sept stances, et se termine par les suivantes, que n'offre pas le Ms. 7218:

Droit dit, et ce n'est pas frivole,
Quar le maintieng de fame fole
Vaut pis que serpent ne que uivre *,
Quar quanqu'il a tout partout vole,
Pour li despent et se rigole
De son avoir tant qu'est délivre.
Droit dit que l'omme ne doit vivre
Qui par fame est fol et yvre,
Quant de son or vieut faire estain.
Un proverbe avons en no livre
Que droit nous aprent à descrire :
«Tant as, tant vaus et autant t'aim.»

Droit dit et vieut que père et mère,
Se sont de naturel affaire,
Qu'apreignent leur enfans à bien faire,
Et eus de folie retraire.
Pères qui n'en fait son devoir
Ou à tout le mains son povoir,
Et li filz son mauvès vouloir
Acomplit, sachent-il pour voir
Que il leur sera chier vendu.
Maint filz en a esté pendu,
Maint père trahi et vendu :
Tort as, se ne m'as entendu.

Droit dit que devons Dieu servir
Et en tout temps li obéir,
Quar cil qui bien le serviront
En Paradis après iront.
Servons aussi dame Marie;
Li oublier est grant folie:
Souvent soit en nostre mémoire,
Quar elle est mère au Roi de gloire,
Et li prions que par sa grâce
Nous face voir de Dieu la face
Et empestrer la joie sans fin ;
S'en dison amen de cuer fin.

* Uivre pour GUIVRE, vipère.

Que je vueil de droiture dire :
S'est bien droiz que je m'entremete
De dire chose si très-nete
C'on ne puisse par droit desdire;
Droiz en ert jugement et sire :
Droiz dit c'on ne doit pas mesdire
De la chose qui est bien fete;
Quar qui est en bone matire,
Droiz dit c'on ne l' doit contrèdire :
Ci auroit vilaine retrete.

Droiz monstre toute cortoisie,
Droiz desfent toute vilonie
Et enseigne toz biens à fère;
Droiz dit c'on soit de bone vie,
Droiz dit c'on n'ait en lui envie
Par c'on puisse l'autrui fortrère;
Droiz dit que l'en soit débonère,
Droiz dit que l'en se doit bien tère
De chose qu'à lui n'afiert mie;
Droiz dit c'on soit de tel afère
Que l'en puisse à toz iceus plère
Lez qui on est en compaignie.

Droiz dit, et je l' ferai estable,
Que puis c'on est assis à table
C'on ne doit mie trop parler;
S'on dit chose qui n'est metable
L'en li torne ses diz à fable,
Si le vendroit mieux reposer,
C'on puet tel chose révéler
Que s'on le voloit rapeler

Qui ne seroit pas honorable.
Droiz dit c'on doit trois foiz pensser
La chose c'on veut recorder
Ainz c'on s'en face connestable.

Droiz dit, se je voi conseillier,
Que je ne m'en doi aprochier
Se l'en ne m'i apele avant;
Quant je voi la gent trère arrier,
Droiz dit je ne doi encerchier
Ce qu'il vont entr'eus reponant;
Mès losengier se va muçant
Et fet à son seignor samblant
Que il l'aime de cuer entier,
Droiz dit que qui aime tel gent,
Il se fet fols à escient
Et si se bée à avillier.

Droiz dit que mesdisant sont tel
Qu'il cuident honir un ostel
Et cuident bien tout trère à aus;
Il dient : Cil sont tel et quel.
Cil qui servent de tel chatel,
Il lor devroit bien venir maus;
Se chascuns estoit Perchevaus
Ou que il fust ausi loiaus
Com prestres qui chante à autel,
Si diroient : Cist est faus;
Mès Droiz fet jugement de ciaus,
Que ce sont anemi mortel.

Droiz dit c'uns mesdisanz vaut pis

Qu'avoir deus mortex anemis,
C'on en het la gent sanz réson;
Uns mesdisanz dit son avis,
Celui qui bien est mes amis
Je l' banirai de ma meson.
Droiz dit c'est mortel trahison
Que d'alever mauvès renon,
Tost ait-on le mesfet apris;
Droiz dit et nous fet mension,
Jugement par élection,
Trère la langue à tels chétis.

Droiz dit c'uns mesdisanz dira
Et à son seignor contera
Itel mesdit, itel losange,
Et sor tel son mesdit metra
Que li sires celui harra
Et le fera de lui estrange.
Or se puet cil froter au lange,
Vez son afère qu'il li change;
Jamès véoir ne le querra.
Droiz dit que qui ainsi losange,
C'on devroit celui en la fange
Geter qui de rien le croira.

Droiz dit : S'on voit aucune gent
Mouteploier et bel et gent
C'on ne 's doi mie destorber,
Ainz doit-on avoir cuer joiant
Quant Diex lor done avancement
Par qu'il se puissent amender;
Droiz fet le povre haut monter

Et Tort fet le riche avaler,
Ce voit-on avenir sovent.
Droiz dit c'on doit ses gas celer,
Si ne doit-on nului gaber :
Chascuns ne set qu'à l'ueil li pent.

Droiz dit que cil trop se mesfet
Qui son père et sa mère let,
Dont il doit vivre et en vit pou ;
Bien doit avoir et honte et let
Quant il pert si tout entreset
Ne li remaint vaillant un clou :
Sages qui le voit nice et fou
Se pensse : Lez cestui m'agrou,
A cestui ferai-je mon plet.
Entendez qui je blasme et lou,
Je di grant besoing a de fou
Qui de lui-méismes le fet.

Droiz dit un mot apertement,
Que qui est fols naturelment
Qu'à son preu n'à s'onor ne bée;
Que s'il fet sens à escient,
En sa folie se desment;
Folie est toz jors forsenée.
Fols qui a la rage dervée
Et cort toz nus aval la prée,
N'en lui vestir ne met content,
Droiz en dit la réson senée :
Ne te pren à lui por rien née,
Quar fols est qui à fol se prent.

Droiz dit que cil fet à reprendre
Qui ne set ne ne veut entendre
Et veut contrefère le sage;
C'est grant folie d'entreprendre.
Droiz dit c'on ne s'i doit atendre
Ne qu'en la beste du boschage
Qui toz jors veut estre sauvage
Sanz aprendre nul bon usage
Et ne veut à réson entendre.
Droiz dit que gent de tel usage,
S'il n'éussent forme et ymage
De Dieu, que on les déust pendre.

Droiz dit, et en ce droit me fi,
Que on ait pité et merci
D'omme qui pert par meschéance;
S'il pert parce qu'il a plevi,
Par feu, par mal, par guerre ausi,
Ne l' doit nus avoir en viutance:
Droiz dit, qui en a la poissance,
Un poi li face soustenance
Selonc ce qu'il a déservi.
Droiz dit c'un poi de soustenance
Gete homme de désespérance :
Au besoing voit-on son ami.

Droiz dit et retret par le sage,
S'il a homme en vostre lingnage
C'on vueille à tort le sien tolir,
Si comme mueble en héritage,
Ou fère de son cors domage,
Vous ne le devez pas souffrir.

Droiz dit : Celui devez offrir
Et moustrer trestout par loisir
Por qu'il li fet honte et domage;
Droiz dit, s'il ne s'en veut souffrir,
Que vous devez celui laidir
Et abessier son fol corage.

Droiz dit que ce est double envie
Qui à escouter s'umelie
Le bien quant l'ot et bien l'entent,
Et quant la réson est faillie
Il n'en set vaillant une aillie,
Ne ne vait à œvre metant.
Droiz dit : Ci a folie grant,
Bien oïr ne fère semblant;
Ici a péreilleuse oïe.
Droiz dit qu'au jor del jugement
Sera Diex sourt contre tel gent
Qui bien oent et ne l' font mie.

Droiz dit un mot qui est de pris :
C'on honeurt ses povres amis,
Non pas sanz plus del sien doner,
Mès saluer en mi le vis;
Si en seroit plus avant mis,
S'on les vous voit arésoner,
Lui chastier et lui blasmer,
Lui belement amonester,
Desfendre qu'il ne soit meslis,
Les genz belement aparler,
Non pas avoec les fols aler
Où l'en a tost le mal apris.

Droiz dit des bons et dire seut
Que cil qui mauvestié conqueut,
Qu'en ce doit-il estre repris;
Qui bone doctrine requeut,
Tout adès maintenir la veut
S'il est sages et bien apris.
Sages ne doit estre entrepris
Qu'avoec les mauvès soit repris,
N'est pas sages qui les aqueut;
Mès enluminez et espris
De bien fère soit hom de pris;
Quar qui de bons est, souef eut.

Droiz monstre que chevalerie
A sor toute gent seignorie,
Et par hautece et par valor.
Philosophe n'en mentent mie,
Ainz que latin fust ne clergie
Estoient chevalier seignor;
Toz li mons lor portoit honor,
Et encor sont-ce li greignor
Du monde, que je n'en dout mie;
Et puisqu'il en ont le meillor,
Droiz dit que nule déshonor
N'en doit issir ne vilonie.

Droiz dit, et j'en sui amparliers,
Que quiconques soit chevaliers,
Qu'il ne doit de nului mesdire :
Droiz dit qu'il soit droiz justiciers,
Droiz dit qu'il soit droiz conseilliers,
Si c'on ne le puisse desdire.

Droiz dit que trop son non empire
Chevaliers là où il est sire,
Qui por avoir est torçoniers;
Ainz doit à son pooir eslire
Le droit et le tort desconfire,
Que c'apartient à toz princiers.

Droiz dit, por les seignors du mont
Qui desoz aus maintes genz ont,
Qu'à droit les doivent conseillier,
Et se folie les confont
Et vers lor seignor se mesfont,
Il ne lor doit de riens aidier.
Droiz dit que l'en doit espargnier
Ceus qui béent à espargnier
Selonc ce que desoz aus sont,
Que Droiz retret en reprovier :
Qui une foiz veut escorcier,
Qu'après ne deus ne trois ne tont.

Droiz dit qu'il afiert à baron,
S'on prent en sa terre un larron,
C'on en face tantost justice :
Que plus tost justice en fet-on,
Plus tost nomme son compaignon
Quant devant lui voit son juise.
Se c'est lerres qui fet murdrisse,
Ou robe gent ou robe église,
On ne l' doit pas metre en prison;
Droiz dit que cil s'âme poi prise
Qui en fet nule autre devise
Fors que pendre sanz raençon.

Droiz dit, et je l' retrai por droit,
Qu'en quelque leu que li home soit,
Que il port aus fames honor;
Et se porter ne lor voloit,
Droiz dit que trop se mesferoit
Et qu'il querroit sa déshonor:
Por la mère Nostre-Seignor
En ont les fames le meillor,
Et qui ainsi ne le feroit,
Droiz dit qu'il auroit le pior,
Ne jà de cort à jugéor
Bon jugement n'enporteroit.

Droiz dit c'on doit fame honorer;
Si dirai, ne vous quier celer,
En quel manière et en quel guise,
Sanz li pincier, sans li taster,
Sanz li folement aparler,
Quant ele ert delez vous assise;
Droiz dit, s'en son cuer a franchise,
Quant el verra vostre devise,
Vostre gentement démener,
Se de vostre amor est esprise,
Tant li pléra vostre servise
Que jà ne s'en querra lever.

Droiz dit par réson escriée,
Que puisque fame est mariée,
C'on ne li doit querre hontage;
Puisqu'ele est par bien assenée
A celui cui on l'a donée,
Qui la requiert, il fet outrage,

Que ce tesmoingnent li sept sage,
Que puisque fame a mariage
Et ele est o autrui trovée,
Droiz en descuevre son corage,
Ele désert par son outrage
Que l'en l'apiaut putain provée.

Droiz dit, et s'en sommes certain,
Que le maintenir de putain
Vaut pis que serpent ne que guivre;
Que s'il a où metre la main,
Il despent por li soir et main
Tant c'on le voit d'avoir délivre.
Droiz dit que tels hon ne doit vivre
C'on voit por fame fol et yvre
Tant qu'il fet de son or estain.
Il a un proverbe en mon livre,
Que droiz nous aprent à descrivre :
Tant as, tant vaus et je tant t'aim.

Droiz dit, et en ce droit m'acueil,
Que s'en aucun lieu aler vueil
Aucune foiz privéement,
Chascuns ne set dont je me dueil,
Se je pens folie ou orgueil,
Je me doi porvéoir avant
C'on ne s'en voist apercevant;
Que s'il i a fol ou enfant
Qui se regart com boz soz sueil,
Droiz dit que n'en face noient;
Quar Droiz à tout le mont desfent
Que l'en se gart du petit oeil.

Droiz dit que cil a double envie
Qui en autrui oeil voit poutie
Et el sien ne la puet veoir,
Quar ce est trop fole mestrie
Que de retrère autrui folie
Ne que del fère apercevoir;
Quar je vous faz bien asavoir
Qu'en lui sont li mesfet por voir
Dont il autrui blasme et chastie;
Droiz dit c'on li face asavoir
Ceste honte doit recevoir,
Quar qui biau veut oïr, biau die.

Droiz dit que sages est qui fuit
Compaignie de mauvès fruit
Qui les genz bée à engingnier;
Il est bien droiz que cil anuit
Qui à mal bée jor et nuit
Et dont nus ne puet avancier.
Droiz dit c'on n'i doit pas tencier,
Ainçois doit-on du tout lessier
Sa compaignie et son déduit;
S'on ne puet, si s'estuet guétier,
Que droiz retret en reprovier
Encontre vezié, recuit.

Droiz dit, et por droit ert retret,
Que cil en folie se met
Qui à prometre s'abandone
S'il ne le rent; savez qu'il fet
Quant de prometre s'entremet:
Il est haïz s'il ne le done.

Droiz dit et nous en arésone
Que cil empire sa persone
Qui promesse met entreset;
Si en dit Droiz réson moult bone :
Ce n'est pas dons, ainz est ramposne
A celui cui l'en le promet.

Droiz dit un mot tout abandon,
Que cil doit Dieu grant guerredon
Quant il maintient marchéandise,
S'il la maintient comme preudom;
Moult li a Diex doné biau don
Quant il le fet en bone guise,
Et s'il a en son cuer franchise
Par qu'il en face la devise
Si com des anciens l'avon;
Droiz en descuevre la justice
Selonc le droit de sainte yglise
C'on dit marchéant ou larron.

Droiz dit, et por droit m'en sovient,
Que s'uns hom en richece vient
C'on ait devant povre véu,
Se léaument ne se maintient
En trestoz les lieus où il vient
On le revoit tost décéu :
Maintes genz en sont décéu;
Or n'ait mie son sens béu,
Ainz tiegne bien ce que il tient
Et ait por plus avoir vertu
Paor de ce qu'il a éu :
C'on dit eschaudez eue crient.

Droiz dit por clers et pour gent d'ordre
Que trop sovent font remordre
Et d'envie et de covoitise;
Genz laies vuelent si près mordre
Qu'il ne lor puet néant estordre
Par malisce qui les atise;
Il doivent garder la devise
Et de Dieu et de sainte yglise,
Et il font toz les maus en ordre.
Puis que coupe est el mestre mise,
Droiz en descuevre la justice,
Il méismes doit sa hart tordre.

Droiz moustre de papelardie
Qui désert que Diex la maudie
Que trop par est chose couverte,
Par dehors moustre sainte vie
Et dedenz a mal et envie
Qui n'est pas au mont descouverte.
Droiz dit que cil font de Dieu perte
Qui sanz réson et sanz déserte
Ont tel samblant qu'il ne font mie;
Droiz dit : Ce n'est pas chose aperte
De plaie qui n'est aouverte
C'on n'i connoist la maladie.

Cordelier se font gloriex
Et jacobin trop graciex
Et cuident tout le sens avoir;
Vers gent d'ordre son covoitex
Et vers provoires enviex :
Dient qu'il n'ont point de savoir;

Ainsi si se font recevoir
Aus églises por décevoir
Et metre au monde déliteus;
Mès Droiz nous fet apercevoir,
Et je le retrérai por voir,
C'onques li mons n'amenda d'eus.

Droiz dit, et j'en sui amparliers,
Des jacobins, des cordeliers,
Que il ont abessié droiture;
Il seulent maudire premiers
Les prestéors, les useriers,
Ceus qui prestoient à usure:
Or ont lor âmes pris en cure,
Exécutor por lor ardure
Sont d'aus por avoir lor deniers;
S'en vient orgueil et desmesure[1]:
Quant il le lor ont sanz mesure,
Cis cors est au monde pleniers.

Droiz dit: Mar fu nez qui n'amende
Et qui veut fère contremande
En droit fère c'on doit amer,
Et cil doit Dieu crier amende
Qui veut que droiz ne se desfende
Contre tort c'on doit diffamer.

[1] Rutebeuf, dans son *Dit des Jacobins* et dans celui *des Cordeliers* (voyez le premier volume de mon édition de ses œuvres), fait exactement à ces religieux les mêmes reproches que le clerc de Voudai. Il faut remarquer, du reste, à propos de la pièce de ce dernier, que le Ms. 1132, composé probablement par un frère prêcheur, ne contient pas les strophes satiriques qui la terminent dans le 7218.

Moult par a son cuer plain d'amer
Cil qui le tort veut enflamer
Contre droit et droit ne demande;
Ausi doit-on celui blasmer
Qui sa semence veut semer
En autrui terre sanz commande.

Explicit les Droiz au Clerc de Voudai.

Doctrinal Le Sauvage [1].

Ms. 7218, Bibliothèque Royale.

Or escoutez, seignour, que Diex vous benéie,
S'orrez bons moz noviaus qui sont sanz vilonie,
Ce est de Doctrinal qui enseigne et chastie
Le siècle qu'il se gart d'orgueil et de folie.

Certes, bone chose est de bon entendement:
Bons entendemenz done cortois enseignement,
Cortois enseignemenz fet vivre sagement,
Et sage vie done honor et sauvement.

C'est bons entendemenz de Dieu croire et amer
Et des péchiez haïr qui sont sur et amer;
L'en doit bien corte paine soufrir et endurer
Por avoir longue joie qui toz jors puet durer.

[1] Sauvage est le nom de l'auteur de cette pièce.

On lisait aussi dans les écoles le *Doctrinale puerorum* d'Ébrard de Béthune, publié en 1112. Il en est question dans la pièce intitulée *la Bataille des VII Arts*, que j'ai éditée p. 412 et suiv. de mon premier volume des Œuvres de Rutebeuf:

Dant Agrecime et Doctrinal
Li esclopèrent son cheval.

Après vous voudrai dire qu'est bons entendemenz :
Ce est se li hom est avoec les bones genz,
Qu'il sache bien garder sa parole et son senz,
Et qu'il sache covrir toz ses mauvès talenz.

Se vous véez un fol fole vie mener,
Jà por ce ne devez vostre bon sens muer,
Ne por lor grez avoir ne 's devez resambler
Ne d'els à contrefère ne vous devez pener.
Les enuiex devez sagement eschiver,
Quar fole compaignie fet maint homme blasmer.

Se vous estes vaillanz et de haute poissance,
Onques por ce n'aiez les povres en viltance,
Ne jà por ce ne fètes fole desmesurance,
Ne por ce ne soiez de mauvèse beubance;
Mès aiez en vo cuer toz jors en remembrance
Que Diex vous a doné le sens et la poissance,
Et celui qui vous done le bien et l'abondance
En devez-vous servir sanz metre en oubliance.

S'il meschiet aucun homme, ne li reprovez jà,
Quar vous ne savez mie quanqu'il vous avendra :
Tels est ore granz sire qui moult abessera,
Ne chascuns ne set mie comment il finera.

Se vous véez un fol plain de mélancolie,
Onques devant la gent ne le tariez mie,
Quar il vous diroit tost ou feroit vilonie;
Et s'il fesoit par vous une grande folie,
Certes vous auriez part en cele vilonie.

Se vous amez un homme et vous foi i trovez,
Gardez ne soit à vous légièrement meslez;
S'on vous dit mal de lui, por ce ne le creez
Jusqu'à tant que li droiz en soit bien esprovez,
Que mains hom est à tort empiriez et grevez.

Se vous véez un homme aucune foiz mesprendre,
Vous ne le devez mie vilainement reprendre,
Mès si cortoisement enseigner et aprendre
Que vous à bien le fètes revenir et entendre.

Se vous estes cortois et larges et métanz,
Et que vous herbregiez sovent les repéranz,
Vous porrez bien avoir en tel point sorvenanz
Que vous ne serez mie bien aaisiez toz tanz :
Selonc ce vous covient adès estre sachanz.

S'à vostre mengier estes d'aucune gent sorpris,
Qu'il viegnent sanz viande çà cinc, çà sept, çà dis,
Ne devez samblant fère que soiez esbahis;
Mès fètes bone chière, joie, solas et riz,
Et lor prometez miex quant vous serez garnis.

Se ce sont bones genz, vous vous en passerez :
Li uns bons c'on croit, l'autre jà mar le cuiderez;
Et se ce sont mauvès, ne vous desconfortez,
Que plus i auriez mis, plus seriez enganez.

Ne devez plus en cels reprendre ne remetre
Que vous véez d'angoisse et d'envie remetre,
Ainz les devez lessier, et aus bones gens metre
Qui de vous avancier se vuelent entremetre.

Se vous véez un homme vilainement mesdire,
Ne devez pas son blasme avancier ne redire :
Ainçois le devez bien sagement escondire,
Que maintes genz mesdient par envie ou par ire
Ou par desconnoissance qu'il ne sevent bien dire.
S'on blasme un homme à tort, jà n'en doit estre pire,
Ainz doit-on assez miex le mesdisant despire.

Se vous volez un homme festoier ne joïr,
Ne fère biau samblant, acoler ne chierir,
Vous ne le devez mie en derrière escharnir :
Gentiz cuers ne doit mie en décevant trahir.

Se vous fètes samblant d'amer aucune gent,
Gardez que vostre cuers s'i acort bonement;
Quar qui fet bone chière avoec mauvès samblant,
C'est rains de trahison et péchiez ensement.

Gardez-vous d'une chose, si ferez que senez,
Que tout vostre couvine à la gent ne contez,
Se ce n'est à tel gent que vous moult bien creez,
De qui vous doiez estre aidiez et confortez.

Se vous avez richece, moustrez-le belement
A Dieu et à ses proismes trestout premièrement
Et puis après au siècle si débonèrement
Que l'en n'en puist tenir nul vilain parlement.

Onques devant la gent ne vous chaut de tencier,
Ne à vostre mesnie ne à vostre moillier;
Ainçois les devez bien sagement chastoier
Et de vostre parole durement esmaier,

S'il vous aiment et prisent, ce lor fera teirgier.

Se voz sire vous baille son chastel à garder,
En vo cuer vous devez sagement aesmer
Que vous soiez hardiz et fier comme sengler;
S'en son chastel entrez, vous li devez tensser :
Jà por roi ne por conte ne li devez fausser.

Et se voz sire n'a ne force ne pooir
Du chastel à desfendre, fère vous doit savoir
Que du chastel issiez par engien de savoir :
Quar qui pert bon serjant à tout son fort manoir,
Li cuers li en doit moult et noircir et doloir.

Ne guerroiez à tort plus haut homme de vous,
Quant plus bas que vous n'estes vous puet metre au desouz :
Li hom qui par coustume est mesliz et estous,
S'il en a une joie il en a sept corouz.

Se vous avez meslée à foible ne à fort,
Gardez que par vo sens le metez à son tort;
Quar quant li hom a droit, por voir le vous acort,
Assez plus de gent l'aiment et sont à son acort,

Et se vous poissanz estes, bien vous devez garder
De plus povre de vous lédengier et fouler,
Et se aucuns anuis vous i fet descorder,
Gardez que l'en n'en puist sor vous le tort torner.

Gardez-vous bien d'envie; quar sovent fet nuisance,
Quar li enviex dervé quant li preudom s'avance,
Jà volentiers n'orra parler de sa vaillance,

Ainz le voudra blasmer d'aucune mésestance
Por itant que le puist recorder de s'enfance.

Certes, j'ai grant merveille d'une chétive gent
Qui blasment les preudommes à conseil coiement
Et il méismes sont mauvès à escient :
Bien sachiez que il font lor grant avillement.

D'une autre gent me sui merveilliez mainte foiz
Qui font granz aatines, outrages et desroiz
Et si ne valent riens aus guerres n'aus tornoiz :
Certes, ce poise-moi qu'il ne sont plus cortoiz;
Ausi puet aus peser quant si bien les connois.

Se vous estes aus armes corageus et hardis,
Gardez par males tèches ne perdez vostre pris;
Soiez cortois et sages, léaus et bien apris,
Si que vous ne soiez vilainement repris.

Cuidiez-vous estre sires por un poi de proece?
Puisque il n'a en vous aucune bonne tèche,
Droiz est que voz bons pris faille tost et remece :
Honiz soit hardemenz où il n'a gentillece.

Ne devez jà mesdire por talent qui vous viegne,
Mès de Dieu et d'onor tout adès vous soviegne,
Et s'il a en vous tèche qui trop i mésaviegne,
Ostez-le ensus de vous, si qu'ele n'i reviegne :
Nus ne maintient folie que jà biens l'en aviegne.

Et quant li hom est plains d'aucun mauvès anui
Et il de ce méismes veut trop blasmer autrui,

N'est pas bien apenssez, trestoz certains en sui,
Miex li venist oster sa mauvestié de lui.

S'aucuns hom vous fet bien, sa bonté essauciez;
S'il a mauvèses tèches, toz cois vous en tésiez,
Se ce n'est à conseil que vous le chastoiez;
Et s'il ne vous veut croire, tout qoi si le lessiez.
Celui qui bien vous fet, onques ne despisiez :
Ou vous foi li portez, ou vous tost l'eslongiez;
Quar li hom est moult fols vilains outrecuidiez
Quant il blasme celui de qui il est aidiez.

Ne se venge pás bien qui le mauvès blastenge,
Quar s'il vous mesfet rien, sa mauvestié vous venge;
Et s'on prise preudomme, jà n'i metez calenge,
Ne devez abessier son pris ne sa loenge.

Vous ne vous devez mie par mesdire avancier,
Ne por vous aloser autrui désavancier,
Ne par mauvèse envie nul bien fet desprisier;
Mès fetes bones oevres, si vous ferez prisier.

Se vous metez le vostre en biaus mengiers doner,
N'en biaus ostex tenir, n'en la gent honorer,
Por Dieu et por le siècle et por vous aloser,
Ne devez mie après vo despens dolouser;
Mès à cels qui l'ont pris plus biau samblant mostrer.

Et s'il avient ainsi que males genz le prenent,
Qui le vostre bien fet vous blasment et reprenent,
Vous n'en valez rien pis, mès cil vers vous mesprenent,
Et à garder le vostre assez miex vous aprenent.

S'il estoit aucuns hom et riches et poissanz
Qui fust fel et meslis, au siècle mal queranz,
Dangereus à l'ostel, borderes et jenglanz,
En la fin en seroit abatuz ses bobanz.

Or devons-nous parler de la bien haute gent,
De rois, de dus, de contes, de princes ensement,
D'évesques, d'archevesques, de toz prélas briément,
De trestoz cels à cui grant seignorie apent,
Comment il doivent vivre et bien et saintement.

Se li hons a grant rente, ou terre ou chasement,
Il est droiz et résons, par droit enseignement,
Qu'il aint Dieu et sa Mère et honort hautement,
Sainte Yglise desfende bien viguereusement,

Et si tiegne justice si droiturièrement
Que amors ne haïne n'i ait avancement,
Ne fausse covoitise n'i puist vaincre noient,
Ne por mauvès loier n'i ait faus jugement.

Ne lest pas ses baillis régner vilainement,
Mès face toz jors droit bien et apertement,
Et si voist droite voie sanz nul détriement,
Si que il n'i regart ne ami ne parent,
Et s'aucuns hons mesprent par fol entendement,
Merci en doit avoir saus toz droiz bonement.

Vous qui poez doner les biens de sainte Yglise,
Vous les devez doner léaument, en tel guise
Que Diex en soit servis bien et bel sanz faintise;

Et se vous les vendez par coverte devise,
Moult chier le comparrez ainz le jor du juise.

Oiez le Doctrinal, clerc et lai ensement :
Quant il covient à l'omme despendre largement,
Il le doit si bel fère et si avenanment
Que l'en n'en puist tenir nul vilain parlement.

Après son grant despens se doit bien porvéir
En quel point il porra son afère joïr,
S'il entreprent la chose qu'il ne puisse soufrir;
Por un poi metre avant ne se doit repentir,
Que nus hom ne l'en puist par réson escharnir,
Quar poi de chose fet un despens embelir
Dont li espargnemenz fet grant blasme venir,
Et si n'en puet l'en pas durement enrichir.

En quel point que il soit larges et despendanz,
Des povres soufreteus li doit membrer toz tanz,
Et s'il trueve les povres angoisseus et coustanz,
Onques por ce ne soit d'aumosne repentanz.

C'il est por estre au siècle devant la gent joianz,
Si soit toz jors vers Dieu de cuer humelianz
Et vers ses bons voisins débonères et franz
Et vers les outrageus ne soit pas si soufranz.

Bien retiegne son droit s'on à tort li cort seure;
Et si soit si cortois s'il en vient au deseure,
S'on li crie merci, qu'il pardoinst en pou d'eure;
Quar qui mesfet pardone, il s'essauce et honeure,

Quant il sauve son droit et s'onor li demeure.

Puis que li haus hom set bien par son sens ouvrer
Et que si conseillier ne l' sevent miex loer,
Ne doit son bon conseil por autrui sens muer;
Quar autrui sens voit-on moult sovent achater.

Ce ne vous di-je mie, ne ne doi tesmoingnier,
C'on ne doie bien croire son mestre conseillier,
Mès cil qui par son sens se set bien avoier
Ne doit son bon conseil por autrui sens lessier,
Se on ne le puet fère à meillor apoier.

Bien doit li hauz hom estre jolis devant la gent,
Cointes et acesmanz se il est de jovent,
Et doit son cors tenir bel et apertement,
Et si se puet vestir et bien et richement,
Se Diex l'en done grâce par son avancement.

Or devons-nous le povre monstrer aucun savoir,
Li povres hom doit tant aprendre et savoir
Et tant de bones tèches et tenir et avoir,
Que il en puist aquerre et honor et avoir.

Et qui n'a en cest siècle ne avoir ne richece,
Si aint tant Dieu et croie et tout son cuer i mece
Qu'il voist en Paradis en la très-grant hautece
Où toz jors aura joie sanz ire et sanz tristrece.

Se li povres sert Dieu, si riches devendra
Que jamès de povreté jor ne li souvendra,

Et se li riches l'aime et croit à ce qu'il a,
Très-bien li doit garder, et fère çà et là
Son preu en toutes choses au miex que il saura.

Et li riche et li povre, tuit devons Dieu servir!
Li riches hons doit bien tant fère et déservir
Qu'il puist de sa richoise en plus haut leu venir
Et en la haute joie de là sus avenir
Où tempés ne orages ne's puet espaorir.

Or i a une gent qui par fin estovoir
Les covient-il au siècle et tenir et avoir
Les chevaus et les armes et les chastiaus avoir;
Por bien tenir justice, moult i pueent valoir:
Ne poons pas tuit estre ne blanc moingne ne noir.

Bien pueent li riche homme bele robe porter,
Tenir bele mesnie et riche don doner,
Et fère fier samblant por lui fère douter,
Et puis après si puet ès biaus déduis aler;
Ne doit por son déduit sainte Yglise oublier,
Ainz le doit essaucier et croistre et amonter,
Et toz vilains péchiez ensus de lui oster;
Nul vilain mot ne doit oïr ne escouter :
S'uns hom maine tel vie et ainsi puet finer,
Par le mien escient, moult bien se puet sauver.

Ce dist li Doctrinaus Sauvages sanz mesprendre:
Ainçois c'on doie un homme trop lédement reprendre
Doit chascuns soi-méisme enseignier et aprendre:
L'en doit bons mos oïr où l'en puet bien aprendre.

Cest Doctrinal doit l'en aprendre et retenir
Et les biens qu'il enseigne entendre et détenir:
Des bons entendemenz escouter et oïr
Puet l'en tel chose aprendre dont l'en puet bien joïr.

Explicit le Doctrinal le Sauvage.

Le Ditté des Choses qui faillent en ménage et en mariage.

Ms. 1132 [1], supplément français, Bibliothèque Royale.

. . . .
Je scey de voir
Ménage fait les gens doloir,
Et si les fait riches d'avoir
S'il y entendent.
Les uns empruntent, les autres vendent;
Les uns achètent, les autres rendent
Aus marchéans.
Mult en y a de meschéans
Qui empruntent tretout leur temps
Tant comme il vivent.
Ceus sont sages qui les eschivent
Et qui ne tencent ne n'estrivent
A ces musars.
Ménage a ces temps et ces ars
Et si a des simples couars

[1] Un feuillet du Ms. manque ici malheureusement. Il contenait le commencement de ce Dit, dont je ne connais aucune autre leçon. On peut le rapprocher du *Dit de Ménage*, publié par M. Trébutien, et de *L'Oustillement au Vilain*, par M. Francisque Michel.

A son escole.
Ménage est de courte parole :
L'un assagist et l'autre afole;
C'est la manière.
C'est com le gieu de la civière :
L'un va devant, l'autre derrière,
C'en est l'usage.
Il n'i a si fol ne si sage,
S'il a gueires esté en ménage,
Qu'il ne le doute.
Ménage tient les gens à route :
Ce n'est mie gieu de pelote;
Oez comment.
Ménage au commencement
Si prent les gens par serement
Et par fiance.
Ménage sueffre que on dance
Au premier; c'est grant décevance
Et trahison.
Ménage ne quiert qu'achoison
De mettre gens en sa prison,
Comment qu'il aille;
G'y ai esté sans nule faille :
Premier oy bonne commensaille
Dis ans entiers.
Si scey les voies et les sentiers,
Et si m'est mult très bien mestiers,
Se Dieu me saut.
Tous jors i faut, tous jors i faut,
Sempres en bas, demain en haut,
A dam Ménage;
Sempres au fol, demain au sage,

Sempres au plain, or au boscage,
Quant i fait froit.
Nul n'est prisiez qui ce ne croit.
Ménage tient en son destroit
Les mariez.
Par Dieu qui fu crucifiez,
Ménage les .... deffiez
Que l'en i quière.
Valet y faut et chamberière,
Fourche au fiens et la civière
Et le ratiau;
Or i faut fourché et flaiau,
Balay de bou et grant et biau,
Ce n'est pas pou.
Par la foy que je doy saint Pou,
Il n'a homme jusqu'à Poitou
A qui il ne faille.
Or i faut tablier et touaille,
Et le coutel à quoy l'en taille
La char et l'oint;
Mult en y a qui n'en ont point,
A qui nostres Sires en doint
Par sa poissance.
En ménage a trop dure dance;
Qui n'a bien en Dieu s'espérance,
N'aura jà bien.
Or i faut chat, or i faut chien:
A chascun convient bien le sien
En sa meson.
Vache, brebis, c'est bien réson,
Et mitainnes en la sézon
Pour la gelée,

Qui sa charue a atelée.
La congniée est prestée
Pour buchoier,
Or faut la queue à l'aguisier.
Cuir aus souliers appareillier
Pour la mesgniée;
Se la terre n'est bien semée,
Et cultivée et gaegniée
El ne vaut gueire.
Une chose est qui mult doit plaire :
Les bués à la charue traire
Et au chareites;
Or faut bouviés et clous et frettes,
Herses et joins et courraietes,
Et soc et coutre.
Ainsi esconvient d'outre en outre
Faire ce que ménage moustre
A chascun homme.
Ménage fait prendre mal somme;
Ménage het celui qui chome
Et rien ne fait.
Ménage a non Triche-Fichet :
C'est la flabe du bis cochet;
Mentir n'en quier.
Or est tout à recommencier :
Parens reviennent en jenvier,
Or faut peccune;
Ce n'est mie chose commune
Comme le soleil et la lune,
Que dan denier [1].

[1] Voir le Fabliau intitulé *Dan Denier* dans mes *Jongleurs et Trouvères*, p. 93.

L'un faut monter, l'autre abessier;
Ménage s'en scet bien aidier.
Or escoutez :
Entre vous qui fames prenez,
Courtoisement les démenés;
Chascun s'i gart.
Nul n'i enterra jà si tart
Qui n'en ait mult très bien sa part,
S'il i est guères,
Que tant i a tous jours à faire
U lieu où Ménage repaire
Que c'est merveilles :
Or i faut et vans et corbeilles,
Et si i faut boissiaus et seilles,
Pos et pichiers.
Or i faut fisiaus et cuiller,
Et le saas pour saacier
Le buletiau.
Landier, crémélie, martiau,
Et la truele et le cisiau,
Après tenailles.
Or i faut et dras et toailles,
Coutes de plume grans et larges,
Et les coissins.
Or i faut cuves et bassins,
Le coc, gelines et poucins,
Et huches maintes.
Encor i faut-il coutepointes,
Sarges, oreilliers biaus et cointes
Pour lit couvrir.
Ménage fait les iex ouvrir,
Ménage fait tout desdormir

Ne nul n'espergne.
Or reconvient faire taverne,
Or faut chandeles et lanterne;
Ce n'est pas gas.
Or faut mesures et hanas,
Voirres, godés, se tu ne les as,
Et la véille;
Broche de fer et la gréille
A rôtir la tripe morille
Aus buvéours;
Mult en y a de léchéours,
Les uns folz, les autres piours,
C'est sans mesure.
Or faut .... à la mousture :
Le boissel à quoy l'en mesure;
Par saint Germain,
Or faut la met à pestrir pain
. . . .
La ratoere,
Au saas i faut la sassouère
Et si i faut la tournoere
Au pain tourner.
Or faut le four à l'enfourner
Et le fourgon pour fourgonner.
Or faut fournille,
Or faut cerpe, or faut faucille,
Et maint autre tille badille,
Rouable et pele.
Or esconvient querre l'eschiele
Par où l'en monte par derrière
. . . . . devancier.
Or faut platiaus et escueles,

Petis sauciers et grans jadeles
Et esculier ;
Or faut l'aguile et l'aguilier,
Or faut le pigne au chef pignier ;
Ce n'est pas guile.
Or faut roussin, or faut estrille,
Espée à porter par la vile,
Ce n'est pas fraude;
Et se la dame est fole et baude,
Miex vaut qu'el soit froide que chaude
Pour chastier.
Or faut paeles et trépier,
Hanap de madre et henapier,
Mortier, pesteil,
Lien à bers et le berceil
Faut pour l'enfant et le malleil
Et la bavete.
La nourrice faut, la cornete
Où le lait est que l'enfant tète:
Ainsi convient
Faire ce que à ménage apartient.
Mès mult en y a seurement
Qui n'en ont mie
De ce qu'ey dit une partie.
Or i faut-il chaudière et sie,
Havet, tréfeu,
Le soufflet à souffler le feu.
Pot de cuivre tient bien son lieu
Et tout pour voir.
Aus et oignons et poriaus voir
I faut-il bien et charbon noir,
C'est trop de painne.

Prion Marie-Magdalene
Qu'en cest siècle souffron tel painne
Et tel outrage
Qu'au derrenier soions si sage
Qu'en paradis aions ménage.

Amen.

La Contenance des Fames [1].

Mss. 7615 et 1132, supplément français, Bibliothèque Royale [2].

S'uns hons conoissoit l'avantage
Que Diex qui le fit à s'image
Li dona, ce fu connoissance,
Mult auroit au cuer grant pesance
Quant de l'user ne sauroit rien
En dessevrer le mal do bien.
Cil a congnoissance perdue
Qui de bien en mal se remue [3]
Et de franchise entre en servage,

[1] Cette pièce est précédée, dans le Ms. 1132, des vers suivants:

Pour ce que promis le vous ay,
Des mignotises vous dirai
Et des contenances des dames,
Combien que soient preudefames;
Il y a trop de mignotise:
Uns trubers einsi le devise.

[2] On peut rapprocher cette pièce de l'*Épître des Femmes*, de l'*Evangile des Femmes*, du *Blastange des Femmes*, du *Blâme des Femmes*, du *Bien des Femmes* que j'ai publiés dans mes *Jongleurs et Trouvères*.

[3] Ms. 1132. Var.

Et met son cuer et son avoir
En lieu dont ne le puet r'avoir,
Et son tans gaste en fol usage.

Et son tans gaste et son usage,
Et met sa pensée et sa cure
En fame qui trop petit dure [1],
Comment que nule chose avigne,
Mais qu'à son voloir se contigne.
Si vous en dirai la semblance,
La menière et la contenance,
Et ne le tiegne nul à fable.
Mult a fame le cuer muable,
Et tressaillant et dur et tenre,
Si que poi velt à riens entendre
Fors tant com son cuer li done;
Or le tient et or l'abandone,
Or le done et or le retrait :
Tot quanqu'elle a à li a trait [2].
Si ne puet estre en un estage,
Or a trestot par éritage ;
Or se rit, or se desconforte,
Or se heit et or se conforte,
Or fait samblant que soit marrie,
Or est pencive, or est lie,
Or est viguereuse, or est vaine,
Or est malade, or est saine,
Or se siet, or ne veut séoir,
Or ne vueut nul home véoir,

[1] Ms. 1132. Var.

En fame qui petit a cure, etc.

[2] Ms. 1132. Var.

Si le tesmoingne en son corage
Le rousignol par vaselage.
Cuer de fame a tant d'outrage
Qu'il ne puet estre en un estage.

Or le vuet, or ne le vuet mie,
Or se loe, or s'esgramie,
Or fait samblant que soit estable;
Orendroit sera délitable,
Or s'esmuet, or ne se remue,
Or se tient com oisel en mue;
Or est douce, or est amère,
Or est marrastre, or est mère,
Or se contient mult sagement,
Or cointement, or baudement.
Or est sauvage, or est privée,
Or veut pais, et or veut mellée,
Or ne dit mot et or repalle;
Or veut l'onbre, et veut le halle,
Or veut repoz, or veut labor,
Or cort au molin, puis au for,
Or veut le froit, or veut le chaut,
Or consoille, or palle haut.
Orendroit veut estre loée,
De riens ne veut estre blasmée.
Orendroit fera belle chière;
Or se prent à sa chamberière,
Dont aucune foiz est jalouse.
Orendroit sera enviouse
De sa voisine, qui aura
Plus biax joiaus qu'elle n'aura.
Or ne fait néant, or ne fine,
Or tencera à sa voisine.
Sovent ira chiez sa commère,
Ore la heit et or l'a chère;
Or li dira celi me prie,
Et est à celui autre amie.

Et por dire plus de merveilles,
Ira à dences et à veilles [1],
Au sarmon, en pélerinage.
Or fait le simple, or fait le sage;
Qui plus l'aguete, plus est fox.
Or monstrera poitrine et cox [2],
Or si fera d'aucun complainte,
Or est mult juste, or est mult sainte.
L'une veut d'un, l'autre veut d'autre :
Ce que fait l'une ne fait l'autre.
Et desdire aucune besoine
Ne li convient jà querre essoine.
Jà de parler ne cessera,
Se que pence tantost fera,
Soit bien, soit mal, si elle onques puet;
En lui chastoier pas n'estuet
Soi traviller, qui que nous die,
Je le tenroie à grant folie,
Car à ce fère rien ne vaut.
Or a le cuer coi, or l'a baut,
Or n'est mie bien à son gré;
Or s'en remonte le degré,
Or s'en reva dedenz sa chambre;
Ore veut mai, or veut septembre,
Or quiert escrin, ore quiert huche,
Orendroit poire ou pomme suche.
Ses joiax prent, si les remire,
Or les desploie, or les ratire,

[1] Ms. 1132. Var. As vespres.

[2] Ms. 1132. Var.

Or est coiffie, or est cornue,
Or se va monstrer en la rue.

Or s'estant, or sospire, or plaint,
Or s'esvertue et or se faint;
Or cort à destre et à senestre.
Or s'en reva à la fenestre,
Or chante, or pense, or rit, or plore.
Mult mue son cuer en petit d'ore.
Or est un po descolorée,
Par tens sera bien colorée.
Or se coife, or se lie,
Or se descoife, or se deslie.
Or a musel, or a banière,
Or est orguelle, or est fière,
Or a chapel, or a corone,
Orendroit sa face abandone
A resgarder, et puis la cuevre:
C'est merveille que de lor evre;
Or est lavée, or est peigniée,
Or est coifée, or est treciée,
Et mult le tendroit à desdain
S'elle n'avoit sovant le bain [1];
Or vait avant, or ce prent garde

[1] Voici quelques autres détails sur la toilette des femmes au moyen âge, d'après le Ms. 1132 :

Se je l'osoie dire sans eles courroucier,
Leur chaucier, leur vestir, leur lier, leur trechier,
Leur chaperons trousser et leur cornes drecier
Ne sont venus avant fors pour hommes blécier.

Je ne scey s'en apele potences ou courbiaus
Ce qui soustient leur cornes que si tiennent pour biaus;
Mès tant scey-je bien dire que sainte Hélizabiaus
N'est pas en paradis pour porter telz labiaus.

Encor i refont-elles un grant haribourras
Que entre la toele qui n'est pas de bourras

Se nul ou nule la regarde.
Son mantel par devant desploie
Por ce qu'en voie sa corroie ;
Se n'a mantel, liève les bos,
Por ce qu'en voie par desoz
S'elle a bone cote ou pelice;
Et mult se tendroit fole et nice
Se n'est apareillie à droit,
Et se ce n'est tot orendroit
Refait et deffait derechef;
Et lors ratornera son chief
De guinple et de chapelot.
Mult li ennuie quant elle ot
Quant autre est miex apareilliée,
Mais, qui la vodroit faire liée,
Si li die que on la tient
Celle qui plus bel se maintient.
Or se mire, or se colloie,
Or fait le mignot, or le coie,
Or guigne, or redrece l'uel,
Or resera de bel acuel,
Orendroit sera mult estoute.
Nus ne vous porroit dire tote
Lor manière ne lor afaire;
Tant i a que bien se set taire
De ce c'on lor dit et conselle.
Or metra la main à l'oreille,

Et la templé et les cornes pourroit passer uns ras
Ou la gregnieur moustele qui soit jusques Arras.

Plus font, quar sous les coiffes entour le hanapel
Cenglent estroit leur testes d'un las ou d'un chapel
Pour leur frons deffroncier et pour rédir la pel.

Por ces corneles redrecier [1].
Or veut dormir, or veut veillier,
Or se refait apareillier,
Or changera surcot et cote.
Chace Halison, huiche Marote.
Trop sovent mue sa contenance;
Or veut joer, or ne veut dance,
Or est avant, or est arrière;
En tel guise et en tel manière
Sovent les dames se demainent
Qui d'elles mult cointir se poinent[2].
D'autres manières a en eus :
Autre foiz, se g'estoie seus
Et je ansenble vous trovoie,
Cel remant vous deviseroie;
Mais toz voir n'est pas bon à dire,
L'un en vient plorer l'autre rire.
Aucune foiz je l'ai véu [3];

[1] Voyez le *Dit des Cornetes* dans mes *Jongleurs et Trouvères*.

[2] Les trouvères ne critiquaient pas seulement les femmes; ils attaquaient quelquefois aussi les hommes. Ainsi le Ms. 1132 dit :

> Pou refont pour leur fames les maris, c'est certain :
> Si tost come ele est morte, veulent avoir Bertain;
> Lors donroient à painnes deus feuilles de plantain
> Pour fame ne pour nièce, pour suer, ne pour antain.

[3] Le Ms. 1132, qui ne contient pas ces quatre derniers vers, termine ainsi :

> Mal se fait vers la fole traire,
> R'aler en lieu où el repaire.
> Fame prent à tort et à droit
> Et convoite ce qu'ele voit.
> Je vous baille tout en secré :
> Qui miex la sert, mains a son gré;
> Mès vès en ci toute la somme :

Mais tant vous di j'ai connéu,
Car qui aime et croit fole fame
Il gaste avoir et cors et âme.

La fame doit vivre de l'omme;
Celes qui ainsi le feront
Trestoutes sauvées seront.
Diex doint que je die vrité :
Celes aim par fine amité,
Quar je i ai trouvé le pourquoy.
Biau sires Dieu, pardonnés-moy
Se j'ai dit aucune folie.
J'en pri aussi sainte Marie.
Une autre fois en dirai miex :
De convoitise [1] nous gart Diex!
Amen.

Explicit la Contenance des fames.

[1] Au-dessus de ce mot, et d'une autre main, on lit au manuscrit : *Ire de fame.*

La Laude dorée que le vicomte d'Aunoy fist[1].

Ms. 198 N.-D.

Au temps que cil oisiau sauvage
Chantent doucement maint langage,
Aloie seulz par un boscage
Un cerf chaçant.
Li chien aloient glatisant,
Si escoutai et ou hautement,
Lès un destour
Pucelle vi de noble atour
Bien atournée;
Ne c'estoit pas vers moi tornée,
Mais sa teste a destournée
De sa couronne :
Son chief blont doré desgalonne,
Tout le brueil et le gaut résonne
De son cler ton;
Maint dous verbelet et main son

[1] Nos lecteurs remarqueront sans doute que cette pièce ainsi que celles qui portent le titre de *Un Lay d'amours* et de *Martin Hapart* sont moins anciennes que la plupart des précédentes. Le rhythme a moins de naïveté, et si le langage est plus clair dans l'expression, il est peut-être plus obscur dans la pensée, à force de recherche. Les vers ont également moins de verve et d'entrain qu'au 13e siècle. Nous les croyons du premier tiers du 14e.

Faisoit adont en sa chanson :
Bien l'entendi.
Elle chanta, le gaut tanti,
Et je cornai, le bois bondi,
Et el se torne,
Mais n'ot pas vis, pens-je, morne,
Car onc li soulaus quant ajourne
U temps d'esté
Ne fu si clers en sa clarté
Comme elle est en sa clarté,
Dont me merveille.
Chief ot blont et petite oreille,
Yeus atraiens, bouche vermeille,
Gorge ot plus blanche
Que n'est la noif desus la branche.
Le bras estoit desous la manche
Gras et roont;
Ne doi pas oublier le front,
Qui estoit le plus biau du mont
Et son cler vis
Estoit plus biaus que fleur de lys;
Nuez, polis.
Por estre miex, l'avoit nature
D'un vermeil rosé à droiture
Ausi com d'une portraiture
Dessus sa face.
Li cous estoit plus blans que glace.
Ne croi que Dieus jamès tel face
Que sont les mains;
Li cors est lons et gros et plains.
Les mameletes
Sont petites et rondeletes,

Un pou plus grosses que pommetes.
Sous la cotelle
Peroit le pis et la forcelle;
Je croï que de nulle si belle
N'a nus mémoire.
Sa cote estoit d'un samis, noire;
Trop bien li sist, ce poez croire,
A grant devize.
La char estoit sous la chemise
Douce, tandre, blanche et alisse,
S'à droit la los;
Grasse estoit sus déliez os,
Se Diex me doint pès et repos.
Elle chantoit
Un lay si bon qu'il convenoit,
Et si doucement le notoit
Que oissillon
Venoient oïr la chançon.
Elle ot haute vois et cler ton;
Si est apelée
La Blonde de Lande dorée.

Devant moi estoit destrecée;
Les tresces blondes
Si vont sur les talons à ondes,
Crespeletes, c'est tout li mondes.
Ce m'est avis
Qu'elle avoit gent cors et cler vis.
Les iex rians, le nés traitis,
Et la bouche petite, vermeillete;
Onc ne vi si savorousete,
Se Dieus me saut.

Je m'arestai enmi le gaut;
Le cuer me frémit et trésaut
De sa biauté.
Li bois estoit vert, feuilloté;
Li oissiau por le temps d'esté
S'esjoïssoient,
Et sur les arbresiaus chantoient :
Sons et lais et notes dissoient;
Trop doucement,
S'en vont çà et là flagolent,
Amours loant et reloant
En leur latin.
Encore estoit assez matin.
La belle estoit desous un pin,
Si escoutoit
Les oyssiaus, puis recommançoit
Le lai que ci très-bien disoit,
Qu'en ce termine
Retentissoit gaut et gaudine,
Bois et prés de sa vois serine
Fet retentir.
Je, qu'à li regarder tentir
Me tint tous quois sans mot tentir,
Et el m'avize,
Mès n'est pas pour moy entreprise.
Leva soi, qu'elle estoit assisse,
Moult doucement
M'a dit : « Poinsonnet bien veinant,
« Li cers s'en va par ci courant,
« Droit vers le bos;
« Mais vos chevaus vieut moult repos,
« Car moult est aus esperons bos,

« Si comme je croi.
« Faites que sage, créés-moi,
« Demourés-vous avecques moi,
« Si me dirés
« Des nouvelles que vous savez,
« Et je, se oïr en volez,
« Vous en diray
« Ausi de celles que je sai. »
Je descens sans faire délai,
Si la salue.
Celle, qui n'est pas esperdue,
Me fist séoir sus l'erbe drue;
Lors me demande:

« Sire, fist-elle, j'é engrande
« Moult esté de ceste demande,
« Que c'est amours?
— « Ha belle! c'est plésans dolours,
« Léesce plaine de tristours,
« Dont nus ne veult
« Guérir des maus dont il se deut,
« Mès en joie et en gré requeut
« Tout le vouloir
« De celle qui le fait doloir.
« Amors si a moult grant povoir
« Conme esperites:
« Les uns fait liez, les autres tristres,
« Et ne rent pas touz jors méritez
« Selonc désertes,
« Qu'Amours se rent aus uns apertes,
« Aus autres cellée couvertes
« Pour sa maistrie.

« Amors est en paour hardie,
« Que l'où elle est plus asaillie,
« Plus entreprent.
« Amours s'engendre en regardant.
— « Or me dites raison comment,
« Je vous empri.
— « Madamoisselle, vès le ci :
« Tout ausi tost com je vous vi,
« Je vous amai,
« Por la biauté que j'esgardai,
« Et por le bien qu'an vous trouvai;
« Car par nature
« Ainme-on la belle créature
« Quant on voit sa douce faiture;
« Et par raison
« Doit-on amer son maintien bon.
« Ces deus choses en vous trouvon,
« Qui vous esgarde. »
Dist celle, qui n'est pas musarde :
« Dieus, fist-elle, comme il me larde
« De biau parler!
« Mais or lessons se ci ester.
« Mès puis qu'Amors por esgarder
« Est engendrée,
« Conment est-elle u cuer gardée?
« On n'est pas tousjors à la bée
« En regardant;
« Et donques n'aiment li amant
« Fors tant que la dame est devant
« Ou damoisselle?
— « Or escoutez, très-douce belle :
« Souvenir ou cors renouvele

« Le mau qui tient;
« Quar quant on en part, il souvient
« Du grant bien que celle maintient
« Que on désire,
« Miex qu'en parchemin ne en eire
« Le fait dedens le cuer escrire
« Celle semblance;
« C'est li mirouers de plésance
« Qui le cuer garde en remembrance,
« Et loins et près.
— « Biau sire, or me dites après :
« Je seroie envieuse adès
« D'amour d'amie,
« Comment elle est u cuer nourrie,
« Qu'il convient que chose qui amie
« Ait nourrement.
— « Madamoisselle, en espérant
« La nourrissent li fin amant;
« Quar Espérance
« La nourrist du let de souffrance
« Qui le cuer garde en atendance
« Qu'ancor aura
« Merci quant bien servi aura.
« Ainsi, dame, ne doutez jà :
« Li fin ami
« Qu'ont espérance de merci
« Si sont apert, lié et joli,
« Net et loial.
— « Sire, ci ne voi-je nul mal
« De quoi se plaingnent ci vassal
« Si durement,
« Qu'aucuns se plaingnent en chantant

« Qu'Amors leur fait moult de torment
« Et de martire;
« A ce que je vous oi retraire.
« Amours me samble débonnaire
« A sez sougis.
— « Belle, li très-loiaus amis
« A trop de mal, ce m'est avis,
« Et de doulour :
« Désirriers l'ocist et poour,
« Et mauparlant qui nuit et jour
« Li font damage.
« Désir li met u cuer la rage
« Dont il quiert souvent son dommage,
« Savez comment;
« Car li feus alume en souflant,
« Si fait l'Amour en regardant;
« Il fait ainsi,
« Et Désir fait aler l'ami
« Véoir la belle cuer joli,
« Vaille que vaille,
« Et en l'ostel aura merdaille
« Qui tost diront : Cilz se travaille,
« Que vient-il querre?
« Vient-il por madame requerre?
« Par saint Germain!
« Je l' dirai anuit ou demain.
« Nous sommes du vin et du pain
« A monseignour,
« Et cil li requiert deshonnour;
« Nous seriens si traïtour,
« Certainement.
« Je pri à Dieu qu'il les ament,

« Car trop font de mal à l'amant
« Et à l'amie.
« Ci la resveillent jalousie,
« Qui dira en chière marrie
« Au fin ami :
« Vassaus, mon hostel vous desdi;
« Et s'i venez, je vous deffi,
« Car je n'ai cure
« D'omme à si cointe vesture.
« Lors aura cil duel et rancure,
« Painne et paour;
« Paour de perdre le retour,
« Paour de faillir à l'amour
« Que tant désirre.
« Belle! onques Dieus ne fist martire
« Qui onques éust torment pire
« D'un fin ami
« Quant il ne puet trouver merci;
« Neis mesdisant l'ont assailli,
« Qui Dieus doint honte!

« Belle, or avez oui mon conte. »
Et elle me respont : « Viconte,
« Bon gré vous sai
« De ce qu'oy dire vous ai;
« Car je croi moult bien qu'à l'essai
« Avez esté.
— « Dame, ce fui mon un esté;
« Mais Diex m'a icelui osté
« Que tant amoie,
« N'onques mès riens amé n'avoie;
« Et certes en talent avoie

« Que jà n'amasse;
« Mais vo gent cors, vo douce face,
« Le cuer me lie et me lace
« Tant doucement;
« Car à vous me donne et me rent
« De cuer, de cors entièrement,
« Et si vous pri
« Que vous me prenez à ami;
« Que se n'avez de moi merci,
« Sachiez de voir,
« Nulle autre ne l'en puet avoir,
« Car j'ai tout mis sans et pooir,
« Cuer et désir,
« A vous amer sans repantir.
« Je vous pri que par vo plaisir
« Soie en vo grâce.
« Gente de cors, belle de face,
« A vous me doins en ceste place
« Sans jà mouvoir.
« Vostre sui, ne m'en dois doloir;
« Or en faites vostre vouloir
« Tout à délivre,
« Car par vous puis morir ou vivre. »
Elle respont : « Estes-vous ivre,
Qu'ensi parlés?
« C'onques mès véue ne m'avez,
« Et dites que si fort m'amés;
« Conment puet c'estre?
— « Dame, por Dieu le roy célestre,
« Qui me fist vivre et me fist nestre,
« Je vous créant
« Que onques mès n'amé riens tant,

« Ne de cuer si parfaitement,
« Par cel Seignour
« Que l'en apelle créatour.
— « Sire, c'est fort chose d'amour,
« Ce m'est avis.
« Je n'otroi ne je n'escondis,
« Ainçois retien avoir avis
« Sur vo prière;
« Mès por ce qu'en mainte manière
« M'avez Amors fait vil et chière,
« Et male et bonne,
« Et sachiez que pas ne me donne;
« Mais de bon cuer vous abandonne
« Un tel otroy
« Auquel ne vueil soient que troi.

« C'est le marquis, et vous et moi.
A li irés,
« Ou se non i envoierés,
« Et vous pri que li demandez
« Que plus trouve,
« Que lonc temp Amour esprouve,
« De poour ou de séurté,
« Biens ou doulours,
« Ou d'amerté ou de douçours,
« Ou de plaissirs ou de poours,
« Que il vous die?
« Et s'il trueve plus grant partie
« De joie et de douce vie
« En bien amer
« Que de maus, je vueil acorder
« A ce que je vous oi rover,

« Et vous amerai sans fausser
« Parfaitement;
« Mais s'on plus de mal i atent
« Que de bien, sachiez nullement
« Ne m'i metroie.
« Por ce vous commant et vous proie,
« D'ui en un an droit vostre voie
« Desous ce pin
« Tenez; s'i soiez bien matin.
« Adonques si orrés la fin
« De vo requeste. »
Un chapiau me mist sor ma teste;
Adont alai après ma beste.

Explicit le dit de la Lande dorée que le viconte d'Aunoy fist.

Un Lay d'Amours [1].

Ms. 198 N.-D.

Il est aucuns folz qui se plaint
 Par maint grief plaint,
 En mostrant plain,
Qu'Amours en li servant l'amort
Si tost qu'en son service maint.
 J'en connois maint
 Qui se remaint
D'amer en désirant la mort;
Mais le cuer qui à ce s'amort,
Amours connoist bien s'il se faint,
 Car en déport,
 Sanz nul desport,
Vit li cuer qui Amours achaint.

Je le connois évidanment :
 Par un lieu gent,
 Noble, excellent,
Là ù je choisi un papegaut
Qui prioit amoreusement
 Et doucement,
 De sentement,
Une mauvis par douz asaut;

[1] Cette pièce est coupée en strophes de treize vers. C'est par erreur que la strophe 14 et la 16e n'ont pas été séparées par un blanc comme les autres.

De cuer gay, amoreus et baut,
Li disoit : Li miens cuers se rent
Sanz nul défaut,
Ne point ne faut
De faire vo commandement;

Quar par vous sui pris et espris,
Et entrepris
Par si douz pris,
Que se plus que souhait avoie
De touz biens d'umain paradis,
Se m'est-il vis,
Par vo douz vis,
Que mielz souhaidier ne porroie.
Tant ai dedenz mon cuer de joie
Et est d'amours mes cuers saisis,
Qui si s'esjoie
Où que je soie
Qu'il est touz en déduit ravis.

Et en ce point adez serai
Tant com vivrai;
Car sanz esmai
Ai demouré toute ma vie,
Depuis que premiers vous amay;
Si serviray
De vrai cuer gay
A vous, de qui j'espoir l'aiie;
Car j'ai espérance jolie,
A qui du tout m'apoy et tray,
Dont sanz folie
Serez servie

Por la grant valor qu'en vous say.

Premiers pris fui par regarder
Et aviser
Et par penser
A lavostre plaisant figure,
Qui le cuer me vint embraser
Et alumer
Sanz entamer
De si amoreuse pointure
Que je le senz outre mesure
Par dedenz mon cuer figurer;
Ce m'aseuure
De la seuure
Voie de liece trouver.

Car vostre douz regarz joiex
M'est déliteux
Et savoureux,
Si que là preng douce substance,
Et ce me fait vivre amoureux
Et désireux
D'estre songneux
De manoir adès en plaisance,
Car très-amoureuse espérance
M'i fait vivre comme euureux,
Et sanz grevance
Le mien cuer lance
Por vostre amor, cors gracieux.

Et si ai amoureux désir
Por moi nourrir

Sanz jà partir
Du douz, noble amoreus repaire
Là ù je pris le douz souvenir
Qu'en son venir
Par conjoïr
Me fist à vous amer atraire,
Ne jà je ne m'en quier retraire
Quant plaisance ai en vos véir;
Quar moi refaire
Par douz afaire
Poez par vo simple plésir;

Car Amours a en vous planté
Humilité
Aveuc biauté;
Ce me fait vous amer sanz faindre,
Car garnie estes de bonté
Et d'onnesté,
Déshonnesté
Ne puet dedenz mon cuer remaindre,
Et por ce ne me doi refraindre
De vous servir en loiauté,
Et joie graindre
M'en vient achaindre,
Car biens sanz nombre i ai trové.

Donc je doi Amour gracier,
Qui moi lier
Sanz deslier
Me vaut de si noble liien,
Que j'ai amoureux désirier
Sanz empirier,

Ne jà changier
Ne porroie à si hautain bien;
Li miens cuers le sent et set bien
Que plus ne me puis avancier;
Si n'ai mais rien
Cuer qui soit mien,
Car tout l'avez à justicier.

Par vo douz amoureux semblant
Sui menez tant
Que cuer d'amant
Covient frans cuers loiaus que j'aie;
Car en vostre grâce espérant
Et en amant
A vous penssant
Ne quier jà que je m'en retraie,
Ainz vous servirai d'amour vraie,
De loial cuer en désirant:
Si ne m'esmaie
Que grâce n'aie
Se bien connoissiez vo servant;

Car en vous maint senz et raison,
Discrécion
Et motion
De connoistre un vrai cuer loial
Qui met en vo provision
S'entention,
Sanz traïson
Penser, com à la flor roial
Et sur toutes espécial,
Si que là preng réfeccion

Si général
Qu'esquiex de mal
En sui et osté de friçon.

Ainsi en joie et en déduit
Prent son refuit
Et son conduit
Mon cuer, qu'Amors arguë et point,
Et en plaisance se déduit ;
Rienz ne le nuit
Ne ne destruit,
Tant l'a Amours à li ajoint
De si très-amoureux ajoint
Que de tout meschief se sent voint;
Si ne faut point
De gaieté et jor et nuit.

Car vo douz regarz atraians,
Qui est rians
Et desduisans,
Me mist en l'amoureuse sente
Par quoi je fui déduit senz tens,
Si sui manans
Et demorans;
Si est raison que mon cuer sente
En l'estolz de l'amoureuse ente
Par qui je suis gais et chantans,
Et en l'atente
De la présente
Joie dont amis est joians,
Je ne me plaint que du trop tart,
Qu'Amour son dart

Par vo regart
Par dedenz mon cuer tresperça;
Car si parfetement s'espart,
Tout sans escart
Mon cuer et part,
Autre que vous, bele, n'i a,
Ne jamès ne s'en partira;
Si supli Amour qui le gart,
Car il sent jà
Comment il va
Des nobles biens qu'Amours dép art.

Ainsi mon cuer joie demaine
En vo demaine,
Dame hautaine,
Et est eschievez de tristour
Qui moi soloit estre prochaine,
Or m'est lointaine,
Très-souveraine
D'onneur et très-parfaite flor
Qui j'aime, criem, croy, l'aour,
Et ferai par amor certaine;
Meillor labor
Ne puet nul jour
Faire cuerz qui joie a por paine.
Car par un gratieux espoir
Par qui j'espoir
La grâce avoir
Que vrais cuers d'ami doit atendre,
Liesce me fait esmovoir
Sanz moi mouvoir
Ne main ne soir

De ce qu'Amors m'a fait emprendre,
Car puis qu'Amors m'a fait esprendre
Et mis en son noble manoir,
Je doy entendre
De vray cuer tendre
A vostre grâce recevoir.

Si vous suppli, dame loée,
Très-bien amée
Et désirrée,
Que vous soiez vers moi piteuse,
Car ma plaisance est ordenée
Et ma pensée
Que jà muée
Ne soit de vous, très-gracieuse;
Car j'ai par vous vie joieuse
Qui m'est en aimant présentée,
Si déliteuse
Qu'adès songneuse
Ert de vous amer, bele née.

Douce mauvis, soiez esprise
Et d'amour prise
Par telle guise
Qu'en toz estaz me retenez;
Car Amour m'embrase et atise
Par sa franchise
Que sanz devise
Est tous mes cuers à vous donnez,
Et si est si encorporez
Dedenz l'amoureuse porprise
Que jà ostez

Ne desevrez
N'ert, puisque m'entente i ert mise;

Car Amour d'espoir me porvoit,
Qui assez voit
Se j'ai bon droit
Et bone cause d'estre amans;
Car en ce lay chascun perçoit
Que sanz destroit
Mes cuers reçoit
Tout le contraire des dolans;
Car je sui en joie manans,
Ne nus grief ne m'en osteroit
Tant soit grevans,
Qu'adès joianz
Ne soit mes cuers, quel lieu qu'il soit.

Dame, car souvenirs estaint
Touz maus, et taint
De si gent taint
Que li miens cuers prent son resort
En celle vertu qui tout vaint
Mal et restraint,
Non pas estraint,
Mès les loiaus tient en confort,
Et oste de touz desconfort
Qui ainsi qui doit s'i enpaint;
Si qu'en descort
Et sanz acort
Est à moi qui se plaint et faint.

Du roy Arthus et de Saint Loys[1].

Ms. 1132, supplément français, Bibliothèque Royale.

La Virge doit estre honnourée
De tous et en toute contrée,
De roys, princes, contes et dus;
Mult l'onnoura li rois Arthus[2],
Aussi le fist li rois Loïs,
Si com dirai se sui oïs.

Nous lisons que Arthus, roys jadis
De Bretaigne, vigreus et hardis,
Contre mult de gent guerre avoit,
Mès grant révérence portoit
A la dame pucele Marie :
Mult se fioit en son aïe...

[1] Bien que les vers qui suivent ne soient ni un conte ni un dit, j'ai cru pouvoir les donner ici, parce qu'ils nous intéressent au point de vue des traditions en ce qui concerne Arthur, et au point de vue de notre histoire nationale en ce qui est relatif à Saint-Louis.

[2] Le roi Arthur, de fabuleuse mémoire, dont les Bretons attendirent si longtemps la venue (voyez, dans Rutebeuf, *le Dit de Brichemer*), est nommé à chaque instant par les trouvères. André de Coutances fait de ce prince un grand éloge, p. 3 du présent volume.

Or retournons au roy Arthus,
En cui fu prouesse et vertus,
Amiables et gracieus.
Si fait furent mult merveilleus :
Il estoit bon bataillereus,
En bataille victorieus;
Saxons, Poitevins et Escos
Dedens un bois retint enclos;
Les quiex si forment prist la fain
Qu'il se rendirent en sa main.
Après froissièrent leur promesse :
Arthus son ost contre eus adresse
Et d'eulz ocist vint et trois vins,
Saxons, qu'Escos que Poitevins,
De Galiburne son espée,
Et Ren sa lance estoit nommée.
Un dragon sus hyame en sa teste,
Mult estoit espouentable beste;
En son escu avoit l'ymage
De la puissant et de la sage,
C'est de la pucele Marie,
Pour ce que li fust en aïe,
Et si fu-ele la piteuse :
Mult eut victoire merveilleuse.
Li fait Arthus sont merveiables
Si qu'aucun les tiennent à fables;
Mès Diex et sa mère Marie
Font mult de fais quant on les prie....

De Saint Loys dire vous vueil,
Duquel n'eut boben ne orgueil

Ne vanité de chançonnetes [1],
Si com est en nos pucelettes
Et en nos jolis damoysiaus
Qui miex sont nommé Davoudiaus.
Leur chançons sont hoqueteries :
Trop miex resamblent moqueries.
Quant Saint Loïs chanter vouloit,
De Dieu ou de sa mère chantoit;
Ne fust chançon nule chantée
Du siècle; mès de Notre-Dame
Povoit chanter et homme et fame,
Dont un escuier il avoit
Qui du siècle trop bien chantoit.
Il li deffent que plus n'en die,
Et qu'il chante de dame Marie.
Li fist aprendre de la bele
Plurieurs antienes et icele
Hymne *Ave Maris Stella;*
Tant l'a rioté qu'apris l'a.
A l'escuier mult grief estoit,
Mès obéir li convenoit,
Dont il et li gracieus roys
Souvent chantoient à haute vois
Ce que savoient de la Royne
Dame Marie sus toutes dignes :
Ainsi sa vie le devise, etc.

[1] Voyez, à ce sujet, une note, p. 413 et 414 de mon édition des Œuvres de Rutebeuf, t. I.

De Martin Hapart.

Ms. 1132, supplément français, Bibliothèque Royale.

Par mainte foiz oï avez
De ces examples recorder.
De Saint-Michel un en orrez,
Se il vous plaist à escouter.
Onques de tel n'oy parler
 Nus qui soit vis;
El n'est mie du temps jadis,
Mès il avint ou temps d'avril.
Douce gent, c'est bien vérité,
Qui au mont Saint-Michel ira,
S'il muert en l'an, miex l'an sera.

A Avrenches dessus le pont
Une riche fame out meignant
Qui espousa un riches hons
De mult grant atenement;
Il estoit plaideour mult grant,
 Sage et gaillart:
On l'apeloit Martin Hapart;
Il hapoit de chascune part.

Martin hapoit quant estoit vif,
Et si hapa quant il fu mort.
Mult de gent metoit à essil
Et leur faisoit de leur droit tort.
Miex amoit à boire bon vin
Qu'estre ou moustier.
S'entente estoit à soutillier
Comme il péust gent essillier.

Martin Hapart haioit moustier
Sur toute rien et le sermon,
Les mesiaus et les potenciers,
Et les gens de religion.
L'anemi l'avoit par réson
Mis en escrit :
En enfer estoit fait son lit,
Mès sa fame le garanti.

Sa fame à Saint-Michiel ala
Par mainte fois et l'aoura.
Son mari pria que il i alast,
Mès il dist que rien n'en fera.
Un jour par matin se leva
Si pria moult
Son mari qu'il alast au Mont :
Martin dist que fole gent sont,

D'aler Saint-Michiel aourer,
Quar i n'i a de li noient.
Il n'i a riens que un moustier
Et un grant ymage d'argent.
Saint-Michiel n'est c'un pou de vent :

Dieu le créa ;
Ne char ne sanc ne li donna
Fors les eles dont il vola.

Tant comme il est en Poitou
Ou à Paris ou à Orliens,
Puet l'anemi faire un trou
En son moustier qui n'en set riens.
Que fust l'or et l'argent céens
En bons deniers
Et le moustier fust trébuchiez
Et les moingnes tretous noiez !

« Tu es fol, sa fame li dist ;
Diex le commanda de son ciel
Que l'en un moustier féist
U non de l'angre saint Michiel.
As âmes est plus dous que miel,
Et qui ira
Bien repentant de tout mesfait,
En paradis son lit est fait.

— En quel paradis ? dist Martin ;
Il n'est paradis fors deniers
Et mengier et boire bon vin
Et gesir sus draps déliez.
Il n'i a riens de Saint-Michiel
Fors les parois
Et l'ymage que le biau rois
Fist parer de ses viex orfrois.

Par mon chief, dist-il, g'en irai ;

Mès à povre gent rien ne donray,
Ne n'amenderont jà du mien.
Une maille li porteray
. . . .
Qu'ey espargnie.
Ele est esbréchie le tiers :
Je li offerray volentiers. »

Sele maaille li monstra;
Sa fame mult bien la quenut.
Martin à Saint-Michiel ala,
Onques n'i menga ne ne but,
Ne onques tant povre ne li sut
Demander li
Qu'il donnast vaillant un espi.
L'anemi n'en fu pas marri.

Quant à l'ostel s'en retourna,
La mort le prist; si vint son jour.
Ne cuidoit pas qu'entrast la mour
En tel chastel n'en si fort tour.
Des biens estoit à grant honnour,
Quar faucement
Bien doit amer celui l'argent
Qui le gaaigne loiaument.

Or oez par quoy il hapa.
Quant il fu en son sarqueu mis,
Cest miracle si ne fust jà
Scéu par homme qui soit vis,
Mès le fossier si avoit mis
En son braeul

Cent et deux soulz, quar il avoit
Receu d'un buef qui craș estoit.

Le fossier ses pans rebraça
A sa ceinture hautement;
Sa bourse aval li balocha :
Le sarqueu prist li et l'argent;
Quant vint à son dévalement
Il s'entrouvri.
La bourse du braeul rompi :
Martin hapa tout devers li.

Il senti bien rompre le las;
Mès il ne sot pas que ce fu :
A son hostel se clama las
Quant il s'en fu apercéu.
Au prestre s'en est revenu ,
Si se clama
De Martin Hapart qui hapa
Sa bourse quant il l'enterra.

Cele journée proprement
Refu le sarqueu deffouy;
Le fossier trouva son argent
Qui en la fosse li chéy
Et la maaille qu'il offri
On l'enporta.
Au vesque la nouvele ala
Dont par mainte fois se seigna.

Le grameire, se dient, lut
Li clerc qui sot mult de latin.

L'anemi tantost s'aparut :
« Ai moy ! fait-il ; où est Martin ?
— Tu en orras, fait-il, la fin.
Le cors tenon ;
En enfer nous entrebaton
Pour l'âme que perdue avon.

Son lit estoit fait en méson,
Mès Michiel le nous a tolu.
Une maaille l'en a trait
La ballance devant Jhésu
Des grans biens qu'il avoit éu
Par faus recors.
Saint Michiel nous en a fet tort ;
Il estoit nostre après la mort. »

L'anemi à tant s'entourna,
Et l'évesque est demouré.
Qui au mont Saint-Michiel ira,
Il li sera guerredonné.
Prions saint Michiel l'onnouré
De toute gent
Qu'il nous conduie à sauvement
Devant Dieu pardurablement.

Amen.

Fatrasies[1].

Ms. B. L. F. nº 60, Bibliothèque de l'Arsenal.

Jaler sans froidure
Prestoit à usure
Auques por noient;
Nule créature
Metoit empresure
Safirs d'Orient.
Biau tans de pluie et de vent
Et cler jor par nuit oscure
Firent un tornoyement;
Sor plain poing de neste ordure
Fondoient coyvre à Dinant.

Fourmage de laine
Porte une semaine
A la Saint-Remi,
Et une quintaine
Couroit parmi Saine

[1] Voir *Jongleurs et Trouvères*, p. 34, où j'ai donné, sous le titre de *Rêveries*, une pièce du même genre, mais d'un rhythme différent. M. Chabaille se propose d'en publier quelques autres dans l'ouvrage qu'il prépare sur les trouvères.

Sor pet et demi;
Li siècles parti parmi
Uns siurons sainiez de vaine
Leur dit: Par l'âme de mi,
J'ai repost un mui d'avaine
Dedenz le cul d'un fremi.

Uns giex de Nipole
Chante une jaiole
De loial amour,
Uns chastiaus qui vole
D'une poire mole
Recousoit un jour;
Jà chéissent de lor tour
Ne fust une pale-vole
Qui s'arma devant le jour
Por le gieu de la grimole
Qui minoit la maistre tour.

Andoille de voirre
Aprestoit son ayre
Por aler nuleu,
Uns Flamens d'Aucuerre
Vessoit pour miex poirre
De latin en grieu,
Et uns pez fait en ébrieu
I faisoit hanas de Juerre,
Moult en faisoit grant aleu
Quant uns petis faiz de fuerre
Commença un noviau geu.

Dui rat userier

Voloient songier
Por faire un descort,
Troi faucons lanier
Ont fait plain panier
Des *Vers de la Mort.*
Uns muiaus dit qu'il ont tort,
Por l'ombre d'un viez cuvier
Qui por miex villier s'endort,
Qui cria : Alez lacier
Por tornoier sans acort.

Formaige de grue
Par nuit esternue
Sor l'abaie d'un chien;
Uns coutiaus maçue
Saut, et si le hue,
Si ne li dit rien.
Uns escharbos li dit bien,
Quant li dos d'une sansue
Qui confessoit un mairien,
Là chie tant l'ont batue,
Dient cil fusicien.

En l'angle d'un c..
Là vi un taisson
Qui tissoit orfrois,
Et un chapperon
Parmi Monloon
Menoit Vermendois;
Je lor dis en escoçois :
Des c...... d'un papillon
Porroit-on faire craz pois?

Et dou v.. d'un limeçon
Faire chastiax et béfrois?

Uns mortiers de plume
But toute l'escume
Qui estoit en mer,
Ne mais une enclume
Qui moult iert enfrume
Si l'en va blâmer;
Uns chas em prist à plorer
Si que la mer en alume
Un juedi après souper;
Là convint-il une plume
Quatre truies espouser.

Je vi une tour
Qui à un seul tour
Vola duqu'à nues,
Si vi demi-jour
Entrer en un jour
Après quatre grues;
Se ne fussent deus maçues
Qui d'une arbaleste à tour
Orent deus nonnains f......,
Mortes fussent sanz retour
Quatre cotes descousues.

Je vi une crois
Chevauchier Artois
Sor une chaudière,
Et une viez sois
Menoit Vermendois

Parmi une pierre;
Se ne fust une verrière,
Deus lymeçons, voire trois,
De Paris duqu'en Bavière
Eussent fait dix Anglois
Huchier harpe et godière.

Je vi Saint-Quentin
Qui de Saint-Aubin
Feri Saint-Omer,
Arras et Blangi
Derierre Chauni
Lor trosiax porter:
Uns surons les voust rober;
Se ne fussent deus poucins
C'uns Anglois devoit couver,
Traïs fust Salahadins
A l'entrée de la mer.

Chates escorchies
Erent enragies
Por peler blans aus,
Deus truies noïes
S'en sont couroucies,
S'ont pris deus pestaus;
Se ne fust uns gris veaus,
Deus suris fors paisies
Qui venoient de Cytiax
Estoient jà conseillies
De porter Paris à Miax.

Uns viellars mors nez

Qui avoit court nez
Portoit un molin,
Uns chas bestornés
C'est bien atornés
De deus dras de lin ;
Plain possonnet de saïn
Les éust touz estonnés
A l'entrée d'un jardin,
Quant uns ras i a menez
Les pez d'un viez Tartarin.

Aillie d'estrain,
Formage de pain
Et fèves de pois,
Et kailleus de grain
Et pierres de fain
Et escot françois.
Uns chas qui parloit griois
Emportoit seignor Alain,
Dont ce fu trop grans anois,
Quant deus singe chastelain
Chevauchoient Vermendois.

Uns cendaus de laine
Estoit en grant paine
De corber un pois,
Por sainier de vaine
Venoit Babiloine
A penre François,
Encontre vint Vermendois
Qui hanissoit sans alaine,
Sor un grant cheval d'orfrois,

Par un jour hors de semaine
S'enfuient quatorze mois.

Moustarde d'anete
Portoit Damiete
Derier Occident,
Uns vis de cherete
Batoit l'entrepete
Plain panier de vent;
Uns chas qui la lune vent
Saut avant, et si culete
Dix fremis en un couvent,
Si que Paris en volete
D'Acre duqu'en Occident.

Li sons d'un cornet
Mengoit à l'égret
Le cuer d'un tonnoire,
Quant uns mors béquet
Prist au trébuchet
Le cours d'une estoile;
En l'air ot un grain de soile,
Quant li abais d'un brochet
Et li tronçons d'une toile
Ont trové f...... un pet,
Si li ont coupé l'oreille.

Crasses pierres moles
Tenoient escoles
Por pés endormir,
Deus vielles cytoles
Vuidoient fioles

Por mouches vessir.
J'ai bien ce que je désir,
Or commencent les quaroles,
(Si) avoient bon loisir
Laus kyrioles
Qui venoient de pestrir.

Dragons de gelîne
Devenoit ferine
Por avoir argent,
Uns hérens se pingne
Por avoir haïne
De dyversses gent;
Moult se vivoit bel et gent
Cil qui savoit lor covine,
Uns mostiers i vint nagant
Qui avoit moustré s'orine
D'Acre duqu'en Occident.

Anguiles de terre
Fesoient grant guerre
D'eles comfesser,
Ne mais Engleterre
Mengoit Engleterre
Por s'âme sauver,
Uns mors hom s'i fist porter,
Et uns huis qui se desserre
Voloit aler outre mer
A tout un chapelet d'ierre
Le juedi après souper [1].

[1] Cette stance est répétée à la fin de la pièce dans le manuscrit.

Une pale-vole
Tornoit une mole
De marbre porfire,
Et une brifole
Venoit de l'escole
D'un parage lire;
Uns chapiaus de chaz en mire,
Noviax revenus d'escole,
Li prist vilonie à dire;
La nuit jut avec s'aiole,
S'engenra un voust de cire,
Moult en tinrent grant consile
Tuit li Gieu de la grimole;
Se no réson ne parole
Tuit li cors d'un cimetire
Se pristrent à la karole,
Chascun set chanter et lire
Et harper à la viole.

Uns kailleus veluz
Devenoit rendus
Ses péchiez plourant,
Et uns vieus baüs
Ocist quatre dus
Son cors desfendant;
Mais mal lor fust couvenant
Se ne fust uns éternus
Qu'il trois firent en dormant,
Qui dit que li rois Artus
Estoit gros de vif enfant.

Li pez d'un suiron

En son chapperon
Voloit porter Rome,
Uns oès de coton
Prist par le menton
Le cri d'un preudomme;
Jà le ferist en la somme
La pensée d'un larron
Quant li pepins d'une pomme
C'est escriez à haut ton:
Dont viens, où tu vas? huillecomme[1]!

Li ombres d'un oef
Portoit l'an renuef
Sus le fonz d'un pot,
Deus viez pingne nuef
Firent un estuef
Pour courre le trot;
Quant vint au paier l'escot,
Je, qui omques ne me muef,
M'escriai, si ne dis mot:
Prenez la plume d'un buef,
S'en vestez un sage sot,
Dorenlot, va dorenlot:
Tex est couz qui n'en set mot.

Une viex paele
Touz cex de Broucele
Voloit compissier,
Et une viele
Chantoit em fessele
Dou *danoy Ogier;*

[1] *Huillecomme, willecome,* formule de salut.

Sor le comble d'un moustier
Vi un tonnel qui rapele
Les montes d'un userier,
Quant Aucuerres et Rochele
L'empristrent à esmaier.

Estranges privez
Estoit porpensez
De grant courtoisie,
En deus saz troez
Avoit aportez
Touz cels de Percie;
A Paris en Sac-à-Lie,
Là les éust délivrez
Em plain hanap de boulie,
Qant uns lymeçons armez
Hautement Monjoie escrie.

Li piez d'une sele
Chevauche Rochele
De Hui à Dynant,
Et une paele
Tondoit sa cotele
De Bruges à Gant;
Uns molins i vint volant
Qui ot pris une arondele,
Uns caillex i vint plorant
Et une putain pucele
Délivrée d'un tyrant.

Uns chevax de cendre
Crioit pois à vendre

D'un pet de suiron,
Uns pez ce fist pendre
Pour li miex deffendre
Derier un luiton;
Là s'en esmervilla-on,
Que tantost vint l'âme prendre
La teste d'un porion,
Pour ce qu'il voloit aprendre
De *Gerart de Rossillon*.

Uns pez à deux cus
S'estoit revestus
Por lirre grammaire,
Et un chas cornus
Devenoit reclus,
Si vesti la haire;
Li pans d'une manche vaire
Lor a dist : Traiés en sus,
En chantant les faisoit taire,
Quant li ombres d'un séus
I corut ses braies traire.

Uns arbres reons
Par-desus Soissons
Traïnoit la mer,
Uns esmérillons
De ces allerons
L'aloit esventer;
Là féist tout craventer
Se ne fust uns limeçons
Qui la terre ot à garder,
Qui commanda deus oisons

Quatre larrons traïner.

Demi-mui d'avaine
Ce sainoit de vaine
Pour aqueillir los,
Une quarantaine
Grant joie demaine
Par-derier son dos;
Se ne fust li ris d'un coc
Qu'entre Pentecouste et Braine
Dont la char ronga les os,
Pendus fust en la semaine
Te rogamus, audi nos.

Quatre rat à moise
Faisoient monnoie
D'un viez corbillon,
Uns moines de croie
Faisoit moult grant joie
De f..... un bacon.
Entendez à ma raison:
Se ne fust la Pommeroie
Qui chevauchoit un goïon,
Penduz fust par la courroie
Karesmes par un c.......

Vache de pourcel,
Aingnel de veel
Brebis de malart,
Dui lait home bel
Et dui sain mesel,
Dui saiges sotart,

Dui enfant nez d'un torel
Qui chantoient de *Renart*
Seur la pointe d'un coutel
Portoient Chastel-Gaillart.

Uns biaus hom sans teste
Menoit moult grant feste
Por mengier cailliaus,
Moult est fière beste
Cil qui l'en arreste
Un juedy à Miaus,
Et trois asnesses sanz piax
Démenoient moult grant feste
Por aus tolir lor drapiaus;
Illueques chantoit de geste
Une cuve en deus tonniaus.

Rose de vendoise
Sor la rivière d'Oise
Chevauchoit une ais,
Moult menoit grant noise
Uns faisiaus d'adoise
Par mi un tarquais;
Tuit li hérenc de Qualais
Burent plain pot de cervoise
Chiez l'évesque de Biauvais,
Qui confessoit une aisele
Des péchiez qu'ele avoit fais.

A champ et à vile
Sa quenoille file
Sans piez et sans mains,

Moult savoit de guile
Cil qui d'Abevile
Chevauchoit à Rains.
Uns grans homs qui estoit nains
Qui amenoit bien dis mile
De singes touz chapelains,
Davines ou croiz ou pile :
Li premiers fu deesrains.

Uns chiens escorchiez
Estoit escourciez
Por mostiers semer,
Et uns pygnes viez
S'en est courouciez,
C'est saillis en mer;
Tant empristrent à pàrler
Gelines à quatre piez
Qu'elles pristrent un cengler,
Firent de plain pot de miés
Illueques l'asne voler.

Estrons sans ordure,
La mer amesure
Com longue ele estoit,
Et uns oés de bure
Li dit : Hure, hure!
Quant il l'aperçoit.
Uns mors homs qui bien véoit
Dit : Violas bure bure!
Uns chas qui Paris portoit
I coroit grant aléure
Por ce que nus piez n'avoit.

Grant noise faisoient
Dui pet qui metoient
Une suris en sel,
Dui four en tomboïent,
Dui truies chantoient
Parmi un tynel;
Moult parloient d'un et d'el
Dui suris qui emportoient
Rains et Paris sor un pel,
Si que forment em plouroient
Pasques derierre Noël.

Tripe de moustarde
Se faisoit musarde
Dou poistron s'antain,
Et uns oés ce farde
Pour ce que il n'arde
D'un pet de putain,
C'est de la *chanson d'Audain,*
Lors i vint une bystarde
Qui fu commère Bertain,
Et une truie gaillarde
Un mostier dedenz son sain.

Sayn de marmothe
Chantoit une note
De Mante à Paris;
Une saige sote
D'une chappe cote
Li a fait un ris;
Bien fust chascuns d'aus garnis
Ne fust uns estivaus bote

Qui portoit en deus baris
Un chastel sor une mote,
Si les a touz esmaris.

Uns biaus hom sans teste
Menoit moult grant feste
Por un c.. velut,
Et une fenestre
A mis hors sa teste,
Si vit le fendu;
Jà fust grant max avenu
Quant li songes d'une beste
S'escria : Hareu! le fu!
Trestout voloit ardoir l'aitre
Por ce c'om i ot f.....

Uns cors sains de Cille
Fist d'un cuir d'anguille
La lune lever,
Et une morille
Avoit une fille
Qui portoit la mer;
Mort fussent à l'ariver
Se ne fust une faucille
Qui les ala délivrer
Por un byreli quoquille
Le juedi au soupper.

Bacin, chandelier
Furent sommelier
Au roi Dagombert,
Bien savoit villier

Li poitrons Aubert,
Et lui travillier,
Et li pez sire Gombert
Les ala touz esvillier.
Dex vous saut, sire Robert,
Quatre sous en un denier
Chanta de saint Filebert.

Hasart de neuf poinz
Estraint si ses poinz
C'uns bués en sailli,
Moult fu or prez poinz
Uns viviers pourpoinz
Quant il li failli,
Uns escharbos l'asailli
Qui avoit ces sollers oinz;
Tost i fussent malbailli
Se ne fust uns grans besoinz
Qui venoit devers Mailli.

Une truie enceinte
Parmi une aceinte
Compissoit un lièvre,
Une lamppe estainte
Faisoit sa complainte
Sor plain pot de fièvre,
Une aloete covière
Avoit une esfille atainte
Sor la keue d'une chièvre,
Si l'a si dou cul empainte
Que li mas de Paris criève.

La keue d'un pet
Parmi un corbet
Démenoit grant joie,
Si vi Mahommet
Sor un tonnelet
Faire une viez voie,
Saint-Quentin, Péronne, Roie
Mussoient en un cornet
Parmi l'ueil d'une lamproie
Qui lor jooit par abbet
D'un oef abouté en corroie.

Anglois de Hollande
Embloient Illande
Por mengier as aus,
Uns lymeçons mande
Gent de huppelande
Sor deus syminiaus;
Uns paniers ce fist chevaus
Quant une mouche truande
Qui fist parler deus muiaus
Avoit jà tolu l'offrande
A deus abbés de Cytiaus.

Chançons emporée
Orent à covée
Une viez cité
Une demourée
Embla la mourée
Par humilité
Qui véist fragilité,
Qui ot sa tonne afforée

Enz ou cul de *venite;*
Cil qui font blanc pòr mourée
C'en sont moult bien aquité.

Uns saiges sans sens,
Sans bouche, sans dens,
Le siècle menga,
Et uns sors hérens
Manda les Flamens
Qui les vengera;
Mais tout ce ne lor vaura
La plume de deus mellens
Qui quatre nés affondra,
Mais je ne sai que je pens,
De murdre les apela.

Flaons de noient
Celui apartient
Qui portoit Champaigne,
Moult bien li avient;
Mais ne li sovient
D'aler en Bretaigne;
Uns chaperons li enseigne
Et uns tacons le détient
Qui emportoit Alemaigne,
Mais ne sai quoi qu'il devient
Cil à la chière grifaigne.

Uns nis de croyère
Ce devant derierre
Contoit sa raison,
Une fort janglière

Estoit coustumière
De monstrer son c..;
Uns formaiges de mouton
Aportoit en sa loière
Le jour de l'Asencion,
Qui avoit en s'aumônière
Quarante jours de pardon.

Blanche robe et noire
D'un sens sans mimoyre
Faisoit un lorain,
Li flairs d'une poire
D'un pet de provoire
Lor chantoit d'*Audain*.
Ce fu ès prez Saint-Germain
C'uns kaillex qui ot la foire
Ce faisoit cousins Gruain;
Ez vos sus une papoire
Criant un cortois vilain.

Uns ours emplumés
Fist semer uns blés
De Douvre à Wissent,
Uns oingnons pelez
Estoit aprestés
De chanter devant,
Quant sor un rouge olifant
Vint uns limeçons armés
Qui lor aloit escriant :
Fil à putain, sà venez!
Je versefie en dormant.

Du Jeu de Dez [1].

Ms. 1132, supplément français, Bibliothèque Royale.

Vous qui bien et honneur et les biaus dis amez,
Entendez un petit ceus qui les biens ont mez:
Je truis souvent de ceus où li biens est remez,
Et si ont affoison terres et fiez et mez.

Li roiaumes abesse et devient de l'empire;
Li siècles croît à force et tout adès empire:
Nus ne va droite voie, ains tient toujours la pire,
Dont li cuers de mon ventre par mainte fois souspire.

Or ai mise m'entente en matère diverse,
Du décomment fu fait qui maint preudomme enversse.
Tel si dit biau compains, joue au dez, boi et verse,
Miex venist qu'il béust à Noion à la verse.

Bien avez oï dire et recorder souvent
Que li dez à maint homme fait ennui et tourment;

[1] Voir le *Dit du Gieu des Dez* dans les *Poésies* d'Eustache Deschamps, p. 171.

Mès vous ne savez mie de son commencement,
Pourquoy le dé fu fait et vint premièrement.

Se le dé fait maint mal, il i a bien raison,
Quar il fu premier fait par male entencion,
Du conseil l'anemi qui ne fait se mal non
Et à tous crestiens qui est leur destruction.

Il ot jadis à Romme un mauvès sénatour
Qui onques n'ot en lui charité ne amour;
Au mauvès se rendi, dont il fist grant folour;
Quar puis li tourna-il à painne et à doulour.

Cilz qui avoit le cuer orgueilleus et mastin
Estoit un jour entrez touz seul en un jardin;
Li mauvès s'aparut à li dessous un pin,
Com cil qui pourchassoit bien sa mauvèse fin.

« Amis, dit li mauvès, je vueil à toy parler;
Tu t'ies rendus à moy, si me dois mult amer. »
Et cil li respondi : « Bien povez commander;
Je feré vo vouloir, qui qu'en doie peser.

— Frère, dit li mauvès, je me sui porpensez :
Tu feras une chose qui son non sera DEZ;
Maint homme en iert encore honnis et vergondez;
Li un en iert pendu et li autre tuez.

Tu feras cele chose de six costés quarrée,
Vourras d'or ou d'argent, ainsi com il t'agrée;
Mainte âme en est encore dedenz enfer portée,
Et la figure Dieu mainte fois parjurée.

Amis, dit le mauvès, qui le semont et point,
En la première coste tu feras un seul point;
C'est en despit de Dieu, qui ne nous aime point :
Ainsi le feras-tu; si vendras bien à point.

Or enten bien à moy de ce que je te prie :
Après en feras deus, de ce ne te faing mie;
C'est ou despit de Dieu et de sainte Marie :
Ainsi le feras-tu et par tele mestrie.

Après en feras trois en un autre costé;
Ce sera ou despit de sainte Trinité,
Trois personnes un Dieu qui nous a pris en hé;
Ainsi le feras-tu, et s'iert en leur vilté.

En un autre costé aussi quatre en feras
Tout en despit des quatre que tu nommer m'orras:
Des quatre évangélistes, ne le tien pas à gas,
Qui soustiennent le throsne, de ce ne sont pas las.

Ainsi le feras-tu, n'iert pas outre mon pois.
Après en feras cinq, ne le tien à gabois,
En despit des cinq plaies que Diex ot en la crois;
S'en seront parjurées encores maintes fois.

Ses plaies en seront maintes fois parjurées;
Mainte laide paroles villainnement parlées,
Maint homme en seront mal de coutiaus et d'espées;
Quar je serai entre eulz, si ferai les merlées.

Après feras le six pour le dé miex fournir;
En despit des six jors, ne te doit alentir,

Que Diex fist toutes choses, s'aras fait mon plésir;
Il créa ciel et terre, tout ce vout acomplir.

Or sera li dez fais et bien point de tous lez,
Et quant il sera fés fai des autres assez,
Si que le gieu soit tost partout manifestés. »
Et cil li respondi : « De ce pas ne doutez;

Quar du premier de faire forment me hasteray,
Et quant il sera fet, tant des autres feray
Que partout le païs assez en liverray :
Puis que tant puis mal fère, jà ne m'en fainderai. »

Donc se départ de lui sans plus d'arrestement;
Si se pensa du dé faire hastivement,
Quar il vout au mauvez tenir son convenant :
Si fist faire des dez assez et largement.

Adonc furent forment espandus à jouer
Et les fois à mentir, les sains à parjurer,
Et li faus tort à faire, li homme à despérer;
Li uns s'en faisoit pendre et li autre tuer.

Le ségnateur méismes jouoit mult souvent
Et si metoit du sien assez et largement;
Mès il en ot mult tost un mauvès paiement :
Cors et âme en perdra, et si orrez comment.

Du conseil l'anemi, qui mult près li estoit,
En la cité de Romme un grant riche home avoit;
Au sénateur méismes le plus des jours jouoit,
Et li uns et li autres forment s'i eschauffoit.

Et tant que une chance fu un jour débatue;
Le ségnateur li dist que eil l'avoit perdue,
Et cil li respondi : « C'est bien chose scéue;
Par force m'en avez ainsi maintes tolue!

Jamès jour de ma vie vous ne m'en todrés plus;
Pour nul homme qui vive, ce ne me diroit nus,
Que m'en tollissiez mès qui vausist deus festus,
Pour estre détrenchiez, ocis et confondus. »

Li dé furent d'ivoire, de marbre li bellens;
Le ségnateur s'eschaufe, qui fu fel et pullens :
Du poing qu'il ot massis féri celui ès dens
Que le sanc en sailli voiant toutes les gens.

Quant cilz se sent férus, ne li fu mie bel,
Quar il ot recéu grant coup sus son musel;
Il mist main à son sain, si en trait un coutel :
Au ségnateur s'avance, si li donne un merel.

Parmi le gros du cuer du coutel le féri;
Le ségnateur chiet mors et li cors s'estendi;
Li mauvès en prist l'âme qui piéçà l'atendi :
Or ot-il son louier de ce qu'il ot servi.

Ainsi scet li mauvès les soudées donner,
Et cil fu tantost pris, qui ne pot eschaper;
Il fu le jour pendus après le traïner :
Ainsi vient-il des maus qui ne s'en scet garder.

Mauvès fait la folie longuement maintenir;
Sachiez qu'en la parfin n'en puet nul bien venir;

Mès en sa plainne vie se doit-on repentir,
Quar i nous convendra tous et toutes mourir.

Ce scet chascun de voir, n'i a point de doutance :
Seigneurs, après la mort n'a nule repentance;
Pour ce doit-on au siècle faire sa pourvéance
Par quoy l'âme avec Dieu ait honneur et soustance.

Cy fineray du dé : mau fust-il onques fais!
Or prions celui Dieu qui punist les mauvais,
Qui pour nous en la crois porta si cruel fais
Que par sa sainte grâce nous pardoint nos meffais.

Amen.

Salus d'Amors.

Ms. 7218, Bibliothèque Royale.

Bele, salus vous mande, mès ne dirai pas qui;
Ne le nommerai pas, qu'il le me desfendi;
Mès je sui son message, si vous di de par li,
Et au commencement si vous requier et pri :
« Bele, de fin cuer amée, merci [1]. »

Si me semont souvent vostre amor, damoisele,
Quar je vous voi tant sage et avenant et bele,
Li maus d'amer mon cuer moult sovent renovele,
Sovent plor, sovent dueil, sovent huche et apele :
   « Ci me point une estincele
   Au cuer desouz la mamele. »

Aiez merci de moi, bele très-douce amie;
Ne resamblez pas cele qui par sa félonie
Envoia son ami outre mer à navie,
Car tant com la proia ne le vout oïr mie.
Cil ala outre mer avoec la croiserie,
Et tant i demora qu'il i perdi la vie;
Et quant ele ot de lui vraie novele oïe,

[1] Chaque strophe, comme celle-ci, finit par un refrain de chanson.

Adonc dist en chantant, dolent, et esbahie :
« Ahi! terre d'outremer, vous m'avez trahie! »

Bele très-douce amie, petit li a valu
Li orgueus de son cuer, dont ele a tant éu;
Mès quant ele en plorant démentée se fu,
Dont déust avoir dit : Diex, que m'est avenu!
«Onques n'amai tant comme je fu amée;
Par mon orgueil ai mon ami perdu.»

Ausi fu une dame qui par amors ama,
Et tant qu'il avint chose, son ami la manda
Que ele alast à lui, là où il l'atendra;
Ele i ala moult tost, onques n'i demora;
Uns hom li vint devant qui moult bien la gaba :
«Qui va la quoquillete, il va, il va.»

Icil qui la gaba dut bien avoir vergoigne;
Se il fust fins amanz, ne l' féist por Couloingne;
Car celui ne doit l'en destorber sa besoigne
Nient plus que celi fist qui cest refrait tesmoingne.
«Lai aler le moine, bele, lai aler le moine.»

Bele très-douce amie, bien m'auriez trahi
Se je à vostre amor avoie ainsi failli,
Et compaing m'auriez fet et pare il à celi
Qui ce dit en chantant, ne sai s'il la haï,
Ou ce fu par ramposne ou ce fu par chasti :
«Toute i morrez, Hallé, jà n'aurez ami.»

Bele, à vostre acointance fui à un tel escot,
Là où je ne perdi ne cote ne sorcot,

Mès le cuer de mon ventre et le cors à un mot.
Se vostre amor avoie j'auroie grant confort;
Jà puis ne la perdroie, ainz soufferroie mort;
Si comme Robins fist, dont je le tieng por sot,
Ne fust la pastorele qui s'escria moult fort:
«Hé! resveille-toi, Robin, quar l'en enmaine Marot.»

Moult est amors poisanz qui deus ensamble aüne;
Je ne sui c'uns seus hom et vous n'estes que une,
Mès se tant volez fère que nostre amor soit une,
Por mal que m'aiez fet n'auroie à vous rancune:
«Ge n'i voi qui je doie, amer fors une.»

Moult puet Amors grever là où ele se prent,
Je le doi bien savoir, quar près du cuer la sent;
Quant plus sovent m'eschaufe, plus tramble duremen;
Si ne m'i sai garder ne m'assaille forment:
«Vilaines genz, vous ne les sentez mie
Les dous maus que je sent.»

Toz les maus que je sent m'ont porchacié mi œil;
Toz jors monte ma paine trop plus que je ne sueil;
Certes, se saviez com je por vous me dueil,
Bien sai que n'auriez pas envers moi tel orgueil;
«Tant vous aim que partout m'en dueil:
Se je muir ce m'ont fet mi oeil.»

Bele très-douce amie, moult sui en grant esmai,
Por vostre amor avoir, ne sai je l'aurai;
Vostre amor passe rose quant on la queut en may;
Bele, donez-la-moi, de joie chanterai:
«La rose m'est donée; jà ne la perdrai.»

Bele, se je en chant, c'est bien résons et drois;
Se j'avoie l'amor que j'ai pris à mon chois,
Je seroie plus sires qu'à estre quens de Blois,
Et si en chanteroie, que ce seroit bien drois:
« Par ci va la mignotise par ci où je vois. »

Bele très-douce amie, un geu vous vueil partir,
Et de la partéure vous lérai-je à choisir :
Ou l'amor me donez dont je sui en désir,
Ou les maus soufferrez dont me convient languir.
« Amoretes m'ont navré;
Qui porroit ces maus souffrir? »

Bele très-douce amie, por Dieu et por son non,
Des maus que por vous sent me donez garison,
Quar mon cuer et ma vie vous met tout abandon;
Ainz mès plus doucement ne fu navrez nus hom.
« Dame, bien sai ne sai quoi me tormente,
Dirai-le-vous por avoir garison. »

Bele, ce me destruit qu'à vous ne puis parler
Tant que je vous péusse mon corage monstrer,
Por ce que je ne vous os de nule riens irer,
Ne vous os par message nule chose mander:
« Qui léaument sert s'amie,
Bien li doit sa joie doubler. »

Amie, à vous servir de tout en tout me met,
Quar de toz vilains visces avez cuer pur et net,
Por ce que ne sui blons com cil autre vallet,
N'est droiz qu'à amors faille puisque m'en entremet,

Prenez garde à celui qui chanta cest motet :
«Se j'avoie à fère ami,
Je le feroie brunet.»

Amie, ainz m'i leroie traïner à chevaus
Que je fusse vers vous ne trahitres ne faus;
S'amer me voliez, plus ne me vendroit maus :
Jamès ne douteroie ne paine ne travaus:
«Qui tel vie ne veut mener,
Si se voist rendre à Clervaus.»

Ha las! com m'ont destruit et mort et mal bailli
Li félon mesdisant, qui soient maléi!
Qui si me vont guétant que n'os parler à li;
Quar m'i alez, complainte, por Dieu, je vous en pri :
«Vous qui là irez, pour Dieu, dites li,
S'ele onques ama, de moi ait merci.»

Bele, pour la dolour que je por vous soufroie,
Et pour ce que pitié point en vous ne trovoie,
Me tenoit sovent quoi, que devant vous n'aloie;
Aiez de moi merci, par si que vostre soie :
«Je cuidoie amors oublier,
Mès je ne porroie.»

Bele très-douce amie, or soit à vo plésir;
Je sui mis à la mort et bien près de morir;
Reprové vous seroit se m'i lessiez languir
Quant vous par un otroi m'i poez garantir,
Et tant com je vivrai vous en voudrai servir :
«Se n'ai vostre amor,
La mort m'ert donée,

Je n'i puis faillir. »

Bele, j'auroie amie tout à ma volenté
Se je en vous trovoie un peu d'umilité,
Que de moi éussiez et manaide et pité,
Adonc diroie-je, ce sachiez par verté :
« Bele, car m'amez et je vous ameré
Par amours, s'il vous vient en gré. »

Bele, à vous servir m'abandon et otroi!
Toutes voz volentez poez faire de moi;
Por vous sui si sorpris, bele, quant je vous voi,
Que de quanques je di ne sai prendre conroi :
«Je ne puis sans vous durer,
Comment durez-vous sanz moi? »

Bele, comment porrai toz les maus endurer
Que vous soufrir me fetes? Bien poez esgarder :
Des deus maus le pior deveriez dessevrer;
Se vostre cuer ne puis amolir por amer,
Adonc porrai-je bien ceste chançon chanter :
« Eu! eu! Diex! or en criem morir d'amer! »

Bele très-douce amie, il m'avient bien sovent
Quant je gis en mon lit, endroit l'ajornement,
Et j'oi ces oiseillons chanter si doucement,
Por lor douz chans oïr me liève isnelement
Et di par remembrance d'amor qui me sorprent :
« Hé! oiseillon du bois, léens,
Pour Dieu, resveille-moi souvent. »

Amie, à vous servir me sui abandonez;

De moi come del vostre fetes voz volentez,
Et se prochainement de moi merci n'avez,
Je sui en cest païs à mal port arivez.
«Bele qui mon cuer avez,
Rendez-le-moi se vous volez.»

Bele, s'emprisonez estoie en quatre tours,
Et déusse estre un an et soufrir granz dolors,
Et vous m'envoissiez un salu par amours,
Si le tendroie-je à moult très-granz douçors
Et chanteroie un mot que j'ai chanté toz jors :
« J'ai amé et aime encore et ai amours.»

Ne doit cele souffrir ne endurer torment
A son ami qui l'aime de cuer entirement,
Ainz doivent estre endui d'un cuer et d'un talent;
Si le devroit l'en fère, ce sachiez vraiement,
Com cele qui chanta cest motet en présent :
«Qui me rendroit mon aignel
Et mon domage, à li me rent.»

Bele très-douce amie, tel vie menrons-nous;
Se vous estiiez moie et je estoie à vous
Et félon mesdisant mesdisoient de nous,
Je diroie en chantant de fin cuer amorous :
«A qoi fère en parlez vous?
L'en n'en feroit rien por vous.»

Explicit salut d'Amors.

La Complainte douteuse.

Ms. 7218, Bibliothèque Royale.

Diex! où porrai-je conseil prendre
Por fère mes griez maus entendre
A ma dame, por qui toz jors
Languis? Ne d'autre que d'amors
Ne doi por rien qui soit en terre
Aïde ne conseil requerre,
Moustrer le puis par deux résons :
La première est ses liges hons
Sui et serai tout mon éage,
Et plévi quant li fis hommage
Que je toz ses commandemenz
Garderai devant toutes genz,
Et quant à l'amant sont esprès
Qu'il ne doit jà, ne loing ne près,
Por rien descouvrir sa couvine
Despuis qu'il sert à amor fine.
Trop mal m'iroie donc faussant
S'aloie aillors conseil querant:
C'est ore la réson première
Que garder vueil ma foi entière.

L'autre si est que ne sent rien,
Amors, que vous ne sachiez bien;
Et quant nus autres mon martire
Ne set que vous, se aillors mire
Queroie du mal qu'est enars
En moi, bien serroie musars;
Por ce me covendra languir
Tant que me daignerez garir,
Quar autres ne sai ce que j'ai :
Comment sanz vous dont garirai?
Nus autres ne l' set vraiement,
Quar quant fistes premièrement
Que je son viaire traitis
Esgardai, tant fui esbahis
Que je ne sai qu'adonc fesoie,
Quar com pris et loiez estoie,
Ne parti fusse de la place
S'envers vous n'éusse eu tel grâce
Que me daignastes conforter
Par bon espoir et déporter,
Quar par li ai sens et mémoire,
Me fistes recouvrer en oire,
Puis commandastes sanz faintise
Que j'atendisse à son servise.
Toz jors l'ai fet très-humblement;
Et quant gart vo commandement,
Ne vous en devez coroucier
S'à jointes mains vous vieng proier
Qu'à moi, vostre lige servant,
Doingniez un conseil avenant;
Comment porrai et en quel guise
A ma dame, c'on loe et prise,

De biauté et de grant savoir,
Que du monde vaut tout l'avoir,
Fère li savoir ma grevance;
Et quant n'ai pooir ne poissance
De mot soner ne tant ne quant
Très-dont que li sui au devant,
Madame, Amors, se vous agrée,
Iceste chançon coronée
Face à ma dame le message
En requérant que m'assouage
Mon mal, quar par le ver premier
Puis démonstrer mon desirrier;
Si chanterai :

Paine d'amors et li maus que j'en trai
Font que je chant amoreus et jolis,
Et en chantant rover, ce qu'ainz n'osai,
Cele qui j'aim, que ne fusse escondis
De tel don com de joie,
Mès ce n'ert jà que doie
Avoir tel bien de li,
Se par pitié bone Amor, qui j'en pri,
Ne fet qu'ausi com je sui siens, soit moie.

En chantant ai ore requis
Ce c'onques mès avant hardis
Ne fui de nul jor à requerre;
Mès ne me puis ore plus tère,
Por le mal qui si me destraint,
Qui de moi grever ne se faint;
Et por ce que nul jor n'estanche,
En pert-je sens et contenance;

Ainsi que trestout me desvoie
A tenir cele droite voie
Que m'aprist Amors à tenir
Quant je me mis à li servir,
Ce me porroit tost empirier,
Por ce vieng-je merci crier,
Très-bone Amor, en qui mesure
Point ne truis, quar à desmesure
Me travaille, et pité li praingne
De moi, qu'en mon vis pert l'ensaingne
Du mal dont sui au cuer ferus;
Et por ce que mes droiz refus
Est en Amor, si comme j'ose,
Du mal qui nul jor ne repose
D'assaillir ne nule eure cesse,
Mon cuer par tant sovent me blece,
Déproi sa douce seignorie
Du douz mal que me face aïe
Si com li siet et com li plest,
Quar trop me met en divers plet,
Et que puissiez, bone Amor chière,
Entendre miex à ma proière,
S'il vous plest, deviser vous vueil
Mon mal et comment je m'en dueil;
Le mal donques deviserai
Premiers, au miex que je porrai,
Quar il est réson que premier
Je vous devise et grant mestier
Ai que le vous devise à droit,
Quar autrement tost me porroit
Torner à si très-grief contraire,
Par qoi bien en porroie trère

Travail, paine au cuer ensement,
Plus cruel et plus longuement.
Amors, ore sachiez de fi
Que li maus dont conseil vous pri
Est ainsi com vous dirai fais :
Un jor avint que je fui trais
D'un dart amorex enz el cors,
Ou cuer se tient, mès par defors
Ne puis nule plaie trover,
Dont forment fet à redouter ;
Si très-grief mal ice me samble
Et la très-grant dolor ensamble
Qu'il me covient adès sentir
Par un fin amoreus désir
Qu'est ainsi com du dart la flèche,
Tant est roide que point ne flèche
Li fers, qui ne puet remuer,
Et si com de léal pensser;
Li penon sont des douz regars
De ma dame, par qui li dars
Envers mon cuer prist droite sente;
Mès jà por grief mal que j'en sente,
Que je li die mon torment
Itant en moi de hardement
Trover ne sai.

Loiaus Amors, de vo mal que ferai?
Conseilliez-moi, trop sui de vous sorpris.
Célerai-je ma dame ou li dirai
Que por li sui en paine et mi amis;
Li célers me guerroie,
Se li di ou li noie

Tost dira : Fuí de ci,
Et il n'est riens que je resoingne ausi;
Si me térai, face sens ou folie.

Vo conseil pri, quar devisé
Vous ai le mal, et avisé
Me sui que quant il me sorprent
Trop le fet angoisseusement.
Par tout mi pert, et en ma face
Trestoute ma color desface,
Et de si très-grant fès me carche
Que toute l'eschine m'en arche;
Si fetement me maine et ploie
Li douz maus et destraint et loie;
Jà deschargiez ne desloiez,
Se ne sui par vous avoiez,
Ne serai de ma grant dolor;
Quar à ma dame qui j'aor
Comment porroie-je moustrer
Mon mal quant pooir de parler
Me faut si tost com je la voi?
Certes, en tel guise par moi
Ne porra mes griez maus savoir,
N'en moi ne croi tant sens por voir
Que je séusse mon malage
A dame, qui tant par est sage,
Monstrer issi fetièrement
Comme à si sage dame apent.
D'autre part, se je li disoie,
Espoir que tost aprocheroie
Mon domage d'assez plus près
Que je ne cuit, quar s'ele après

Ce que l'éusse recordé
Mon mal, et comment acordé
Me sui du tout à li servir,
Dont n'eust cure à moi détenir,
Ne sauroie qu'en puisse fère,
Quar si malement mon afère
M'en iroit, n'en sui pas doutanz,
Qu'il n'est mires, tant soit sachanz,
Qui du mal garir me péust,
Non, se de l'art plus en séust
Que ne fet le meillor du monde,
Tant soit or granz à la roonde;
Ainz perderoit toute sa cure,
Quant ne troveroit ouverture
De tele plaie apparissant;
Et se la trovast, por néant
I metroit emplastre ou mécine,
Quar jà ne porroit la racine
Du douz mal por rien esrachier
Que ne li covenist sachier
Le cuer avoec sanz nule faille.
Por ce n'est mires qui m'i vaille,
Nus ne m'i porroit riens valoir
Que fine Amors, qui par espoir
Me fist jadis une promesse
De merci : por ce sa hautece
Vieng requerre très-simplement
Qu'à ma dame si doucement
Mes très-griez maus demoustrer vueille
Tant que par cortoisie acueille
La déprière et bien l'entende,
Si qu'assouagement me rende;

Quar c'est la force de mon dit:
Tant fort redoute l'escondit
De ma dame, que bouche à bouche
L'angoisseus mal qu'au cuer me touche
Ne li dirai

Fors qu'en chantant, ainsi me déduirai
En désirrant ce qu'Amors m'a promis
Merci avoir, que ne déservirai
A mon vivant, ne meillor qui l'ont quis,
Et se j'en requeroie
Ma dame et g'i failloie
Aussi qu'autre ont failli,
Jamès déduis en espoir si joli
N'auroit en moi: s'aim miex que ainsi soie.

En chantant ainsi me déduis,
Ne pas por chose que je truis
En moi point de solaz ne joie,
Fors tant que bone Amors m'envoie,
Par la seue très-grant vaillance,
Un douz désir d'une espérance,
C'est ore à savoir de merci,
Dont si très-forment l'en merci
Com j'onques puis et que je doi;
Bien i ai grant réson por qoi,
Quar cis douz espoirs seulement
Me soustient ainsi bonement
En cele grandesime emprise
Que fet ai, c'est com du servise
Que j'ai empris à maintenir
A douce merci déservir,

Qu'aussi com trop mains me griève
Li granz travaus et point ne griève
Quant du douz espoir me sovient,
Quar tantost un confort m'en vient
Qui me rent et pooir et force,
Par qoi j'ai voloir qui m'esforce
A si très-haut service entendre;
Et se ne fust que por aprendre
L'afetement et les granz sens
Que g'i voi, mes entendemenz
I metroie por amender;
Quar or vous vueil-je deviser
Les vertuz qu'en ma dame sont.
Il n'est orendroites ou mont
Nus hom, que por voir le sachiez,
Tant vilains ne mal entechiez,
Qui bien ne se porroit danter
Por tant que bien sovent hanter
Vousist la seue noble cort,
Quar vraiement tant i acort
Honor, valor et gentillece
Qu'el siècle n'est hom de perece
Si plains ne si mal atornez
Que tantost n'en soit destornez,
Ne jà d'autre tèche soilliez
Que tout maintenant despoilliez
N'en soit quant il en la cort entre;
Quar léenz covient à toz entre
Fine netée demorer
Et toz vices ensus geter.
Nés donques par defors la porte,
La grant douçor qu'en ist enorte

La gent qui par le chemin vont
A bien fère, si qui qu'il sont
De vilaine tèche encombré
Tantost par li désaombré
Sont tuit, et cler et net et pur;
Et puisque par defors le mur
Sont li très-bien net alegié
Et li autre s'en vont purgié,
Il m'est bien par réson avis
Que qui porroit le très-douz vis,
Dont si granz biens vient, esgarder
Sovent miex se devroit garder
A toutes choses de mesprendre;
Bien i saurai grant réson rendre,
Mès aus demandes en travers,
Premiers, si com dira cis vers,
Responderai:

Aucune gent m'ont demandé que j'ai,
Qui si porte pesme color el vis,
Et je lor ai respondu: Je ne sai;
Si ai menti : c'est d'estre fins amis:
Ainsi mes cuers lor noie;
Et por qoi lor diroie
Quant ma dame ne l' di
Qui m'a navré, mès tost m'auroit guéri
Se le savoit et dont en fust en voie?

Se li maus que je sent m'empire,
Por ce ne l'ai-je pas à dire
A toz cels qui m'en font parole;
Trop auroie pensée fole

Se tel chose fère penssaisse,
Par quoi vers bone Amor faussaisse
Le serement que li ai fet,
Quar à nul jor si grant mesfet
Por rien ne porroie adrecier;
Et comment porroie drecier
Mon viaire envers léauté
Se j'avoie la féauté
Qu'ai fet à bone Amor enfrainte?
Mès jà, se Dieu plest, à tel frainte
Ne sorvendront cil enquérant,
Ne li très-félon mesdisant,
Que par engien ne par nule oevre
Qu'il sachent fère lor descuevre
La chose que je doi celer.
De folie les voi mesler
Quant savoir cuident et sentir
Le mal que n'ose descouvrir
A li, qui tost gari m'auroit
Se le séust et dont voloit.
Or soit du tout sa volentez,
Quar bien doi estre entalentez
A soustenir en gré le fais
Quant dedenz le mur du palais
M'a bone Amors la douce entrée
Par sa franchise abandonnée,
Por miex esprendre en la lumière
Qui vient du vis que çà en arrière
Vous ai dit; quar ele conduit
Les granz vertuz par qui sont duit
Tuit cil qui sont en cortoisie;
N'en oubli ne metrai-je mie

A dire la réson comment
Cil par dedenz plus hautement
En sont garni, et chascuns plus baus.
Ma dame est si com li solaus
Qui partout espant sa luor
Et au prochain plus rent chalor.
Tant à droit m'i sui essaiez
Que je doi bien estre apaiez
En tant, à ce que me nétoie
Servir, puis qu'Amors m'i emploie.
Moult haute chose fist nature
Quant forma si noble figure,
En qui si grant biautez resplent;
Quar li pereceus et li lent
En devienent prest et légier;
A deviser n'est pas légier,
Ce m'est avis, sanz mesprison
La seue très-gente façon :
Cheveus a ne sont blont ne sor,
Mès si comme miex à fin or
Par coleur puéent resambler;
Se j'en devisant assambler
Les biautez de son douz viaire
Vousisse, trop auroie à faire,
Quar il est si formez et fais
C'onques ne fu nus si portrais;
Ausi sont tuit li autre membre;
Quant de lor grant biauté me membre
Grant joie en ai.

Très-dont que vi ma dame, m'i donai;
Ainz puis ne fui de li amer faintis,

Ne jà ne vueille Amors qu'en nul délai
Mete le douz pensser qu'en li ai pris.
Miex pensser ne porroie,
Ne jamès ne vodroie
Nul jor pensser qu'à li ;
S'aim miex ainsi en espoir de merci
Vivre et manoir, por rien ne requerroie.

A li me sui por voir donez
Et à tel pensser adonez,
Si com dit li vers au darrain,
Qu'à toz jors mès, et soir et main,
D'assez miex aim vivre et manoir,
D'avoir merci en bon espoir,
Que de fère tel hardiece
Par quoi demorer en tristece
Porroie bien légièrement ;
Tant le redoute qu'autrement
Ne li requerrai.

Au pui d'amor convenance tendrai,
Ne jamès jor ne m'en départirai,
Soie amez ou haïs.

Très-bone Amor qu'en moi s'est herbregie,
Ce qu'ainz n'osai me fet ore esmouvoir,
C'est en chantant que je requier et prie
Douce merci qu'atent en bon espoir ;
Mès ce n'ert jà que je la doie avoir,
Ne jamès nus hons ne m'en verra hoir,
Se par pité vers moi ne s'umelie

Ma douce dame qu'ai de cuer servie
Et servirai toz tens sanz décevoir,
Ne jà por mal qui me destraingne ou lie
Ne partirai d'atendre son voloir,
Et bien et mal prest sui de recevoir
A son plésir, or me face doloir :
Ce qu'à li plest refuser ne doi mie.

Et s'ainsi me sent de nule partie,
C'est de languir et au main et au soir;
Mès s'à li plest qu'ainsi use ma vie,
Ne sai c'onques ne li fis asavoir,
Quar tant redout son escondit avoir
D'alègement, qu'en moi ne truis por voir
Le hardement que mes griez maus li die

Fors qu'en chantant, déproi la seignorie,
Très-bone Amor, en qui sont mi espoir,
Que s'il li plest me daingne estre en aïe
Vers cele par qui je entent valoir,
Qu'à demander merci n'ose mouvoir,
Et quant la voi de parler n'ai pooir :
Li cuer me faut, ma langue est endormie;

Et d'autre part se double ma haschie,
Ce m'est avis, quant ne la puis véoir;
Tant est plésanz et sage et enseignie
Qu'au droit jugier fontaine est de savoir :
S'aim miex ainsi en tel travail manoir
Que par requerre en puisse percevoir
Que plus m'en soit merci douce esloignie.

Chançon, di bien ma dame l'afétie
Que jà par moi n'ert s'onor amenrie :
A l'essaucier plus l'aim que nul avoir.

Explicit la Complainte douteuse.

Salut d'Amors.

Ms. 7218, Bibliothèque Royale.

Li dous pensser où je si sovent sui
Vient de ma dame et li très-bon espoir
De la grant joie que je atent de lui ;
Or pri-je à Dieu qu'ele en ait le voloir;
Car contre Amor n'a pooir,
Force ne mestrie,
Ainçois covient que l'en prie.

Très-douce dame de qui j'atent merci,
Hastivement le mi fetes avoir,
Ou autrement onques jor mar connui
La grant biauté qui si me fet doloir,
Ne autrement n'ai pooir
Que je ne perde la vie
Se n'ai prochaine aïe.

Douce dame au gent cors seignori,
Vo grant biauté se fet bien apparoir,
Car à mon gré ai-je en vous choisi
La plus très-bele et la meillor, por voir,
Qu'ainques péust avoir

Rois ne conte en sa baillie;
Très-bone Amor en mercie.

Si durement m'ont Amors près siui,
Car je sui leur sanz jamès remouvoir,
Si que li maus que j'en trai m'embelist,
De la grant joie que j'atent à avoir
Vers ma dame tel pooir
C'une seule foiz li die:
Un douz regart me donez, douce amie.

Bone aventure aviegne Amor
Qui me done sens et vigor
De regarder la grant douçor,
La biauté et la grant valor
Qui est en cele
Que l'en doit clamer bone et bele,
C'est du monde la non pareille,
Quar tout ausi comme l'estele
Dont par la mer
Se conduient li marinier,
Se puet l'en conduire et mener
En ses deus iex qui tant sont cler,
Qui sont assis
En son front qui tant est ounis
Plus c'uns biaus yvuires polis,
Et si par sont ses deus sorcis
Tant biaus,
Trétiz et genz fez à compas,
Plus droit que n'est pas un juiaus,
Il sont miex assis c'uns chastiaus
En sa bouchete,

Qui tant est douce et petitete,
Dont les lèvres sont vermeillete
Plus que cerise novelete;
Menton voutiz,
Rondet comme est uns parisis,
Entailliez et fez par devis;
Du regarder est granz délis
Son nez li gent
Qui est fez si naturelment,
Tuit li paintre qui sont vivant,
Tant soient sage,
Ne portréroient un visage
Si biau, si douz, car nule ymage
Ne fist tant rendre le musage
Com fet li sien.
Sa color deviseroit bien :
Rose ne lis n'i feroit rien,
Ne nule flor dont l'en fet pain
Tant ne blanchoie.
Si est si simple toute voie
Que sa color point ne desvoie
Tant est plésant,
Et s'a un chief tant reluisant,
Son nez qui tant est bien séant,
Quar il est plus resplendissant
Que or limé,
Et s'a un col si acesmé
Qui est de gorge si formé
Plus blanc qu'argent seurestamé,
Gras et rondet,
Droite gorge de barbelet;
Il est si biaus, il est si net,

Il boçoie sus le colet.
    Mès trop sont beles
Ses deus jolives oreillettes,
Petites comme deus feuilletes,
Joingnant au chief com deus jumeles.
    Diex! quel solas
A cui ele voudroit fère laz
De l'acoler de ses deus bras!
Qui tant sont gent endeus gresliaus;
    Ses beles mains,
Certes, ne sont mie du mains
Plus blanches que celle de Rains,
Les doiz longues, massis et plains,
    Et espauletes
Si proprement les a Diex fetes,
En seurquetout ses mameletes
Sont plus dures que deus pommetes
    N'apèrent point;
Ele a le cors si fet à point,
Il est si droit, il est si joint
Que par là où ele se çaint
    Ele est si gente,
Si com nature a mis s'entente
A former si bele jovente,
    C'est uns droiz angles;
Ele a biaus rains et basses hanches,
Et petiz piez et basses jambes
Qui sont si beles et si blanches;
    Je qu'en diroie?
Ele est tant simple, ele est tant coie,
Ele est tant bone, ele est tant vraie,
Et plus assez que ne porroie

A raconter;
Se toutes les goutes de mer
Estoient langues por parler
Ne porroit-il pas raconter
Ne dire
La grant biauté que Nostre Sire
A mis en li, si que redire
N'en set nus, s'il ne veut mesdire,
Si gentement se set conduire
Et si très-bel,
Simple comme est un coulombel,
Et débonère comme aingnel;
El monde n'a pas sa pareil.
Se Jhésu-Crist
L'avoit à fère comme il fist,
Certes, je ne croi pas ne cuit
Que jamès refère poïst
Tel créature,
De sens, de biauté, de mesure.
Moult auroit cil bone aventure
En qui el voudroit metre cure
De lui amer;
Quar deçà mer ne de là mer
N'a roi, tant ait terre à garder,
Qui fust dignes de li amer,
Se il n'estoit
Si bons, si biaus et si parfet;
Quar certes grant dolor seroit
Se tele dame ami avoit
Qui ne fust bons;
Quar aussi comme en esté tans
Est li solaus biaus et luisanz,

Sont ses biautez resplendissanz
Là où el vient.
Je pri Dieu que joie li doinst;
Quar si m'a s'amor au cuer point
Qui nuit et jor si me destraint,
N'onc à ma vie
Ne li géhi ma maladie,
Ne dire ne li osai mie
Por paor qu'el ne m'escondie;
Miex aim morir.
Or me doinst Diex si acomplir
Aucun bien fet
Que savoir puist, comment que soit,
La grant paine où ele me met:
Aucune pitié l'en prendroit,
Si com je cuit.
Hé! douce dame, qu'ai-je dit?
Bien sai qu'auriiez en despit
Que je jà en eusse déduit,
Moult m'en merveil.
Hé laz! bien doit haïr mi œil
Qui si haut ont pris leur acueil,
Dont jà n'auré
Merci, certes ainsi morré.
El m'a si doucement navré
Quar la mort penrai à bon gré;
Plus la désir
Que vivre por toz jors languir,
Quar tout adès plaing et souspir,
Si fort m'assaut
Li maus d'amors qui ne me faut.
Je sui du mont tout en leur haut;

Une eure ai froit et puis ai chaut,
Et puis repensse,
Et m'est avis que sa samblance,
Son gent cors et sa contenance
Est devant moi, et n'ai poissance
De moi aidier ;
Et quant ce vient que puis parler,
Si di : Hé las! or puis pensser,
Quar ne voi pas ce que je quier;
Riens ne m'i vaut,
Je sui cil dont il ne li chaut.
Hé las! por qoi fui-je si baut
Que je onques penssai si haut!
Ha! douce dame,
Sage, cortoise et bele et bone,
Jà avez-vous mon cuer et m'âme,
Se pitié vostre cuer n'entame,
Bien m'ont trahi
Li oeil dont je premiers vous vi;
Si vous pri com léal ami
Que vous aiez de moi merci.

Explicit le salut d'Amors.

Du Denier et de la Brebis.

Ms. 7218, Bibliothèque Royale.

La bouche me covient ouvrir
Por mon corage descouvrir,
Quar bouche si est cheminée :
Jà la parole ne fust née
Se bouche fust close toz jors,
Ce set l'en bien en toutes cors.
Quant li cors veut rien demander,
Par la bouche l'estuet mander,
Et quant l'en ot la bouche dire,
Lors set l'en que li cuers désire,
Quar li cuers par la bouche envoie :
Je n'i puis trover autre voie.
S'entre vous me volez entendre,
De dire ne puis plus atendre
Un dit que je l'autr'ier trovai
En un livre que j'aprovai
Si com j'esroie mon chemin;
D'enque estoit et de parchemin,
De tout le livre m'entremis,
Lors si i mis, à mon avis,
Par quoi li un sont de haut pris.

Et li autre sont fol chétis :
Ce font Brebis et dant Denier,
Par qoi cist mons est tant plenier
Qui en sa baillie a ces deus,
Plus fiers est et plus orguillex.
Brebis et Denier estrivoient :
Brebis dist que pas ne devoient
Dès ore mès aler ensamble,
« Quar il m'est vis, si com moi samble,
Que je vail miex que tu ne fais;
Quar je porte du mont le fais,
Si ne vueil pas ta compaigne estre. »
Denier respont : « Ce ne puet estre,
Que nule riens qui soit vivant
Puist estre de moi plus vaillant.
Deseur toz faz-je mon plésir,
Si ai ou mont quanques désir :
Aus hommes et aus mues bestes
Faz-je sovent coper les testes.
Je vent ton lingnage au bouchier,
Par moi le fet-on escorchier.
Que fet l'en de toi? di-le-moi.
— Que l'en en fet? frommage en moi,
Respont Brebis, tele evre s'est,
Et bon burre, qui plésanz est
Et aus Escos et aus Bretons,
Qui miex aiment lait et matons
Que il ne font autres daintiez. »
Dont s'est dant Denier corouciez;
Trestout maintenant li respont :
« Par moi fet l'en chaucie et pont
De fust, de pierres et de grès;

Et de ces fols hommes engrès
Faz-je souez et débonère
Et tels com je vueil à moi plère;
Et noires et blanches nonnains
Faz-je saillir de mains pelains;
Et moines blans et moines ners
Faz-je sovent batre mal ters,
Qui me donent à granz poingnies
Dont il ont de beles brachies,
De dames et de damoiseles
Qui sovent s'en montent sor eles,
Por l'amor de moi : qui me done,
Son voloir à ce est la somme.
Nus hom n'amasse [1]
Que il ne soit tenuz à sage. »
Brebis respondi comme isnele :
« Tout ce ne pris une cenele.
Toz li mons ne gouste de toi
Ne que del fiens de beste en moi;
Mès toz li mons me doit amer,
Quar je faz ces pos escumer
Et la porée crasse et blanche;
Maint homme menjue ma hanche,
Mainte saveurs en est batue
Et mainte foiz, feu abatue,
D'ommes, de fames, de vallés.
Li mien mès ne sont mie lés,
Ainçois sont mis sus bele table;
Mès tu es toz jors en estable.
J'ai non Brebis, j'ai non oeille.

[1] Le Ms. est gratté en cet endroit; je proposerais de lire : *une somme*.

Tu fez au povre sorde oreille,
Si ai non hauwis sanz noise,
Si ne sui pas tant à malaise
Comme cil roi et cil abé ;
Povre gent sont par toi gabé. »
Denier dist : « Trop m'as ramposné.
Quant ton aignel naist en esté,
Tu le lesses en un fossé,
Par toi n'ert-il jà remué,
Comme fole et comme esbahie,
Sanz nule garde et sanz aïe ;
Iluec le vait li chiens mengier,
Li bergiers ne li veut aidier
Por seulement un angevin
Que l'en li toli por son vin ;
Se son denier li fust renduz,
Ton aignel ne fust pas perduz ;
Et por ce te tieng por musarde
Que tu ne en pris meillor garde ;
Mès s'on ne me portoit en place,
N'i a nul qui paumée face
Ne de brebis ne de cheval,
D'escarlate ne de cendal.
L'en ne puet vendre n'achater
Que toz jors ne soie au conter ;
Ne nus clers ne puet riens aprendre
Se je ne sui toz jors au prendre.
Je faz venir le val au mont.
Covoitiez sui par tout le mont,
Néis des chardonaus de Romme ;
Il n'a el monde si haut homme,
Se je li fail, ne soit hontex

Et si ne sui pas trop coustex :
Je ne menju fain ne avaine
Comme tu fez; mal ait ta laine,
Qui ne lesses herbe en buisson,
Ne fain ne bien en ta méson.
A mengier més tout ton délit,
Et si cunchies tout ton lit :
Chascun jor t'estuet nétoier
Et par l'aïde du denier. »
Brebis dist à moult grant alaine :
« Miex valent vint piaus de ma laine
Que soisante de tes cousins,
Que je revest toz mes voisins :
Tels est de moi moult bien vestuz
Qui ne te prise deus festuz.
Denier, tu sez sens de retaille
Tu ne vaudroies que maaille,
Se la croiz pers, tu pers ton pris,
Dont ne seras-tu por riens mis,
Ne por fuisel ne por cuillier,
Non mie por un aguillier.
Denier, enten, si te remembres
Que ne perdes un de tes membres :
Ta vertuz seroit refusée,
Ne vaudroies mie tostée
De pain d'orge ou de pain d'estoupes;
Tu n'as de qoi couvrir tes coutes
Fors un poi de sac ou de cuir;
Iluec porroies-tu porrir
S'on n'avoit à fère de toi.
Fui de ci! si te tien tout qoi.
Cuides-tu donc que je ne voie

Keues traïner par la voie
Aus dames et vair et brunete,
Encor ne soit ma keue nete,
Si fu-ele pris tout entor.
Dames qui sont de grant valor
N'osent pas aler à la feste
S'eles n'ont du poil de ma teste
Ou de celi delez m'eschine;
Si ne het l'en pas ma poitrine,
L'en en fait mainte charbonée.
Mès se ta croiz est jus posée,
L'en te feroit cuire et refondre.
Denier, me cuides-tu confondre?
— Certes, dist li Denier, oïl.
Jà ta laine ne feroit fil
Ne drap teint en vert ne en pers,
Ne vestir moines ne convers,
Se l'aïde de moi n'estoit,
Que ne faz rien que bien et droit.
Quant l'en te trueve morte el tai,
En yver ou el mois de may,
Ton seignor te gete ou fossé,
De toi garder est tost lassé :
Lors te menjuent li mastin
Et li oisel et li vermin;
Nus ne vient vers toi ne aprouche
N'estoupe son nez et sa bouche;
Mès se j'estoie en un fumier,
Icil qui me verroit premier,
Fust à pié ou fust à cheval,
Descendroit certes jus aval
Por metre moi en s'aumosnière.

Brebis, je porte la banière
Que toz li mons à moi s'alie.
Marchiez ne vaudroit une aillie
Se denier ne l' fet assambler;
Denier fet à maint homme embler,
Denier relie madelins,
Denier confont les Sarrasins;
Sanz moi ne puet nus passer mer.
Je faz boivre, je faz humer,
Je faz doner, je faz tolir,
Je faz chevaus corre et saillir,
Haubers rompre, percier escuz;
Champions sont par moi vaincuz.
Je faz soier, je faz sarcler,
Je faz tant boivre de vin cler
Aus dames qu'eles s'abandonent
A cels qui moult petit lor donent. »
Brebis respont : « Tout vaut noaus;
Tout ce ne pris-je pas deus aus,
Quar tu es plains de trahison :
Tu fez d'un hermite larron,
Tu tols à droit, dones à tort.
D'un mauvès homme, boçu, tort,
Fez-tu tant que plus est amez
C'uns sages hom plains de bontez.
Tu n'as solaz, déduit ne joie;
Il ne te chaut qui te manoie :
Tu chiez sovent en ordes mains.
Denier, encore est-ce du mains :
Tu dis que je menju sovent,
Je ne boi mie de l'or vent
Que tu, Denier, qui es d'argent,

Qui fez sovent vessir la gent
En foule, en presse ou en destor.
Foi que je doi mon créator,
Moult te déisse vilonie,
Mès je vueil que tost soit fenie
La tençon qu'est entre nous deus :
J'aim miex vint joies que trois deuls.
Il pert moult bien en ma boiele
Que chante cler en la viele
Qui confortent ces damoiseles
Et ces gentiz clers, lor cerveles :
Maint homme en esbanoie es sales ;
Mès tu es toz jors ors et sales.
Or te dirai toute t'onor :
C'est quant on t'offre à un bon jor
Sus l'autel, mès pas n'i demeures ;
Mès g'i remaing, quar j'ai les eures ;
En ma pel sont les oroisons
Et toutes les bénéicons
Dont sainte yglise en est servie. »
Denier li respont sanz envie :
« Brebis, que vas-tu estrivant ?
Certes, toz jors serai avant
Tant com siècles porra durer.
L'en se puet moult bien consirrer
De toi et de ta compaignie.
Brebis, entent sanz vilonie :
En est belin, chièvre, chievriaus,
Conins, lièvres et de chas piaus ;
L'en escrit bien en véelin,
Certes miex vaut son parchemin
Que le tien, ce set toz li mons.

Brebis, por ce sui-je roons
Que je corrai nus sanz chemise
Tant com durra marchéandise;
Se failloie, marchiez faudroit:
Que sauroit chascuns qu'il vendroit?
L'en donroit brebis por cheval,
Et grosse toile por cendal,
Buef por asne, fuerre por fain.
Trestoz li mons morroit de fain
S'on donoit blanc pain por charbons
Et les jagleus por les poissons.
Veus-tu c'on doinst poivre por pois
Et grosses pierres por cras pois,
Lus por harens, prunes por pomme?
Il n'est el monde si haut homme
Qui sanz moi puist monter en pris,
Quar je sui por toute rien pris.
Si sui cil qui tout taut et done;
Si orrai par tens soner none,
Si n'est pas tens de tencier plus.
Brebis, je ne sui pas conclus;
Mès tu, qui ne sez que respondre,
Li mal leu te puissent confondre
Et mengier crue et dévorer,
Si m'as hui fet mon sens troubler! »
A tant lessièrent le plédier :
Encor fet chascuns son mestier.

Explicit du Denier et de la Brebis.

Voyez, sur Denier ou Dan Denier, la note E, à la fin du volume.

Ce sont li Vers de le Mort.

PAR ADAM [1].

Ms. 2736, Bibliothèque Royale.

Mors, comment que je me déduise
En chanter et en mainte herluise,
Je voi bien et sai qui je sui,
Et comment me vie amenuise;
Mais qui voit le péril ains qu'il nuise,
C'est chiex qui miex prent garde en lui.
Mors à le roy et à le glui
A tant pris de gent c'aujourd'ui
N'i a remès fors que menuise.
Chastions-nous dont par autrui,
C'on doit pour fol tenir chelui
Qui tant carche se nef qu'il puise.

[1] Cette pièce, pour le style et le rhythme, est une imitation des *Vers sur la Mort* publiés par Méon. (Paris, imprimerie de Crapelet, 1835, grand in- °, 2e édition.)

Voir, sur Adam de la Halle, auteur des *Jeux d'Adam* ou *de la Feuillée*, du *Pélerin*, de *Robin et Marion*, de *Jeux partis*, etc., une Notice de M. Paulin Paris, dans l'*Encyclopédie catholique*, t. II, p. 426, et une autre dans le *Théâtre françàis au moyen âge*, par MM. Monmerqué et Francisque Michel. (Paris, 1839, grand in-8°, p. 21 et suiv.)

Mors anieuse et félenesse,
Ies de cheus embler larenesse
Dont il cuide que plus anuit;
Si qu'il n'est ne rois ne contesse
Qui puis truist oste ni otesse
Qui le herbegast une nuit.
Encontre toi n'a nul refuit;
Or n'i a dont autre réduit
Fors confesse, sermon et messe;
Car tu assiés ains c'on ait cuit
Le gent d'un morsel mal enduit,
Tout sans prier et sans promesse.

Mors, de chascun prendre ies astiex :
Devant le père muert le fiex,
Li grains pourist ains que li paille.
Li plus jones est li plus viex;
De jonesche n'est fors brésiex,
En jone cuir pourrie entraille
A tes qui se viande taille.
On ne doit pas selonc l'escaille
Jugier li quels noiaus vaut miex.
On cuide que fisique i vaille,
Mais c'est tout trufe et devinaille :
Nus n'est fisiciens fors Diex.

Explicit d'Adan.

La Sénefiance de l'A B C.

Ms. 7218, Bibliothèque Royale.

Je vous di bien en parchemin
Que tels mains hom va par chemin
Qui droite voie ne va pas,
Et si s'en va plus que le pas
Et de deus voies est à chois.
Je li lo miex que il soit cois
Que par la voie ne s'avaut,
Quar ne puet pas monter an haut
Ne en honor ne en haut pris
Qui en mauvès usage est pris.
Ne vueil pas là torner mon us,
Que jà mes sens n'en ert menus.
Mult fet que sages qui s'en oste,
Quar en vil us a mauvès oste.
Mainte chose covient retrère
Por le siècle c'on voit retrère
Et empirier en mult de leus.
De chiens i a tant et de leus,
Tel sont li vesque et li abé,
Que il guerpissent por A B.

[1] Voyez la note F, à la fin du volume.

Oiez que tesmoingne li .A.;
Cil le set bien qui mis li a:
.A. veut toz tans c'om la bouche oevre,
Tuit prélat béent à ceste oevre;
De ce ne sont mie à aprendre
Que tout adès béent à prendre.
Icil qui l'A B C para,
Fist le commencement par .A.
Ne puis sanz .A. nommer avoir;
.A. i covient toz tans avoir.

Je ne puis bien nommer sanz .B.,
Quant je di bien mult petit bé.
Par .B. commencent li bien fet,
Ne jà sanz .B. n'èrent bien fet;
Por ce di-je qu'en droit .B. a
Mains de covoitise qu'en .A.

Après le .B. vueil .C. descrire:
.C. nous geta d'anui et d'ire.
Toz li mons doit le .C. amer;
Mès mult trova le .C. amer
Li .D. qui de desouz fu plains
Et qui del .M. fu mult plains.
Por ce que .C. traveilliez fu,
.D. geta cels del aigre fu
Qui toz tans fussent en Enfer.
.D. fu en fust, .D. fu en fer,
.D. ot ou .C. angoisse et soi,
.D. fist le .C. honor de soi,
Et par le .D. doit-on avoir
Le .C. plus chier que nul avoir.

Dampné fussons se .C. ne fust.
Li .C. sénefie le fust
De la croiz, quar le .C. le forme,
Et .D. retesmoingne la forme
De Dieu qui tout le mont forma,
Quar por chascun qui sa forme a
Fu mis ou fust que je vous nom,
De qoi le .C. soustient le non;
Mult est li nons petiz et rois:
Metez un .C., si aura crois.

Après vous conterai de l'.E.;
N'a de lono guères ne de lé:
Petit et corbé le véez;
Ne li est pas uns eus véez.
De l'.E. vous conterai la séve:
Jà n'éussons paine se Ève
N'éust ou fust devée mors:
En tel morsel gist nostre mors,
Et li oeilles qui est amont
Note la vie qui ou mont
Par le mors de la pomme vint,
Dont granz contrères nous avint.
Mainte dolor commence en .E.
Fols, entendez bien que sanz .E.
Ne puet estre nommée Evain,
En cest mont sommes par .E. vain.

.F. nous rendi joie ou monde,
Par qoi nous fussiemes tuit monde
Se nostre créance fust ferme
Qui chascun jor devient enferme;

Savez que tesmoingne li trais
Qui parmi .F. est d'autre trais :
Le Saint-Espir dont fu conciex
Nostre Sauveres, nostre Diex,
Qui de rien nule ne malmist
Le saint vessel où il se mist.

Plus que nule lettre que j'oie
Sénefie li .G. la joie
Qui par fame revint ou mont,
Si com li conte conté m'ont.

Après vous conterai de l'Ache,
Qui par desouz d'un pié se lace.
Li uns dist ache, l'autres ha:
Sanz movoir langue dist-on : ha.
.H. est uns hus, .H. est uns criz;
Par .H. ot mult mal Jhésu-Criz.
« Ha! ha! » fesoient li Gieu
Quant li bon l'apeloient Dieu,
« Tu n'es mie tels com tu dis :
« Nous connoissons trop bien tes dis. »
Et Ache miex arme resamble
Que nule lettre, ce me samble.
A glaive morut en croiz Diex,
De qoi il fu et joie et dels.

Après vous conterai de l'.I.;
N'i a meillor lettre de li :
Plus est ou mont li délis cors
Que del .I. n'est petiz et cors.
Il se met por .G. quant li siet,

Ou leu de consonant s'assiet.
.J. sénefie joie vaine,
Tant com li hom a cuer et vaine
Et vie, en lui ne pert sa mort,
Au siècle plus et plus s'amort,
Et quant il est el meillor point,
Dont l'angoisse l'amort et point;
Ne seroit pas si tost desfez
Li .I. comme cil est desfez,
Jus craventez et trébuchiez:
Tost est ses orgueus despeciez.
.J. met por .G. quant bien est pris,
Et s'a Dieu perdu et son pris,
Il aura sept et deus et fer,
Si est li propres nons d'Enfer.

Parler vous doit-on bien de .K.
Iceste lettre, por Dieu, k'a
Qui crie adès quant on le nomme?
Maint mal a mis sovent en homme.
Li ventres a la langue male,
Toz tans veut plaine avoir sa male.
.K. sénefie les prélas :
Nient plus c'on voit en un pré las
Le poulain saoulé de paistre,
Ne puéent estre nostre pastre
Estanchié de tendre lor mains :
Celui qui lor aporte mains
Ne puéent fère bele chière
Tant par ont covoiteuse chière,
Et tant forment lor griève et poise,
Si qu'à plusors longuement poise

Qu'il n'ont deus ventres en mains leus,
Comme li chas qui mult est leus.
Nès la corneille a en ses cris
Le .K. qui est en lettre mis,
Qui jà par bel tens, ne par gent,
Ne resléecera la gent,
Ainz crie adès encontre oré,
Si l'en a-on maint mal oré.

.L. sénefie la loi,
Et par fine réson n'a loi
A cele loi qui est et fu
Devant l'avénement del fu,
Qui est encore à avenir,
Que plusor verront avenir.
.L. est la loi que Diex dona,
De qoi chascuns mult biau don a.
.L. remist le siècle à droit,
Et de l'envers nous fist endroit.
Lettre, langages, loi ensamble
Sénefie .L., ce me samble.
.L. est mult longue, de haut pris;
Par .L. est toz li mons apris.

La bone lois nous vint par .M.,
Qui des lettres est dame et gesme.
.M. a trois piez en sa figure,
En nul leu ne se desfigure
Com .M. seroit figurée
Se d'un pié ert desfigurée;
Mult a en li riche persone,
Qui devient un et trois en somme:

Le Saint-Espir, le Fil, le Père :
N'est rois qui sa vertuz n'apère.
.M. est Marie [1] mère douce :
En ces deuz nons li .M. atouche.

Après ce .N. vous devis ;
Vous savez bien que grant devis
A d'Emme à .N. par un trait ;
Fors example le nous retrait,
Que toutes sont nonpers à l'une,
Si com l'estoile est à la lune
Et li yvers est à esté ;
Toz ceus qui sont et ont esté
Et qui jamès seront en vie,
De dire avant ai grant envie :

[1] Nos trouvères se livraient quelquefois à de singulières puérilités poétiques. Nous voyons, par exemple, Rutebeuf jouer à chaque instant sur son nom. Voici comment l'auteur du Ms. 1132, supplément français, joue avec celui de la Vierge :

A ce qu'e soit plus honnourée
Par plusieurs nons l'ay apelée.
Se je l'apele *Maria*,
C'est pour ce que tous biens y a ;
Je l'apele aussi Marion
Pour sa bele conversacion.
Se je l'apele Mariete,
C'est pour sa conscience nete ;
Je l'apele dame Maroie :
Grain n'eut de félenie en foie.
Apeler la poons Marote,
Quar en lui n'éust onques note ;
Marie fu à bonne escole,
Onques ne dit male parole ;
Ele a passé dame Nicole
Qui souvent en parler est fole.
Je l'apele dame Marée,
Pour ce n'en est grain mains amée.

.O. est roons comme li mons,
Et li hom est brais et limons
Por qui li mons establis fu,
Qui doit estre péris par fu.
.O. est limons dont li hom vint,
Et .O. la lettre que devint;
De terre fu premiers hom fez
Et en terre sera desfez.
Une autre chose nous glose .O.
C'osses fet-il à chascun .O.
.O. est manière d'arester,
D'estanchier et de qoi ester,
Et de mal fère cesser rueve :
Iceste lettre bien se prueve.

.P. sénefie paradis
Et le père qui paradis,
Ciel et terre et la nuit obscure,
Qui l'anui et le mal tout cure,
Et homme qui à lui s'apuie,
En haute honor mult tost s'apuie.
P. resénefie la pomme
Que Dame-Diex devéa l'ome;
Dedenz paradis toz li fus,
Mès que li ardors et li fus
Et li talenz de la moillier
Fist Adam sa face moillier,
Et tressuer après le fet
Quant il reconnut son mesfet.
En itel point le .P. se père :
Paradis sénefie et père,
Et la pomme devint la paine;

Cortoisement li .P. se paine.

Li .Q. est lettre bestornée,
Ce derrier devant est tornée.
Se li .Q. ne fust bestornez,
En guise de .P. fust tornez;
Si com li .Q. va bestornant,
Va l'onor Dieu moult bestornant.
A nommer est vilains li .Q.
Et cist siècles a tant vescu
Qu'en vilonie a fet son ni,
Par qoi li plusor sont honi:
Poi est qui cortoisie i face;
Honor et larguesce i esface,
Mauvestiez et souduiemenz,
Tricherie et cunchiemenz
Portent en haute cort banière :
Tels est au siècle la manière,
Por ce se cuevrent d'un escu
De mauvès siècle avoec le .Q.

.R. est une lettre qui graingne,
Toz jors sa félonie engraingne;
Sanz .R. ne puet-on nommer
Riche mauvès, ne renommer
Les mauvestiez de son vil los.
Quant li gaignons veut rungier l'os,
S'uns autres chiens li veut reprendre,
Sanz .R. ne li veut desfendre.
Tout autressi com li chiens reille
Voit-on le mauvès riche engresle :
Si doivent estre compaignon

Li mauvès riche et li gaignon.

Une lettre saintisme est .S.;
Au nommer est la langue espesse:
Sens et silence sénefie.
Si vous di bien, mult nous afie
De bien se nous avons celi
Que nus ne puet nommer sanz li:
C'est sapience et honesté.
Cil vesquirent en bon aé
Qui par .S. sont nomé saint.
S'est bien droiz qu'ele nous ensaint
Quel seignorie est sapience,
Et honesté et pascience.
.S. sénefie les croces
A ceus qui donent les paroisces,
Ce sont évesques et persones
Qui par droit doivent estre bones;
Simplece, humilité, savoir
Et honesté doivent avoir
Et charité et bone vie,
Sanz mauvestié et sanz envie;
Garder nous doivent et aprendre
Sanz covoitise et sanz sousprendre;
Quar ausi com li .S. aeure
Et encline du chief deseure
Les lettres qui devant li sont,
Doit-on le preudomme en cest mont
Aorer quant il bien se prueve,
Por ce que l'en petit en trueve;
Envers els doit-on sousploier
Si comme .S. covient ploier.

Par .S. nous covient servir
Se nous volommes déservir
La seignorie au Roi hautisme
Où li preudomme sont saintisme.
Par .S. commencent li non
Qui ès ciex sont de grant renon:
Mult a lettre grant seignorie
Qui devant Dieu va si florie.

Du .T. vous dirai la manière :
En cropant porte sa banière,
Une lettre est corte et crampie,
Si resamble trop bien espie;
Corbés est et de lait maintien.
Sanz .T. ne puet l'en dire tien.
Desor la keue siet le maistre
Si com le chat qui crout en l'aistre;
Deseure samble une potente,
Ne n'a aillors mise s'entente
Qu'à dire tien, mès petit done,
Ne guères rien ne guerredone;
Aus honestes ne aus senez
Ne dist mie li .T. tenez.
.T. done aus chiens, .T. done aus leus;
.T. done à celes et à ceus
Qui n'en ont mestier ne soufraite:
Bien doit avoir l'eschine fraite.
.T. si crampist et tient ensamble,
Une male beste resamble.
.T. sénefie la destrece
Et la viuté de la larguece,
Dont li riches vait estampis

Ausi com li .T. va crampis;
Lor tient adès ès mains la crampe
Qui jusqu'au cuer lor monte et crampe:
Par aus décline et faut li mons;
Largueçe font trère ès limons,
Et avarisce en destre mainent:
Ainsinc li riche se démainent.
Par .T. commence trahisons,
C'est une de ses oroisons;
Ne nus ne porroit trahitor
Sanz .T. nommer ne tricheor;
Par .T. commence tricherie,
Et Judas par sa tricherie,
Quant Dame-Dieu vit apparu,
Il le vendi primes par .U.

Sanz .U. ne le pot Judas vendre,
Et puis l'estut destruire et pendre.
Si comme fourche est li .U. fais,
Où Judas fu mors et desfais;
Là s'estrangla honteusement,
Onques n'en quist amendement;
Se Judas Dieu par .U. vendi,
Par .V. s'estrangla et pendi.

La manière dirai del .X.:
Ceste lettre est an mains bons lieus;
Renommée est de grant renon,
Si est formée en un haut non.
Quant li hom est crestienez,
S'est-il par .X. crestianez [1].

[1] Ce mot s'écrivait *xpianez*, comme on lit au manuscrit.

Si trueve l'en en toz escris,
Par cele lettre est nommez Cris.
Bien devons si crestien estre,
L'enfès ne puet crestiens nestre,
Mès ausi tost comme il est nez,
Est-il par .X. crestienez,
Levez et baptisiez en fons,
Et empains enz desi au fons.
.X. a deus trais petiz et cors,
Iceste lettre a quatre cors.
Toutes les parties du mont
Sénefie aval et amont;
Cil .X. qui ainsi est espars
Nous dit que trestoutes les pars
De cest siècle tient Jhésu-Cris,
Par qoi toz li biens est escris.

La manière dirai du .Y.
Deus lettres samble au non .Y.;
Ceste lettre ne fet que une
Et si est de toz miex jéune.
Quant li Juys orent Dieu pris,
Qui sovent ert par aus repris,
Si metoient en lor ébrieu
Lettres de Caldieu et de Grieu,
Et cuidoient que Dame-Diex
Ne séust ce entendre d'els,
Tant estoient fol et estout;
Mès Dame-Diex entendoit tout.
Iceste lettre est si parfete,
Qu'en tout l'A B C n'a si fete.
Par cesti est Jhésus nommez,

Qui tout partout est renommez,
Et sachiez bien que li Juy
Apeloient Jhésu par .Y.
La lettre est déliée et fix,
Et maintes genz l'apelent fix;
Mès je vous di que c'est faus nons
Et que de .Y. est ses renons:
Ainsi l'apelent li Géu
Et li Ebrieu et li Caldieu.

Li .Z., une lettre au gieu,
Si com nous tesmoignent li Grieu,
A paines ert par moi descrite,
Quar en pou de lieu est escrite,
Et si vous a mult grant mestier.
En la kyriele au moustier
Crions-nous par .Z. Dieu merci,
En a donques riche merci,
Et sage lettre et riche et cointe
Qui de merci Dieu nous acointe;
Quar kyrieleyson ici
Vaut autrestant com Dieu merci.

Après vient ET, ce m'est avis,
Tost en aurai fet le devis;
Ceste lettre est en tel point fete,
S'ele estoit ostée et desfete
l'A B C petit poi vaudroit.
Si vous di que il n'i faudroit,
Por li contrictions ne moz;
De ce mult bien enhardir m'oz.
Iceste lettre nous démonstre

Que tuit li riche homme sont monstre,
En qui il a poi de valor.
Mult chiet la lettre en grant dolor
Qui à mauvès seignor eschiet;
Quar tout le païs en meschiet,
Qui perderoit ceste ne cis,
Se cist estoit mors et ocis;
Jà li siècles n'en vaudroit mains
Se il n'avoit ne piez ne mains;
Si se maintienent-il com sire.
Mult légièrement se consire
Toz le païs après sa mort,
Et s'il est preudom on remort
La grant bonté de sa vaillance,
Si plaint-on mult sa défaillance.

Li A B C par titre fine,
Si ne r'est mie lettre fine;
Sovent est mise par soufrete
Là où autre doit estre trete :
Si com l'en met por .M. title,
Là remet-on en maint chapitle
Par soufrete ou par défaute,
Quant il i muert persone haute,
Assez pieur ou mult plus basse
Par qui toz li chapitles quasse.
Icil qui l'A B C afine
En itel point ces lettres fine.

Cil qui a non Rois de Cambrai [1]

[1] L'auteur de cette pièce. — J'ai publié une satire de ce trouvère (la

De tel sens et de si veraï,
Comme il puet en son cuer trover,
I vaut son engien esprover.
Or l'en doinst Diex avoir tel pris
Que des sages ne soit repris;
Et se il i a que reprendre,
Bien en veut jor ou terme prendre
De l'amender, se Dieu est bel;
Mès cil sont plus Kaym qu'Abel,
Qui ont sus les biaus diz envie,
Quar il sont de trop male vie;
Quar quant la chose est bien emprise
Et li sages la loe et prise,
Cil qui l'a fete l'a plus chière,
Si en fet assez meillor chière. [1]

Explicit la Sénefiance de l'A B C.

Descrissions et la Plaisance des Religions) dans les notes et éclaircissements aux *Œuvres complètes de Rutebeuf*, t. I, p. 441.

[1] On peut rapprocher cette pièce, à cause de l'analogie que présentent les deux sujets, du fragment suivant en prose, tiré du manuscrit lansdowien 397, appartenant au Musée britannique :

« De vino. Savez-vous comment homme deit le vyn prisir, quant homme le trove freit et de bon boysoun? xx lettres y ad, bien les sai; or les escotez et jeo les vous nomerai: iij. B, iij. C, iij. N, iij. S, et viij. F. Les iij. B dient q'il est *bons*, *beus* et *bevale*. Les iij. C dient q'il est *court*, *clers* et *crespé*. Les iij. N, q'il est *net*, *neays* et *naturels*. Les iij. S dient q'il est *sek*, *sayn* et *sade*. Les viij. F dient q'il est *freit*, *fresche*, *fryant*, *fremissaunt*, *furmentel*, *feire*, *fyne*, *fraunceys*, etc.

Un autre manuscrit appartenant au même dépôt, mais faisant partie de la bibliothèque dite du Roi (Ms. 12 D. xi), présente les variantes suivantes:

« Les iij. S signifient q'il est *sein*, *sad* et *saverouse*. Les tres N signifient q'il est *net*, *nais* et *natureus*. Les uit F q'il est *fin*, *fres*, *froit*, *fort*, *frick*, *flurant*, *freignant* et *furmente fort*, come muson à blaunk moyn, raumpant comme esquirel, descendaunt cum foudre, poignant come aloyne de cordwaner, il saut, il trop, il vait, il règne, etc.

Le Vergier de Paradis.

Ms. 2718, Bibliothèque Royale.

Dire vous vueil d'un homme dur
Qui tant avoit corage sur,
Qu'il n'avoit de povre pitié,
Ne vers Dieu amor ne péur.
Cil hom qui tant ot cuer séur,
Qui avarisce avoit lacié,
Un jor dormi et ot songié
Qu'il estoit près d'un biau vergié
Tout plain de fruit bel et méur;
Mès il n'i pot metre le pié,
Quar il trova l'uis véroillé,
Et moult estoient haut li mur.

N'i pot entrer, ainz fameilla
Et la fain moult le traveilla,
Por le biau fruit plain de déduit.
Tant i fu et tant apela
C'uns hom vint qui à lui parla;
Il fu moult liez quant il le vit,
Doucement a proié et dit :
« Amis, donez-moi un petit

De cel biau fruit que je voi là,
Quar moult grant fain m'a desconfit. »
Et cil, par moult bel escondit,
Cortoisement respondu a :

« Amis, dist-il, à moi entent :
Il me covient estroitement
De cest vergier garder l'entrée.
Moult i a de fruit bel et gent,
Mès c'est à une sage gent
Qui est en cele autre contrée.
Chascuns a ici s'ente entée
Por ce que la truist aprestée
A un chier tens que il atent
Que viande sera gastée,
Ne ne porra estre trovée
Fors en cest vergier seulement.

« Sanz congié de seignor ne doit
Li serjanz estendre le doit
A ce que il a en baillie.
Amis, tu sez bien orendroit
Que ne te puis doner par droit
Ce que tu quiers, se tu partie
N'as en ceste parçonerie ;
Mès bien te soit apareillie
Se ente i as qui teue soit.
D'autrui ente ne di-je mie
Que par toi soit pomme cueillie. »
A icest mot si s'esveilloit.

Moult encuse son cuer sauvage

Et moult blasme son fol corage;
Du biau vergier moult se démente.
« Voirement, dist-il, a cuer sage
Qui bien porvoit son avantage
Au chier tens qui est à venir,
Li hom qui si biau vergier ente;
Ici vueil enter la moie ente
Por partir à lor laborage.
Bien doi à ce torner m'entente
Que je en si chier tens ne sente
De si grant famine la rage. »

Toute sa cogitacion
A torné en sa vision,
Tout son cuer li a esméu
De paor, d'amiracion.
Quant est en recordacion
Que il a si grant fain éu
Por le gent fruit qu'il a véu;
Or a-il bien apercéu
Par ceste démonstracion
Qu'avarisce l'a décéu,
Quar il n'avoit onques éu
De povre miséracion.

Moult a bien cil preudom despons
Du jardinier le biau respons,
Lors bat sa coupe et dist : « Hélas!
Moult me monstre beles résons;
Ma grant durté est achoisons
Qu'ainz ne me fist del fruit solas.
Droituriers Diex, vers toi sui mas.

Par cest signe que doné m'as,
Donez me soit li tiens pardons.
Or sai-je bien, je n'en dout pas,
Que tu rendras à droit compas
De toutes oevres guerredon. »

Or est de la voie senestre
Cil preudom venuz à la destre.
A confesse va moult hastis
Cil qui onques mès n'ama prestre,
N'onques mès confès ne vout estre;
Puis servi Dieu humbles et pis,
Et fu au bien fère ententis
Et aus povres fu volentis
Et larges de tout bien terrestre.
Bien s'aperçut, bien fu soutis,
Que tesmoingna li biaus courtis,
Qu'aumosne est de gloire fenestre.

« Hé Diex! dist-il, ne te descorde
Du grant péchié qui me descorde
De toi, qui trop m'a asservi
Avarisce, qui tant est orde;
Volenté ai que m'en destorde.
Diex, je t'ai lonc tens messervi,
Onques en bien ne me porvi,
Ainz ai lonc tens à mal servi;
Se tu me rens à droite acorde,
Selonc ce que j'ai déservi,
J'atent, et bien l'ai déservi,
Jugement sanz miséricorde. »

Qui done aúmosne il se desdete,
Quar aumosne est et dons et dete;
Mès Diex n'en reçut onques une;
Ne ne cuidiez qu'il en promete
Guerredon, s'ele de main nete
Ne vient et de nete pécune.
Qui envers son proisme a rancune,
Diex voit sa conscience brune,
Et por ce s'aumosne dègete;
S'aumosne ne vaut une prune :
Miex li vient que jà n'en doinst une,
Mès là où ele est la remete.

Ce est résons aperte et nue,
Il n'est pas droiz que je desnue
Un homme por autrui vestir,
Quant de la rien que j'ai tolue
Au laborer qui le desnue,
Dont je li faz la fain sentir,
Vueil au povre le ventre emplir,
Ce est à dire sanz mentir,
Oiez com dit parole crue:
Diex vous devez bien assentir
A ma raüne et consentir,
Quar vostre povre la menjue.

Et cil qui riens tolir ne pensse
Et por Dieu done sa despensse
Ét riens n'a fors de labor droit,
Mès d'aucun crieme est en offensse,
Cuide-il que vers Dieu le tensse
Li dons que li povres feroit?

Fols est qui sor tel gage acroit,
Cil qui en tel aumosne acroît,
Il encuse Dieu du consensse,
Ne aumosne vers Dieu, tant soit
Homme, tant comme en crieme soit,
Dont livre Diex péchiez à censse.

Bien se gart chascuns que il face;
Onques Diex ne torna sa face
A aumosne à crieme meslée.
Voiz l'omme qui siut double trace,
Qui la lavie au bien entrace,
Qui fet sa vie entremeslée
De bien de mal avironée,
Ce samble verge entrepelée :
A nient soit qui ce fet et sache;
Aumosne qui est présentée
A Dieu de main ensanglentée
Ne désert pas de par Dieu grâce.

Explicit le Vergier de Paradis [1].

[1] On peut comparer cette pièce à *la Voie de paradis*, par Rutebeuf, p. 24 et suiv. du 2e vol. de ses œuvres ; à une autre pièce sous le même titre, que j'ai citée dans les notes du même volume, p. 227 et suivantes ; enfin au *Songe d'enfer*, p. 384 de mon 2e vol. de Mystères inédits, au *Salut d'enfer*, p. 43 de mes *Jongleurs et Trouvères*. Toutes ces idées sur le ciel et l'enfer sont d'autant plus curieuses, qu'elles roulent dans le cercle de celle qui donna naissance à la divine comédie. Voir aussi *de la Peine d'Enfer*, plus bas, p. 304.

Moralités sur ces sis Vers :

C'EST LA JUS C'ON DIT ÈS PRÉS,
JEU ET BAL I SONT CRIÉS :
ENMELOS I VEUT ALER,
A SA MÈRE EN AQUIERT GRÉS :
— PAR DIEU, FILLE, VOUS N'IRÉS :
TROP Y A DE BACHELERS AU BAL [1].

Ms. 428, supplément français, Bibliothèque Royale.

Cis prés dont je vous vueil conter
Qui maint home fait enchanter,
C'est li mondes qui tous enyvre
Ceaus qui à son gré vuelent vivre,
Qui siet ou val de ténébrour,
Ou val d'angoisse et de dolour,
Ou val d'angoisse et de tristece,
Où nus n'a parfaite léece.
A droit est cis mons comparez
Au pré qui de flours est parez ;

[1] Il y a dans l'original, en tête de cette pièce, une miniature représentant un personnage qui joue du flageolet avec une main, et frappe de l'autre sur une espèce de tambour de basque. Autour de lui sont quelques jeunes filles et quelques jeunes hommes, entre autres Emmelos que sa mère veut emmener. Les vers qui servent de thème sont rubriqués en rouge. La même pièce se retrouve à la Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 175 B. L. F., fol. 284 ; la miniature y est reproduite dans le C initial.

Car aussi com li prés flouris
Est de ses flours tost desflouris,
Autressi tost vienent et vont
Toutes les choses de ce mont.

L'une des flours si est richece
Qui tost défaut et tost désèche :
Hui iert li hom en richeté
Et demain iert em povreté
Por la muableté dou monde,
En cui tous maus keurt et habonde.
Des richeces parla Davis,
Li sages en dist son avis.
Quant li riche ont dormi lor songe,
Lor richece mult lor alonge;
Car quant ce vient à l'endemain,
Si ne truevent riens en lor main,
Ne sevent que c'est devenu;
Ainçois se truevent povre et nu,
C'est-à-dire k'après la mort
De leur avoir n'ont nul confort
Se lor bienfais ne les recuevre,
Pour ce est sages qui bien enoevre.

Biautez est l'autre de ces flours
Qui est de diverses colours,
Mais tost désèche et tost défaut :
Biautez de cors moult petit vaut,
Biautez fiens et nois nous ressamble,
Car la noiz la puour nous emble
Dou fiens quant a esté sus mise ;
Mais quant li solaus l'a remise

Tost est descouverte l'ordure;
Cele biauté moult petit dure,
Aussi est de biauté de cors
Qui si est plaisans par defors;
Mais quant vient une fièvre aguë,
Qui si le destraint et arguë,
Taindre le fait et empâlir,
Non par viellece défaillir.
Cis est fouls qui por sa biauté
Démaine orgueil ne cruauté.

La tierce flour est seignorie
Que li hom a pour sa lignie,
Dont est servis et honnorés;
Mais quant vient uns petis orés
De mort ou d'aucune aventure,
La flour en sa biauté poi dure;
Car petis vens la fueille enporte
Quant ele chiet sor la flor morte.
De ces prés sont teles les flours,
Encor en y a de plusours
Dont je n'ai pas de parler cure
Pour ce que lor biauté poi dure.

Jeu et bal i sont criés.

Li geu, li bal qui crié sont,
Ce sont les vanitez dou mont,
Li vice et les males pensées
Autressi com par ban criées;
Car chascuns au mal faire court
Pour l'anemi qui le tient court,

Autressi com par ban le roi :
Trop a el siècle de desroi.

Enmelos i veut aler.

Enmelos c'est la chars humaine
De cui chascuns servir se paine,
Qui veut suivre les vanitez
Et les grans superfluitez
Del mont, de boire et de mengier,
Qui de Dieu le font eslongier.

A sa mère en aquiert grés.

Congié requiert d'aler au bal
Enmelos, qui set tout le mal ;
Mais par devant li est sa mère
Qui li samble estre trop amère :
C'est l'âme, qui si est contraire
A la char qui ses bons veut faire.

Par Dieu, fille, vous n'irés.

Par Dieu, fille, n'irez mie;
Ce seroit trop grant folie :
Des bachelers y a grant masse,
Tost vous feroient clamer lasse.
Savez qui sont li bacheler?
Je ne le vous quier pas celer.

Orguex i est et sa compaigne,
Qui tous les maus vices ensaigne;

Primes fist les angres péchier
Orguex et dou ciel trébuchier,
Puis a el mont semé maint mal;
Les plusours met du mont ou val,
Les plusours a fait trébuchier
Et as espées détrenchier.
De lui est mauvais li amors,
Par lui a esté mains hom mors;
Si le doit bien chascuns despire,
Car il est des mauvais li pire.
Vaine Gloire si vient après :
Ceste est sa parente de près;
Car qui de l'une est entrepris,
Il est de l'autre tost sorpris.

Après ceste vient Gloutenie
Qui le mont a en sa baillie :
Ceste fist premerain jadis
Geter l'onme de paradis,
Quant il menja le fruit mortal
Par quoi sot le bien et le mal,
Et si chéirent en servage
Cil et celes de son lignage,
Et furent tuit déshérité,
Quant Jhésu-Cris par sa bonté
Prist en la Virge char humaine
Pour nous geter de cele paine.

Luxure ceste vient après,
Ceste est sa parente de près ;
Ceste fait moines renoiier,
Ceste fait nonnains desvoiier,

Ceste fait foloier les sages,
Ceste fait guerpir hermitages,
Foloier fait clers et prouvoires
Et moines blans et nonnains noires;
Ceste fist jà tolir la vie
David home de sa lignie,
Pour ce que ne fust percéus
Ses avoltires et séus.
Après ceste vient Convoitise,
C'est cele qui touz maus atise;
Convoitise fait usurer,
Et fait faussement mesurer,
Convoitier fait la mort dou père,
Perdre l'enfant amour de mère,
Et fait faire les larrecins,
Les roberies ès chemins
A ceux qui ont deniers en male :
Convoitise fu tousjours male.

Après ces cinq que j'ai nommées,
Ire et Hayne i sont mellées :
Cestes font faire desraisons
Sans droiture en toutes saisons;
Cestes font omecides faire,
Murs abatre, chastiaus desfaire.
Qui iert pris en lor compaignie,
Jà n'aura pardurable vie;
Car chascune est assez mauvaise.
Pour ce est raisons que me taise
Des bachelers qui vont au bal
Qui Enmelot enortent mal
Et qui sa mère ne veut croire.

Li bacheler li font acroire
Tel chose que ne puet paier,
Et si li font tost engagier
Li méismes à la parclose,
Quant del' monde sera forclose;
Mais s'ele fust bien conseillie
N'alast pas en lor conpaignie,
Ains créist le conseil sa mère,
Et jà soit ce que trop amère
Li samblast estre sa doctrine;
Mais jusqu'à un poi de termine
Li muast sa mère en douçour,
Car quant venra au derrain jour,
Que Diex venra au jugement,
Mais nous ne savons pas comment,
Ains venra sans noise et sans bruit
Aussi com li lerres par nuit.

Or prions Dieu tuit de bon cuer
Que la char ne face à nul fuer
Chose par quoi soit tormentée
L'âme quant dou cors iert sevrée,
Et k'Enmelos puisse si vivre
Que sa mère face délivre
Dou feu d'enfer qu'ele n'i soit.
Dites *amen*, que Diex l'otroit.

De la Peine d'Enfer [1].

Arundel, Ms. 288.

A Rome en la haute cité,
Eu tens seint Eggon li beignuré,
Esteit une morine si vengus
Ke apartement morirent plusurs;
Les scentes virent de ciel venir
Et plusurs gent à mort ferir.
Un chevaler al houre esteit
Ki en Rome dunke maneit,
Feru fu et malade giseit,
Mès il qant morir deveit
Sun espirit fu mené,
Ceo lui semble pur vérité;
Le corps vist mort apartement,
Ceo fu avis à tote gent,
Mès en un poi de houre vivifia

[1] Ce fragment sur les peines de l'enfer, qui m'a paru curieux à cause du rapprochement qu'on en peut faire avec certaines idées du Dante, est tiré du *Manuel au Péché*, en français, par Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln vers la fin du 13e siècle, et qui mériterait à plus d'un titre d'être imprimé. Voir llabbé De la Rue, *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands*, t. III, p. 107-114.

Et ke veu out merveil cunta :
« Jeo vi, dist-il, un pount,
Et l'ewe desuz mervaille perfunt,
Hiduse et neire et respuaunt,
Du regarder oy hidur grant.
L'ewe esteit aval curant,
Horriblement fu tut alant.
Utre le punt esteit un pays
Très-délicius, ceo me fu avis :
Verte esteit la praerie,
La beuté descrivre ne sai mie;
Trop esteit biel flurie,
Kar plein esteit de espiecerie;
Tant esteit de duz odur
Et de très-délitable savur
Ke bien os dire sanz poür
Ke de la beauté et la duçur
Poet un hom vivre tut jur.
Très-bele gent i habiteyent
En mansiuns ke il aveient,
Beus esteient lur mesuns,
De grant noblece et riche aturs;
Aucunes esteient si très-beles
Ke recunter sereit merveilles,
De merveilluse grandur
Et de très-bele richiatur
De or fin et de merez
Furent les uns tyulez;
Mès saver ne poey de véritez
A ki eles esteient si aturnez.
Sur la rive de l'ewe hiduse,
Ke neir fu mult merveilluse,

Acune mesun vi fundez;
Et une niule del ewe est levez
Ke acuns des mesuns ateigneit,
Mès acuns ateindre ne poeit.
Le punt dunt jeo vus cuntai
De tiel esproef fu et tiel
Ke si home le vout passer,
Si de piéché net ne fu primer,
En l'ewe dunt vus ai cunté
Cheueit plein de horriblité;
Mès dreitures et nette gent
Passer le poeient seurement,
Et entrer en le païs joïus
Ki si beu fust et délitus.
Un prestre vi passer légiément
Ke puis homme entrer...,
Et tant passa plus légiément
Ke sa vie amena netement.
Un home, dist-il, ke jeo cunus très-bien
Ki ne esteit mie bon crestien,
Ki Pères out nun, et grant baillie
Aveit tant cum il fu en vie;
Pené le vi là très-malement,
En l'ewe puaunte de neire gent:
Là lui viz-jeo porter
Une grante pesantime de fer
Ke en l'ewe li fundra.
Allas! la peine k'il aveit là
Mult durement desirei
Saver la vérité pur quei
Il esteit si fortement pené,
Et meintenant me est cunté

Ke siusce jeo-bien pur ceo
Esteit-il si malement treité
Ke il mist plus sa cure,
Kant deveit fère dreture,
A crueleté ke à justise :
Ceo deveit fère en nul guise;
Et en fesaunt jugement,
Cruelement trecta la gent.
Ore est per ceo en torment;
Deu de lui prent vengement.
Un altre home il i vi
De cel punt aval pendi,
Ki Estephene fu renomé,
En Rome maneit en la cité;
Kar qant le punt vout passer,
Del pé comensa escriler
Et ver l'ewe aval chaï,
Ne per qant par le punt pendi;
Diables neires del ewe muntèrent
Ki aval par les quises le traièrent;
Mès gent de très-grant beuté
Ver mun par lez braz l'unt saké :
Aucunes al moynes fet aveit
Dunt Deu de ciel se paeit;
Per ceo par le braz l'unt traîné
Les seinz angles Dampne-Dé;
Mès lécherie out purchacé,
Per ceo les diables l'unt saké
Par les quisez ver tormenz
Dunt asés parlames einz.
Tant cum il fu en tiel tripel,
A me revint le chevaler.

Si Estephene fu perdu ou sauvé
Ne sout mie bien de vérité.
Por ceo vos ai ceo recherçé
Ke chescun home seit chastié
En jugement fere crueleté,
Kar ceo est grant iniquité.

Du Roy ki avoit une Amie.

Bibl. Cotton., Ms. Julius A V.

Uns rois jadis estait qe avait un amye,
La queie plus ama qe ne fist sa vie,
Ceo apparust bien quant per gelusye
La mort en prist par lye à seison establye,
E quue out close en un chaustel fort,
Où ele out assetz de solace e de comfort.
Là vint un traïtour, et par un acord
Ove ly l'amena, si fist al roy grant tort.
Ly rois qe fust geluse de sa chier amye,
Sout qe par descort ust fet la folye;
De ly se vout venger, qe fist la gylerye,
E cele remener qe estoit de ly fuie.
Par power de son host ust hu sa volunté,
Saunz venir à bataille à chivale ou à pée;
Mès pur attreer le quer de cele alossé,
Par soi vout desrener son drait en ly clamé.
Tant fu de pruesce son noun renomé
Qe sa chevalerie de tyrant fut doté,
Dont jà ne ust en chaumpe al rois encontré,
Si le roy les armes en bataille ust porté;
Mès cointement le fist ly vaillaunt chevaler,

Car il prist les armes un son bacheler,
Qe Adam ont à noum, si les fist router
E par un damoisele se fist de ceaux armer.
Si entra en la chaumbre cele damoisele
Qe de totes altres estoit la plus bele;
Yl entra si suef, saunz noise e favele,
Qe nul home le sout fors qe sout cele.
La damoisele l'arma de mult estraunge armure :
Pur aketoun li bailla blaunche chare e pure,
Pur cadice e cotoun samik mist en cochure,
Pour quissocz e mustilers ly dona la furchure,
Pour chauces de fere de nerfs mist la jointure,
Ses plates furent de os qe sistèrent à mesure,
La gaumbeysoun de say la pel per desur :
De tot partz assist les veynes pur urlure,
Pur bacyn à la test li planta anapele,
Pur l'atour de bacin deeinz mist la cervele,
La ventaile del hauberk esteit la face bele,
Qe privément en chaumbre lascea la pucele.
Quant ly rei fust armé, de chambre s'en issist;
De combatre al tyrant fraunchement se perfist.
Le tyrant bien l'avisa, si le out en despist,
E par grant engrées dever ly roy se mist.
Maint dure assout le tyrant dunt ly fist;
Et le duz chevaler un poy de temps suffrit,
L'autre fu ègre et taunt le surquist
Qe homage e service du chevaler enquist.
« Avay! sir Belial, tu quères grant utrage,
Dist le chevaler, qe fust de fere curage;
Unqes ne fust oye qe serfs de seignurage
Par poer demandast servise e homage.
— Où est ta seignorye? dist ly féal tyrant;

Unqes ne vi roi aler pain querant;
Mès i pert qe soitz de linage graunt;
Par ma curtoisie, si voir frei taunt :
Rendez-vus ore à moy, e jeo vus seiseray
De teres e tenementz q'en ma baillie ay,
E mès en ceste vie ne vus greveray,
Par si qe vus facez ceo qe dist vus ay.
— Uncore di Belial, uncore vus di fi;
De tere ne tenement rien ne vus pri :
Pur ma chier amye su-jeo venu ci,
Qe vus m'alevastes, dont jeo vus défi.
— M'avez ore défié, dist sire Bélial,
De ceo jour en avant vus garderay puer male;
Asseetz ore un jour ou pople comunal,
Poés veer la bataille en montaigne et en vale. »
Le jour fu assis par un venderti
Et leu fu pris en un mount auxi
Où le chevaler de soen enemy
Dessevrer dust s'amie cum promis oit à ly.
Au roi fust amené un cheval sojorné,
De quatre maner de pail si estoit vené :
De cypresce fu le corps, de cèdre le pée;
S'eschine fu de olive, de palme haut cryné,
E ly rois mounta tout à son apu de gré,
Pour monstre q'il out dreit en chose chalengé.
Sa sele fu trop dure, et mout l'ad anguisé;
Mès pour l'amour s'amye, la payne a ublyé.
Ly tyraunt environne le roi de son host,
Li roi ben aperceut lour bobance e lour bost,
La baner de ces braz encontre eaux desclost,
E boute avant l'escu qe a haï tot cel host.
Son esku fu blaunk, estencellé de goules,

Au chef sa coronne de verges espinouses,
Blieue la bordure ouf quatre signes custuses,
En un leu la fountayne que les veines elkoses;
Un heaume out à la teste de chenns rubrichez,
Un hauberk endose des corgez maellez,
Un espei enpoigne de un olok de fère forgez;
E lalaunce de pacience fort ben ferrez.
Ly tyrant le regard, si out grant dédeigne,
E le roi le suffrist travailler en vaine,
Ne n' attendist houre de lever la mayne,
L'autre le surqueit de malencolye pleine;
Si done au roi du launce e perce ses escu;
Le coupe fu si fort dont ad le roi féru
Qe sinc lués de corps saunc ad espandu:
Lors quide l'autre avoir le roi vencu.
Fort fu cel estour quant si assemblèrent,
Qe la tere trembla e peeiss debrrèrent.
La gent de tot partz le roi tant surquèrent
Ke tot à la mort en chaumpe le lessèrent.
Cy poet l'em dire où estoit son host
Qe dust au roi entendre encontre l'autre host?
La vus respondrai brèvement, à un mot:
Yl out si ordené qe nul luy fust decost,
Car soul volait avoir l'amur de s'amye,
Qe soul emprist pour ly tel mescheve sans aye;
Si altre li ust aidé, lors fust départye
L'amour entre plusours qe soul ad déservye.
Par tant se mist soul li rois encontre touz,
Et pour ceo qe soul se mist encontre multz,
Le tyrant quide veincre le chevaler pruz;
Mès il par sa pruesce si les venquist touz.
Il lieva sa launce qe suffraunce est dist,

L'un main au tyraunt plainement tollist,
L'autre mayn par vaidie le mist en respit
Tant q'il ust parfait ceo qe il establist.
Par tant ne lessa mie ly très malvais leer :
Tot droit par la cote prist le chevaler,
Trestot l'a desciré devant e derère;
Jà pour ceo ly rois ne chaunga sa cher.
Quant la cote estrange du roi dégisé
Par la main au tyrant fu ci desciré,
Lors estoit ly rois desuz bien armé,
Eu jà amour demeyne qe ensi est devisé,
De joye e de vie tut droit quartilé,
De puissaunce e de saver e de draitur fretté,
En le chef un santour de haut dignité,
Une bende en belif de immortalité.
Quant ly tyrant le vist qe ceo fu ly rois,
Lors out le corage trop à maleois;
Il le out vu avant en son grant palaïs
Et conisçoit son power e les droit laïs.
Luy chaitif s'en fuist à grant confusioun,
E ly roi descendist en un bas dongoun.
Là trouva s'amie en grant chaitivesoun,
Qe mercy li requist de sa mesprisoun.
« Sire, dist-ele, mercy, chevaler allosé,
De cest lase cheitif prenge-toi pité,
Yeo ai tant mesfait encountre vostre grée
Ne vus ose regarder de hounte enfronté;
Vus me faistez riche là où povre estoi,
De robe me vestites qe valust qe sai,
La curtoisi fu vostre, la vilanie fu moy
Quant ouf le tyrant alai de vus ma vai,
Sus en vostre verger où jadis manai.

Par un fause clef le tyraunt quist sa pray,
Entra en parole, e tant me donay
Qe à ly m'asenty par promesse de nobleye:
Ouf ly m'en aloi à mal houre le mien,
Qe si tost cum entroi la tere qe clayme soen,
En prison si me mist, si com vus veez bien :
Unqes pus ne avoi solace ne joye de nul rien.
Gentyl quer de roi, mercy vus requer;
De ma fole emprise me volez pardoner. »
Doucement respount ly curtoise chevaler :
« E jeo le vus pardonne fraunchement de qoer,
Vus me avez costé mut chier huy cest jour :
Turs fitz pour peer entra teel estour,
Puis qe vus ai conquis par saunc e suour,
Ne vus porés refuser en aieiez de moy socour.
Si vus avez hount de auncien folye,
Ore vus afiez en ma gelousie,
Quant pur l'amour de vus abaundon ma vie,
Pur vus remener qe estaitz de moy fuie.
Regardez ma face com est demagïe,
Regardez mon corps cum est pour vus plaïe;
Avisés mon escu cum est deverdilé,
E ne quidez jà qe soiez refusé.
Jadis vus donay fiance en privé,
Soulement ma amye fustes dount nomée;
Mès ore ma espouse serrez appellé;
De touz qe sevent e saveront de la sollempneté. »
Lors prist ly roi sa espouse de prisoun,
Si l'ameigne ouf ly en bon salvacioun.
« Demorés, dist-il, cy une bref seisoun,
Tant com jeo rethorne pour mener vus à mesoun;
E qe soiez plus sure encontre li adverser,

Vers vus retenez en lu de baner
Ma chenns de chartres, ma mort amer,
E ceo vus sauvera du diable emcombrer;
A l'entré de la port mon destrer alouez,
A l'entré de la chaumbre mon escu pendez,
Enprès de vostre sit ma launce fichez;
Si n'averez garde de ma adversitez;
E si vus gardez bien ceo qe cy vus doun,
E me volez amer si cum voet résoun,
Jeo vus fra rayne e porterez corun,
En ma riche tere qe tu vus abaundoun;
E quant vostre mené ert tot assemblé
A vus revendroi en tens bien seisoné,
Si vus amèneroy à ma grant cité,
Où vus troverez solace, tot biens à plenté. »
Jeo prie Dieus nostre rois, chevaler alosée
Qe conquist en bataille tot humayne ligné,
Nos garde nuit e jour du tyraunt maufée
E nos meigne en joye entre sa mesné.

Amen.

Des Prélaz qui sont orendroit [1].

Ms. de la Bibl. harléienne 4401.

Voir vous dirai des prélas d'ore
Qui les mains lor argente et dore.
Provandes à doubles et trebles
Qui puet doner, mult set de verbes;
Bons chantres est, bons orguenistres,
Bons avocaz et bons légistres,
Et toute set devine page.

[1] Ce fragment est tiré d'un gros volume de vers contenant des miracles de Notre-Dame, autres que ceux de Gauthier de Coinsy. Je lui avais déjà emprunté pour mon édition de Rutebeuf la légende de Théophile qui se trouve à son 515e feuillet, après des chansons en l'honneur de la Vierge. Cet ouvrage est postérieur à Gauthier de Coinsy, qui est nommé en ces termes à la fin du prologue :

Qui près de moi se voudra traire,
Dès ore mais m'orra retraire
Con sont gentil et biau li treit
Que la soutil mère Dieu tret.
La mère Dieu qui est la lime
Qui tout escure et tout eslime,
Escurer doint et eslimer
Por ses miracles biau rimer
La langue Gautier de Quensi
Qui por s'amor coumence issi :
Ainz c'ouvrir voille le grant livre
Qui tant me donne et tant me livre, etc.

Avoirs fait de mult petit page,
D'une froncine, d'un rabot
Qui graindres n'est d'un cabot,
Un grant seignor, un grant déein :
Qui ne m'en croit, se'san croie en.
Avoirs fait bien, par saint Fiacre,
Trésorier ou arcediacre
D'un crapodel, d'un limeçon
Qui ne set lire une leçon,
Et chanteor de haute esglise
Tiex qui n'a pas sa gamme aprise;
Tiex ne set mie encor a bé
Qu'à nous fera encore abé.
Avoirs fet bien tel prevost fère
Et tiex prieus qui ançois fère
Fait son graïl que son grael.
Avoirs ne vous en feroit el;
Qui a argent qui a avoir,
Qant qu'il covoite ampuet avoir.
Covoitiez est partout argent,
Et loing et près, partout ant gent;
Plus done argenz, plus done avoirs
Que bone mors n'est pas savoirs.
Avoirs fet mès les granz prodomes;
Es granz chaières, ès hauz trônes,
Les riches boute et antronise;
Avec les riches autorise
Et fait monter en ce sol fal
Tiex soufier ne set soufal
Cui fait monter en delà sol
Tiex ne conoist le la dou sol,
Tex ne conoist lou fa dou mi.

Qui ne set pas à ré bé mi,
Cui avoirs fait, se Diex me saut,
Chanter si bel et si bien haut
Deus foiz ou trois monte sa game
Et chante outre nomme dame.
Avoirs set plus par cuer qu'an livre,
Si sain piz a et si délivre,
Si clère voiz et si l'a saine
Qu'il chante cler come seraine.
Li riches chante richement
Et li povres si povrement
Q'an ne puet nès oïr sa voiz :
Povre fonteine a povre doiz.
Li las qui proesce ancors bat
Se la voiz resamble corbat,
Ne puet chanter qu'il ne descort
Que tuit si chant sont de descort.
Cler son ne puet randre sa corde
Puis que richesce s'an descorde.
Povre homme son tuit nesciant,
Touz tans lor voiz vient à noiant.
La voiz au riche touz tans monte,
Si montanz est que tot sormonte
Et trespasse toute musi que :
Li povres a le piz muisique
Veoir ne puis en nul endroit
Comant il puist chanter à droit;
Tant a la voiz pesanz et male,
Quant cuide monter, si avale;
De haut monter assez se poine,
Mais il n'i set metre tel poine
Qui monte en jusc'an ce fauz;

Toz tans revient an gamauz,
Ne puet monter nès en a ré,
Et s'il fet tant qu'il mont degré.
Trante anz porroit-il estre là
Ainçois qu'il mont ou sol n'ou la.
N'est nul prélaz, se chanter l'ot,
Que jà son chant ne sa voiz lot;
Sa voiz lor est tornée en eigre;
Se riens li donent, c'est dou meigre :
Lor dons ne sont graz n'enburré,
Car il sont mais tuit anbarré
Qui d'avoir n'a chargie et cure.
Des povres clers prélaz n'ont cure
Qui ne sevent encor qu'est âme.
Einsi prélat, par Nostre-Dame,
En enfer les âmes avalent.
Cil qui plus sevent et plus valent,
D'âmes curer ne s'antremetent,
Car li prélaz arriers les metent,
Et tret sont avant et sachié
Cil qui l'avoir ont ansachié.
Prélaz voit mès toz bestornez :
Puis c'ai vers aus mon bec torné,
Si durement les cuit béchier
Qu'il n'auront gaires lor bec chier,
Por ce qu'il nos vont débéchant.
Se d'aus néant en mon bec chant,
Ce sera certes par bé dur,
Car vers aus resgart et bé dur.
Ne voi évesques n'abé mol :
Chanter n'en doit par uns bémol.
A promettre ont les langues moles,

Au doner plus dures que moles;
Aus povres clers pou s'amoloient,
Mais les riches dur et moloient.
Nostre prélat aiment miauz tien
Que clergie ne biau maintien;
Tant par ont foles consciances,
De bones muers et de sciances
Qu'il ont apris se par clergie,
Où il ont mis toute lor vie,
Font les ultimes questions.
S'apelez aus élections
Fust li douz Rois de paradis,
Einsi com il ière jadis,
A eslire les preudesomes
Come l'an faisoit les personnes,
Encor fist-il, n'en doutez pas,
De Martin et de Nicholas,
Des confessors et des sainz homes;
Mais refuser sovent véomes
Le bon por lou baretéor,
C'est par Simon l'anchantéor,
Qui touz les déçoit et anchante,
Et par ce nus nul bien n'en chante;
Car puisque Diex n'est à l'eslire
N'en puet nul bien chanter ne lire.
Diex i est mais boutez arrière,
Se 's met à force en sa chaière
Li fors simoniaus Simons;
Et puisque Diex n'i est semons
Et il n'ordanent lor afère,
Santir ne puéent ne bien fère :
Quant simonie les ordane,

Lor vie est orde come orde ane.
Ne jà encor n'iert ordonée
Puis que la croce est or donée.
Vis est lor vie, orde et reborse
Quant nès à Dieu copent sa borse;
Il sont larron, et je lor pruis
Par l'Esvangile, où je le truis;
Ce nos dist Diex en l'Esvangile
Que lierres est et plains de guile
Et d'oustraige, si fait merveille
Qui par l'uis n'entre à ses oreille (*sic*),
Fet mult grant tort au bon Dé,
Quant il l'a outre ahondé.
Par ces n'est pas mès mercenaires,
Car des âmes ne lor est guaires,
Ne jà n'amendera le leu
Einz s'an fuit luès qu'il voit le leu;
En nul amor bien ne fait puis.

. . . .

. . . .

. . . .

En chardonaus douçor n'a point,
Que chardonaus en chardons point.
Volantiers pas vers chardon n'ail,
Non fais-je voir vers chardonail.
Cil qui me done aus chardonaux
Poignant trueve comme chardon aux.
Li chardonal tout eschardeonent
Les eschars qui dons eschars donent;
Maint prodome ont enchardoné.
Chardonal sont en char doné,
Por ce poignent come chardon

Touz ces qui donent eschar don.
Qui tel chardon viaut ampoignier,
Si li amplise lou poignier,
Hui li amplise les deus poins.
Des chardonaus n'est mie poinz
Qui sovent donent granz poigniées....
Dont afrontée est sainte Esglise,
Tant par sont plain de covoitise
Et de tout panre sont si aigre
Que le gras vuelent et le meigre,
Et les croûtes et la miete;
Bien i parut à Damiette [1] :
Li chardonaus, li ronge-Diex,
La nos toli, ce fut granz diex.

Trop covoiteus sont li Romain:
Qui sovant lor amplist la main,
Qanqu'il mant fait, bien le sachiez,
L'apostoiles est mès sachiez
Cil qui plus done et qui plus sache :
Tout en englout Rome et ansache.
Rome nous ret totes les mains,
Rome set tout, et plus et meins;

[1] Allusion à la reprise de Damiette. Pour plus de détails sur tout ce qui concerne les expéditions d'outre-mer dont parlent les trouvères, on peut consulter mes notes sur Rutebeuf et diverses pièces de mon Rapport au ministre (Paris, 1838, in-8°). De même, pour ce qui concerne les différents Dits relatifs aux professions du moyen âge, on peut rapprocher également de ceux qui se trouvent dans ces deux volumes, le *Dit des Feures*, le *Dit des Boulengiers*, le *Dit des Tabureors* que j'ai donnés dans mes *Jongleurs et Trouvères*, enfin ceux *des Changeors, des Cordoaniers, des Tisseranz, des Bouchiers, des Cordiers*, imprimés à la suite de ma publication intitulée *Lettre au Directeur de* l'Artiste, *touchant le Ms. de la Bibliothèque de Berne* n° 354 (Paris, 1838, brochure in-8°).

Rome est si plaine de manjue
Que toz ses mambres démanjue;
Tout le monde masche et deringe :
N'est mervoille se sovent pleinge
Sainte Esglise tout environ,
Car en Rome a povre aviron.
Cil l'angignent, cil la fauvoient,
Cil la plungent et cil la noient.
L'apostoiles, li chardonal
Et li prélat, li governal
De seinte Esglise doivent estre;
Mès covoiteus en sont chevestre.

. . . .

Le patremoigne au Crucefis
Vandent mès tuit, ce est grant diex!

. . . .

A ces donent doubles provendes
Qui ne sevent lor nés mouchier.

. . . .

Je voi les preus, je voi les sages,
Qui volantiers déserviroient
Les provandes, s'il les avoient,
Et si n'em pueent mie avoir;
Einz les ont cil, par leur avoir,
Qui n'aiment Dieu ne ne le servent,
Ne lor provandes ne déservent.
Qui provande a sanz déservir,
Il ne puet Dieu plus aservir;
Qui sa provande bien désert,
Diex est à lui et si l'an sert :
Diex est ses clers et ses vicaires.
Se Diex m'aïst, ne voi mais guaires

Qui les déservent bien à droit;
Il sont plus joint, il sont plus droit,
Plus acesmé, plus alignié,
Et plus poli et plus peignié
Que robardel et damoiselles.
Granz destriers à dorées selles
Chevauchent mès li damoisel
Et font mès tuit queue d'oisel,
Et jeune et viel tuit font par ban
La paelete et lou boban.
Tant par sont mais de fier afaire
Ne daignent lor corones faire;
Ne sont mie plain de savoir
Que honte ont grant d'onor avoir :
Par les corones s'ont-il fame.
Tiex est issuz et nez de fame
Qui tant est fiers, bien le puis dire,
Qu'il ne daigne chanter ne lire.
Je conois tel qui a tel cuer,
Pus chante au bois ne fét au cuer.
Je conois tel qui pas n'antonne
Tant au mostier com an la tonne;
De Dieu servir tuit se recroient.
Si sont cointe qu'il ne se croient
En lor esme, par saint Richier,
Sont plus cointe que chevalier.
Il sont mès tuit et duc et conte;
Il ont grant damage et grant honte
Quan qui que soit clers les apele.
N'entrent en moustier n'en chapele
Por oraison ne por prière,
Einz vont an bois et an rivière,

Et comportent desor lor moufles
Les crietes et les escoufles.

. . . .

Il ont de roi les palefrois
Et les coupes d'or et d'argent;
Et tu avec la povre gent
Dou pain demandes à lor porte :
Tu méismes à aus reportes;
Mais ne te vuelent recevoir, etc. [1]

[1] Les reproches que fait dans cette pièce le trouvère aux prélats sont communs dans les poëtes du moyen âge. Ces trois couplets d'une chanson tirée du Ms. 1182 nous en fournissent un nouvel exemple :

Ma douleur veil alégier en chantant;
Or me doint Diex grâce de bien chanter.
Il m'est avis que un chascuns s'entent :
Hui est le jour de chascun enchanter;
En baretant, déoevant et mentant,
Vient li frères le frère soupplanter :
Vérités faut, que nul ne la soutient.

Nostre prélat sont bien enparenté :
Leur cousine est chascune qui enfante,
Tantost leur sont li enffant présenté,
Et li plus près si prent la meilleur rente.
Ainsi sont hui li lignage planté,
Quar en ce met clergie toute s'entente;
De tel plante avons trop grant planté.

Tuit se painnent de deniers emmasser :
Clerc et lai sont de ce bâton feru,
L'un pour gaster, l'autre pour entasser,
Ne jà n'en n'iert as povres secouru.
Les chevaliers ne veil pas trespasser :
Bobans a si tout parmi eus couru,
Que tretuit ont plungié en cestui ru.

De la Femme et de la Pye.

Ms. de la Bibliothèque harléienne 2253.

Femmes à la pye
Portent compagnye
En mains et en mours.
Escotez vous dye
En quele assocye
Il tenent amours.

La pie de costume
Porte penne e plume
De divers colours,
E femme se délite
En estrange habite
De divers atours.

La pie ad longe colke
Qui pend en la boue
Pur la pesancie,
E femme fet la folke
Plus long que nule coue
De poun ou de pye.

La pie est jangleresse
E nullement cesse
De mostrer où ele est,
E la femme par son us
D'assez jangle plus :
Issi nature r'est.

Par jangle de la pie
Un vient à tromperie
De gopyl et de chat ;
Femme par parole
Meynt homme afole
E ly rend tot mat.

Vous trouverez la pie
Si pleyne de boydie
Que ele se garde bien ;
Mès la femme passe
La pie en cele grâce,
Quar ele ne doute rien.

La pie en arbre haut,
En freit et en chaut,
Prent soun repos,
E femme velt reposer
En hautesse de cuer
Et désyre los.

La pie quant ele grève
Countre son mary lève
E l'enchace de ly,
E femme de grant cuer

Son baroun por tencer
Ffet-ele autresy.

Pour icele guyse,
Je lou que un se avyse
Avaunt qu'il soit mary.

E nequedent la pye
Soun compaignoun espye
De quel part s'en va;
E la femme aussy
Espie son mary
Par gelosie qu'ele a.

La pie par yre
Les gardins empire
Par braunche debraser,
E en femme corocée
Rien serra celée
Quant ele se puet venger.

Hom dit que la pie
En sa nature crye :
Il nous viegnent gestes;
E la femme puet dire
A soun mary : Syre,
Par moi aurez blestes.

La pie suet musser
Quanque ele puet gayner
En un privé lu,
E la femme se porveit

Avant qe ele vidue seit
Dount ert sustenu.

Bien déust la pie,
Que qe nus en die,
A feme estre chère,
Puisque leur vie,
Par tiele compaignie,
Acordent en manère.

Des Femmes.

Ms. de la Bibl. harléienne 2253.

Quy femme prent à compagnie
Verez si il fet sens u folye;
Qy en femme despent sa cure
Orez sa mort et sa dreiture;
Quy femme eyme e femme qiet,
Sa mort brace, sa mort beyt;
Qy coveyte ou femme preyse
Sa mort queit e nulle eyse.
Sauntz pris e sauntz loer se vend
E fet la lace dount se pend;
Cui ces vers ad en remenbraunce,
Yl doute femme plus qe launce.
Femme est racyne de tous maus,
Femme engendre ires mortaus,
Femme déciet bons amys,
De deus frères fet enemys;
Femme départe le filz del père,
A force le toud de sa mère.
Femme par sa fauce parole
Blaundist le honme e pois le afole;
Femme afole les plus sachauntz,
Les plus riches fet payn querauntz;

Femme fet bataille e guere,
Occyre gentz, destruire terre,
Ardre chastiels, fondre cités.
Femme débrise fermetés,
Femme fet prendre les tornois,
E fet fere tos les desrois;
Femme fet fere les merleez,
Treire cotels et espeez;
Femme fet chastiels graventer,
Chevalers e serjauntz anuyer,
Femme fet mune de ordre issir
E le service Dieu guerpyr;
Femme engendre en poi de houre
Dount tote la contrée em ploure;
Femme est jolyf per ly démostrer,
Femme est lyoun pur dévorer,
Femme est gopil per gent déceyvre,
Femme est ourse per cous receyvre,
Femme est fotere por tous prendre,
Femme est ostour per preie atteindre,
Femme est esperver per haut voler,
Femme est hobel per haut mounter,
Femme est heyroun de suef payl,
Femme est plus aspre que chamail,
Feme est chyval de grant luxure,
Femme est dragoun de grant arsure,
Homme langour ne conoistroit
Se femme à compaigne ne avoit.
Femme est fontaigne desouz vaye
Que tot recet e tot abaye,
Femme est taverne que ne caut
Qui qe vine e qy qe vaut;

Femme est enfern qe tot receit,
Touz jours as seif e tous jours beit.
De femme ce est la nature,
Meynz la creez come plus jure;
Femme n'ert jà prise provée
Si desouz l'om ne soit trovée;
Femme est léger come le vent,
Cent foiz le jour chaunge talent;
Mès quy vodera femme joyr,
Je ly dirai sauntz mentyr,
Qu'il ly donast poy à manger
E mal à vestir e à chaucer,
E la batist menu e souvent,
Donqe fist-il de femme son talent.
N'est mie sage que femme quiet,
Mère ne suere, qui qe seit;
Car ly sage Salemoun,
Qi de sen out graunt renoun,
Qe plus sage de ly ne fu,
Par sa femme fust esté desçu;
Ausi fust Sampson forcyn,
Car femme par son engyn
Tot en dormant il perdy
Ce dount fust si enforci.
En femme est molt mal veysyn,
Car l'empereour Constantyn
Out par sa femme tiele hountage,
Car ele cocha par folage
Ou le naym de lède figuure,
Si come honme treove en escripture.
E ly bon myre Ypocras,
Qui tant savoit de médicyne artz,

Fust par sa femme desçu ;
Ceste chose est bien aparéu.
Por ce vos dy tart e matyn :
Gardez-vos de femel engyn ;
Nul homme puet à chief trère
Taunt ad en femme mal affère.
Plus ne vueil de femmes parler :
Chescun se gard de eux à son poer,
E je vos dy tot sauntz fable :
Femme scet d'art plus que le deable [1].

[1] On voit par les nombreuses satires que nous avons déjà publiées sur les femmes que le moyen âge n'épargnait guère le beau sexe. En voici une très-courte, en latin, insérée par M. Halliwell dans ses *Reliquæ antiquæ*, d'après le Ms. Ee .II. de la Bib. pub. Cantab. : *Quid est mulier ? — Amicitiæ inimica ; ineffugabilis pœna ; necessarium malum. Naturalis temptatio ; desiderabile calamitas ; domesticum periculum ; delectabile detrimentum ; mali nata, boni colore depicta ; janua diaboli ; via iniquitatis ; scorpionis percussus notitiumque genus femina. Ex eis ab initio aucupatum est peccatum.*

Quoique nous ne craignions point d'être accusé de partager les sentiments exprimés dans les deux pièces qui précèdent, nous n'avons pas moins jugé à propos de les faire suivre du *Dit des Femmes*, comme juste correctif.

Le Dit des Femmes.

Ms. de la Bibliothèque harléienne 2253.

Seignours e dames, ore escotez
Ce qe vus dirroi l'entendez ;
Quy le vodra entendre,
Grant bien il purra aprendre.
A comencement de ma résoun,
De femmes fray mon sermoun,
Si vus dirra en escripture
De lor bounté e de lur nature :
Molt lur avyent bel aventure
Puis que Dieu les fist par grant cure,
Le noun de femme lur dona
Pur sa mère qe taunt ama,
E pur ceo fist bones et pleynes de bounté
E beles sauntz iniquité :
Avenauntes sunt e de bele porture,
Bien afeytés e de grant mesure ;
De amer gent est lur nature,
De fère eux joie e enveysure.
Femme est la plus douce rien
Qe unqe fist Dieu, ce di-je bien ;
Tous les espieces de cest mount

Ne sunt si duces come femes sunt.
Gyngyvre, suqe ne lycorys,
Ne tous les espieces de Paris,
Certes galingal ne mas,
N'est vaillaunt à femme un pygas.
De feme plus savoure un beiser
Qe plein poyn de lorer,
Eles sunt gentiles à démesure,
Greeles, bien fetes par la seinture,
E tous jours sunt de bele chère,
Devaunt la gent e derère;
En eux ne trovera-um taunt ne quant,
Fors grant joie e bel semblaunt,
E reheitent grant ou bele enveysure,
De folie fère n'en ount cure.
Jà ne verrez femme foleier;
Ne fust de homme le bel parler,
Jà ne freit-ele folement,
Ne fust de homme l'enchantement;
Mès tous jours remeindrent vergines,
De netteté fuissent totes pleynes;
Mès um les bosoigne tous jours
Per aver de eux lur amours.
E eus par grant preière
Receyvent sovent encombière [1].

[1] Le Ms. 1132, Suppl. franç., fol. 23 v°, attribue aussi les fautes des femmes aux maris en ces termes :

Tant de durtés diverses leur monstrent à voir dire
Que maintes bonnes fames font faillir en l'empire
Et embourser telz choses et mettre en tirenlire
Qui à un grans besoing pourroient bien souffire.

Quant dame Katerine voit la preuve dant Joce
Qui pour l'amour sa fame ne donne une beloce

Qui à eus mesfet ou mesdit,
Jà ne serrount mie ou Die eslit;
Jà Dieu ne eyme qe femme het,
Qi nulle enchesoun trover set;
N'est clerc taunt aperceyvaunt
Ne nul autre taunt vaillaunt,
Qe femmes vueillent blâmer,
Ne rien countre eux desputer,
S'il ne soit de vileyne natioun;
Per ce ne dient si bien noun.
Grant amour à ly attret
Cely qe honour à femme fet;
Ly gentil ne les despyt,
Ne vileynie de femme dit.
Dieu ayme femmes bonement,
Ataunt com il fet la gent,
Pur sa douce mère Marie,
Par qy recovré est la vie;
Dount chescun doit honorer
E femmes sur tous preyser.
Dieu les fist par grant leysir
Per servyr gentz à pleysyr;
Pur ce les doit-um loer
E en nul point despiser;
Car de femmes sunt gent estret,
E suef nory de lur let :

Si doute que le sien ne li face autel noce.
Si li refait souvent d'autel fust tele croce...

... Les fames sont diverses et li homme félon :
Pour ce s'entr'aiment-il des amours Guenelon :
Agnès n'aime Hubert, non fait Perrot Belon :
Il ont non *fol-si-fie,* s'à droit les apelon.

Roys, countz e barouns,
Evesques, frères qui fount sermounz,
Prestres, moygnes et abbés,
De femmes sunt engendrez;
Par femme est le siècle sustenu,
Molt avauncé e molt qréu.
Si femmes ne fuissent verroment,
Cest siècle ne vaudra nyent.
Jà ne fust-il lée en cuer
Que ne sarroit femme amer.
Qy à femme fet vyleynie,
Dieu ly doynt male vie.
Femme est la plus préciouse chose
Que le mound ad enclose.
Je aym femme sour tote rien,
Car yl me ount fet grant bien;
Je ay femme ou le cors gent,
De mon cuer lui faz présent.
De femmes vienent les pruesses,
Les honeurs e les hautesses;
Tote bounté e duy merye,
Dount m'est avis qu'il fet folye
Qe de eux se fet hayer;
Jà ne ly verrez bien chever:
Ceux qe à femmes mesdirrount,
Jà bone fyn ne averount.
Nul homme deit de eux mentyr,
S'il en duissent molt soffryr.
Certes, pur rien qe femme fra,
Peyne deseur ne verra,
Quar Dieu lur ad doné le doun
Qe eles ne verront si bien noun.

N'est homme qe soit de femme néez
Qe tous siet dire lur bountez :
Je n'ai mie dit la centisme part,
Mès molt lohe matin e tart.
Ne say dyre ne penser
La grant bounté de lur cuer;
Mès à Dieu comaund femmes beles,
Ensement totes puceles,
E totes femmes qe sunt nées
A Dieu soient comaundéez.

Du bon William Longespée [1].

Bibl. Cotonn., Ms. Julius AV.

Ce fust ascis en Babilone à la quarame pernant
Ke od le roi Louys alat o son host mut graunt
Q'un chastel de Babilone, Musoire est nomée,
Ke touz jours en peinime sera renomée
Pur le rois qe fust prins en cele chevachée
Et les alts chivalers ky furent de sa meignée,
Et ly counte de Artoise, sire Robers li fers,
Ceo fu par son orguile, tant fu surquiders,
Et meinz altres esquiers et pruz chivalers,
I perderunt la vie, tant urunt desturbers,
Et meint home vailant i avoit dunqe oscis,
Et ly bon Willam Longespée li chivaler hardiz.
A le quarame pernant del incarnacione
Mil et deus centz qarant-noef aunz premme
Quant le count de Artoise dust passer le flume
En tere Egipte et Babiloine et od ly meint home,
E ly meistre du Temple od tot sun graunt poers,
Le vailant count Willam et ses chivalers

[1] Guillaume, comte de Salisbury, petit-fils de la belle Rosemonde et surnommé *Longue-Espée* à cause de ses exploits, partit avec le comte de Leicester et 200 chevaliers anglais pour partager les périls de Saint-Louis en Terre-Sainte. Lors de la bataille de Mansourah, n'ayant pu faire entendre les conseils de la prudence au frère du roi Robert d'Artois, qui allait compromettre l'armée, il se précipita au milieu des Sarrasins, et périt à la tête des siens après avoir vaillamment combattu. (*Histoire des Croisades.*) Cette pièce, dans le manuscrit, n'a pas de titre; on lit seulement en tête les deux vers suivants :

Ky vodra de duel et de pité oier très-graunt
De bon William Longespée ly hardy combatant.

Assaillerunt les herberges à Sarazins malurez
Ki dehors la Musorie furent herbergez.
Meint i avoit Sarazin illoqe dunqe osciz,
De tut pars les herbegez furent asailiz;
Kar les krestiens les unt ateinz et huniz
E de lur espées trenchant détranché touz vifs.
De treis mil Sarazins et cinque centz e plus, à mun quider,
Ke furent illoqe ateinz, ne pout nul eschapper,
Fust monté ou à pée, ne fust si fort e fer
Ke ne perdist la teste saunz plus losenger,
Ffors dedenz la Musoire qe dunqe aveint entré,
Castel fort bien warni et très ben estoré.
Dedenz fust ly soldan qe par Mahun out juré
Ke grant desturber freit cel joure à la kristienté.
L'ost des kristiens ert remès arère,
Ly meistre du Temple, chivalers e frère,
E ly count de Artoise despleie sa banère,
Illoqe vout demorer en mesme la manère,
E ly count Longespée, hardy et pruz,
E ly gens de provynce, chivalery n'estuz,
E ly count de Flaunders à pé et chival muz,
Sunt illoque demoré à reposere touz;
Délacèrent lur heumes, pur eaux aventeir,
Atirer lur armes, leur chivaux provender,
Deisunt lur mesmes, mult aveint graunt mester
Tant aveint combatu, n'ont talent juer;
Conseillunt ensemble coment vodreint overer:
S'il deveint alere avant ou illoq demorer.
En dementers ceaux qe vodreunt gagner
Turnerunt à les herberges et troverunt graunt aver,
Mult plus qe ma lange ne sache démustrer;
De or et de argent troverunt grant plenté,

Plus qe pourent porter qant fust assumé.
Une gent conseilerunt tot pleinerement
Demorer jesqes à tant qe q'il avreint plus de gent,
K'il puissent aler plus assurment
Le Musoire prendre et aver à talent,
Quar mult aveint le jour ben espleité,
Sarasinz oscis, de lur herberges chacé,
Chevaux, armes, or, argent wainé,
Et Sarasinz oscis, décopé et détranché,
Et si Dieu plest de gloire, le matine ont pensé
Le Musorie aler plus près qant lur gent unt assemblé.
Dist li count de Artoise : « De folie parlez,
Nus ne qreum Sarazin de mère soit nez.
Nous prendoms le chastel tot à noz voluntez,
U il serunt oscis qe leinz serunt trovez.
En cel manère le porrums tuz averez. »
Dist li meistre du Temple, li bon chevaler :
« Mult serreit profitable ici demorer,
Nos-mesmes reposer, noz nafrés médiciner.
Et noz sire le roy outre congé passer,
Et nos entor li trestouz herberger,
Et de touz partes le chastel de nos ost asséger.
En dementre les gines le roi porum adresser
Pur abatre meisons et murs aquasser,
Et li soldan prender od tod sun grant poer ;
Jà mur ne meison ne lur avera mester
Q'il ne soint démanglez od espiez de asser :
En cel manère les porrums touz aver.
Nos avon mester de repos, nos avoms travailez;
Per Dieu de glorie, bien avoms espleitez;
Honuré soit le roi Jhésu qi si bien nos ad eadiez,
Saunz li n'ussums ren conqis, il en soit honurez. »

Dist count de Artoisc : « Avoi ! dan Templer,
Totes ures pele de los volez od nos porter;
Vos dussez par réson avant touz aler,
Doner altre ensample de bene travailer. »
Li meistre du Temple respount cortoisement :
« Pele de lok ne portums nent, ceo sevent bone gent ;
Jà ne serrez si prest, ore vus alez ent,
No seoms le primers, si le verrez coment. »
Dist le count Longespée : « Overoms sagement.
Sarazins sunt fel e fins e félouns gentz ;
Li meistre dist son avis et mult savement,
Ke mult scet de guerre et bien nos aprent. »
Dist li count de Artoise, qe mult fust surquiders :
« S'en poez estre, Engleis, icel conseilers ;
Ne lerroms jà per voz ditez ne par voz deners,
Qe n'irroms qère Sarazins par terc e par mers. »
Dist le count Longespée, qe fu touz jours légers,
Qant il oït le mot, tot li changa le qoers :
« Ore vous tirez mainetenant, qar jeo vois monters ;
Jà ne serrez si prest, jeo serra li primers
De launce e d'espée encontre les ennemis fers. »
Lacèrunt lur heaumes e lur chapeaus de fer.
La Musoire voleint prendre e le soldan aver,
Par le conseil li quens de Artoise qe fu surquider.
Le meistre du Temple broce le chivaux,
Et le count Longespée dépli les sandaux ;
Il sunt les primers, il erunt mult vaillauns,
Et enterunt la Musoire com lur propre estals ;
Qant il furent dedenz entré, si com poent,
Les Sarazins les portez touz les gardèrunt,
Et touz en la Muzoire estretement gaitèrunt.
Pur oscir les kristiens, si fère le poent,

Lessèrunt chaier les portez, qe très-bien fu gardé;
Si unt trestouz les kristiens dedenz les murs fermé;
Devant eaux fu le flum parfunde, longe e lée,
Derère la porte colice, qe très-bien fu barré,
D'ambe pars les murs de haut père tailé.
Sarazins de totes pars les unt environé
Des arcs trators reddes, des dars envenomé
Et d'espées longes, de bone ascer furbé,
Et des gros pères qe urent assez plenté.
Dunqe les Sarazins à noz doneient graunt colé
Et les vileins par jur qe ensemble à gros pères alèrent,
Et des marteaux pesaunz les noz esqassèrent;
A noz firent graunt damage e ren esparnièrent,
Pur les asauz des kristiens qe les asailèrent,
Les unt dedenz asailli e lur graunt poere,
Si Dieu ne prenge cure, ore unt graunt mestere :
Trestouz plenèrement ne porrunt eschapere
Saunz eaïde de Dieu, qe tot poet governere.
En mileu de Musorie hy ad une chimine graunt,
De la porte jesqes à la flume tot avalant;
Là se combatent les chivalers vaillant :
Meint teste de Sarazin le jour i funt senglant.
Li count de Artoise sor son graunt destrer
L'eschel de sa launce perça le primer;
N'avoit qore ne corage plus demorer,
Tant fu fort asailli de fer e d'asser.
Le primer q'il encontra à tere fist tumber,
Puis s'en torna vers le flum, si s'en voit najer.
De ceo qe li quens fist plus ne vos soi dire;
Sa alme est en enfern en graunt martire.
Li meistre du Temple Willam fust nomé,
De launce se contint noblement e ben ferrist d'épée;

De Turcois e des ameireux forment fu naufré.
Per ceo entre les Sarazins graunt crei est levé,
Ben qidèrunt les Sarazins aver esbaï,
Mès mult fu pruz e vaillante de qore hardi;
Mist la maine à l'espée, qe très-bene fu furbi :
De treis Turcois haute gentz abati le crie,
Qe entre les amireux bien furent oï :
De l'espée trenchaunt les fendi par mi.
Un Sarazin vint curant, qe léger fu à pée;
Porta un cutel en sa maine que fu envenimé,
Hausa la coveter de son chival armé,
Si le dona graunt coup à la destre costé.
Li meistre senty mult ben qe malement fu naufré,
Si voleit ferir un amirel qe mult fu renomé;
Soen chival li failli, qar à la morte est liveré :
Le chival chet à tere, li meistre remist à pée;
Un frère vint curant qe ben fu munté,
Bailla à meistre son chival qe très-bien fu armé;
Li meistre munta vistement, unqes ne fu si lée,
Et prist sa launce en sun poin d'asser bien ferré,
Curt à un ameirel sur un féraunt munté,
Parmi le corps li feri, ne pout aver duré;
Le corps chet à tere, sa alme prist le maufé :
De Dieu soit-il beneit qe tiel coup ad doné.
Le chival recuili par la reine, le frère apela
Qe oreinz qant il fu à pée si bien li munta.
Le frère mist pée en estru e munta le féraunt,
Ceo vit un païn félun, si vint traversaunt,
Parmy le corps, desuz le bras, li mest l'espée trenchaunt,
L'alme enport seint Michel en parays chauntant,
Où serra en glorie od Jhésu tout puissant.
Ly meistre brocha son chival qe fort est e léger,

Curt à un amirel qe mult est fel e fer;
A la kristiene gent ont feet desturber
Et unqor fra si y poet, mès n'en ara jà poer,
Et li mestre li féri de sa launce reddement,
En fausa ses armes tot pleniérement,
Encontre le piz l'asena tot dreitement :
Freit morte li abati, ceo virent plus de cent.
Un Sarazin vint curant, son ami très-cher,
Un amirel félun qe out à noun Beder;
Od launce red son ami voleit venger,
Si voleit le meistre parmi le corps doner;
Mès le Longespée ne vout plus demorer :
Ly et sun grant chival fist à tere tumber.
Curt à cel amirel un chimin tut pleiner,
Li coup la teste e si remen le destrer;
De li fu le meistre très-ben aqité.
Avant curt son chival joins e lée;
Un Sarazin le seui od un dart envenomé,
Si fist le meistre un plaie qe fu large e lée.
Le meistre senti mult bien qe à la morte fu naufré;
Curt à les herberges, où furent herbergé,
Confès et repentaunt e acumené
Morut tut en haste, saunz plus demoré;
Sa alme fu richement à Dieu présenté.
En cele eschele fu oscis sire Roberd de Ver,
Qe mult fu pruz e hardi e vaillant chivaler;
Desuz li fu osciz sun cheval léger :
A pée remist à tere li bon chivaler.
Il estut près un mur e combati mult forte,
Diz-set Sarazins entre ly jurent mort,
Et d'espée les oscist qe bon fu e trenchant :
Ben lur mustre le jour qe pruz fu e vaillant.

Tant ad combatu à pée qe ne pout avant;
Là murra son corps, sa alme à Dieu chantant.
Ore lerrouns de touz ceaux, si diroms avant
De li hardi chivaler les meilur combatant
Qe par la kristienté puis le temps Rolant
Ne combati en armes chivaler vaillant :
Ceo fu le count Longespée, qe mult fort combati;
Avant ceo q'il fu mort mult cher se vendi :
Il passa une altre eschele e altre sinqe od lui,
Avant qe vint le vespre martire se rendi.
Un Templer fu le primer, sire Wymound fu sun noun,
O le count Richard fu qant il ferma Scalon;
Illoqe fu resceu frèr, de ceo avoit-il le noun :
Sa pruesse le fist nomer sire Wymound de Scaloun.
E sire Roberd de Widele, ke mult vaillaunt fu,
E sire Rauf de Henefeld per la grâce Dieu,
Qe maint Sarazin oscist d'espée moulu;
N'i out Sarazin, ke si hardi fu,
Qe en champ le entendit taunt out de vertu :
Mi sire Alexander Giffard li pruz chivaler,
Qe touz fu en armes vistes e léger;
Ceo apparust à un jour qant voleit profiter,
Prendre congé à Sarazins par eaux encumbrer.
Sire Johne de Bretain, sun chivaler nori,
Qe esteit de Rohan e vent de Normandi,
Qant sun seingneur dust eaider cum seingneur doui,
En le flum tanttost se mist, ne se rendi,
Avant chivachèrunt mult très-durement;
Avant qe furent mors oscierunt plus de cent :
Des Sarazins firent mult martirement.
Checun curt à un amirel de qor hardiment,
Mors les abatèrent, ne vaut nul garnement.

Per la mort amireaux, grant cri est levé,
Les Sarazins solders, la gent maluré,
Manacent fèrement, par Mahun unt juré
Jamès n'aveerunt repose jesqes soint ben vengé.
Sarazins y furent derer e devant,
E donèrent grant coleis à la gent vaillant,
E il fererunt arer ne mi com enfant,
O espées de asser, qe furent mult trenchant,
Qar lur launces des pessé en garant.
Ferm tendèrent ensemble li bon chivaler;
Checun près altre solom lui poer;
Qantqe poaint atendre firent demorer
Mort ou détrenché saunz nul merci aver.
Les kristiens vount les Sarazins chasaunt
Com leverers freint bestes vers le boiz fuant;
Entour ses sinqe chivalers sunt environez,
Un grant ost des Sarazins, de gent eschumengez,
Des chivaux e des armes ben sunt estorez;
Qant veint les chivalers, mult sunt esmaez.
Sire Alexandre Giffard dit à son seingneur :
« Sire, q'est tun conseil, par le Dieu amor,
De cele ost des Sarazins qe nos veint entor :
Dewom cy demorer, ou fuer de poour? »
Ly count respoundi dunqes de moult hardi qor :
« Issi deist jescun de nos sa pruesse mustrer;
Jà com les chenes les irrum encontrer,
Pur l'amor Jhésu-Krist, ci volumes dévier;
Pur l'amor Jhésu-Krist venims en cest tere,
Nostre héritage par pruesse conqere,
Cele joie célestiene, pur nul altre affere
Ci ne venims detenir ost ne nule guere.
Mes sire Alexandre Giffard, si vos poez eschaper,

Vos qe gardez mes bienes e estes mun chivaler,
Entre mes gentz si départez mun aver,
Qe ma alme soit resceu en joie. Tot primer,
Donez à povres religions, pur moi chaunterunt,
E à povres Engleis q'en le ost combaterunt,
E à povres malades, qe grant mestier en unt,
E à mésaluz et orphenyns qe per ma alme prierunt:
Donez pur ma alme mon or e mun argent;
Mon trésorer e mes armes donez à bon gent,
Et trestut mes altres bienes donez si sagement
Qe od moi eiez la joie od Dieu omnipotent. »
Un chivaler de Normandie qe fu en la meigné
Li bon count Willam de Longespée,
E à qi monseigneur Willam avoit mult fié,
En haut cria, si dist : « Sire, par charité,
Sire, ce dist-il, fuiums utre ce flum si lée :
Tant y vient des Sarazins, ne poroms aver duré.
— Ne fuerois, se dist le count Willam Longespée;
Jà à chivaler engleis ne serra reprové
Qe par poour me fui de Sarazin maluré.
Jeo vinge cy pour Dieu servire si li plest à gré :
Pur ly voil mort suffrir, qe pour moi fu péné;
Mès avant qe soi mort me vendrai chere marché.
— Si vos ne voilez aler, ce dist le chivaler,
Jeo me vois en haste; ne voile plus demorer.
— Va-t'en, si dist le count, qe avez en penser
Vos-mesmes metter à hunt, n'i ad qe sojorner. »
Il curt à son bon chival, qe très-bien fu armé,
Si se mest en le flum, l'ewe ad emporté :
Li e sun chival néa de son bon gré;
L'alme fu tantost au deable comandé.
Et meint altre Fraunceis se néa le jour;

De la vie perdre tant en aveint poour :
S'il se fussent combatu pur le Dieu amour,
Lur almes fussent en joie od lur Créator.
Le count manda à frèr Richard si s'en vout aler
Et à sire Rauf de Flaundres, qe mult l'ama cher,
Et à sire Roberd de Widele le hardi bacheler,
Et à sire Richard de Guise qe porta son baner :
« Volé-vos aler ent e lesser moi demorer,
Avant qe m'en alase, lerrai la teste coper. »
Trestouz respondèrent en ire très-graunt
Qe se ne feissent mi pour home q'est vivant :
« Dieu nos seit en aïe e seint Jorge le vaillant! »
Dist chescun pour sei : « A Dieu me comand. »
Dist le count dunqes li bon Longespée :
« Tenoms ferm ensemble, si averoms tut wainé,
Tant com pourroms endurer, ne serroms dampné;
Si nos serroms oscis, nos serroms touz savé. »
Les Sarazins unt environé les chivalers vaillant,
Ben armé e ben monté, od les espées tranchant,
A pée e à chival, derer e devant;
Li noumbre ne sarroit dire nul home vivant.
Monseigneur Richard de Guise, qe porta le baner,
Et le bon Longespée, li hardi chivaler,
Entre le graunt prese com il se dust torner,
La senestre maine lui fu copé, dount porta le baner;
De ces moygnuns le rescust, e se teint le baner
Cum hardi e vaillaunt e vigruz bachiler;
Et sire Rauf de Henfeld, le hardi combatant,
Pur l'amor Jhésu-Krist mult vendi cher sun sanqe;
Et sire Roberd de Wadele le prus chivaler
Qe unqor ala en ost son seingneur eaider,
Et frèr Richard de Ascalon li noble guerrer,

Mult déservi ben ce jóur la joie du cele aver.
Lur chivaux furent oscis, si esturent à pée,
Reddement se combatèrent pour l'amour Dé.
Sire Alexander Giffard est ben eschapé,
L'or e l'argent qe à lui fu bailé
Aqilli ensemble les chivaux e les ad chargé;
Si reprent le chimin vers d'amont la cité;
Il saut en le flum q'est longe e lée;
Arriver vout à Diot com est encomencé
A son seingneur fier le bon Longespée,
Pur départir sun aver com l'out comandé.
Si tost com il furent en le flum entré,
Les Sarazins félons les unt ben esgardé;
Le fu grégeis qe fust chaut sur eaux unt geté,
Si les unt ars en poudre, ne remist un pée.
Mult fortment fust le count des Sarazins mené;
Oscir ne poant son chival si ben fust armé,
Ne à tere trer le poant li vaillant duré;
Mès del estru senestre fu le pée copé :
Mult graunt doel fu de ce corps qeissi fu manglé.
Qant senti le count qe sun pée fu perdu,
De son bon chival à tere est descendu;
Frèr Richard apel de Ascalons : « Où est-tu?
Aïez ore, frèr, nos avoms ore perdu. »
Le frèr fust mult vaillant, ne se restraist arère,
Enconforta le count ben en sa manère :
« Ne vos esmaiez, sire, Dieu ora ta prière
Et sa douce mère qe li ad tant chère. »
Frèr Richard de Ascalon son chival out perdu ;
Meint pleie en le noun Dieu avoit-il resçu ;
Et sir Roberd de Wadele se combati tant,
Plus ne pout endurer, à Dieu s'en va ad tant,

Et sir Rauf de Henfeld sun compaingnon vaillant:
Mult bele compaingne teint en tut son vivant;
A Sarrazins firent-il maux et les démanglèrent,
Et asez se vendirent cher eynz qe morèrent.
Sur les espaules le fer s'aposa le Longespée,
L'espée tranchant en sa main, ne out qe un pée;
Touz ce qeanqe pout ateindre la teste ad copé;
Ne esparnia haut ne bas, si ben fust armé.
Un soldan dit à cunt: « Rendé-vos hastiment;
Ne poez aver duré encontre tant de gent;
Rendé-vos en hast, si vos dirra coment
Vostre corps saverai, e sanera de torment. »
A ceo respound le count e haut voiz escrie:
« Jà ne place Dieu le filz seinte Marie,
Qe jammès entre crestiens à nul jour soit oïe
Qe jeo me renge à Sarazins tan qe com ai la vie,
S'il ne soit à lur testes coper od ma espée forbie. »
Dunque dist le soldan ke out à noun Mescadel:
« Si ceo ne facez, de Sarazins cuel
Vos frai tot détrancher com char pur mettre en cel;
Jà ne vos saverei tun Seingneur qu'est si lel. »
En haut cria le count e dist hautement:
« Ore vos savez si vos poez, vilen pudlent!
Jamès à vos ne altre, pur manace ne pur turment,
Ne refuserai Jhésu-Krist un Dieu omnipotent. »
Dunque fust le count mult forment asalli;
S'il refert arer od espée furbi,
Détrenche les Sarazin qe sunt entur lui,
Et totes ures en haut voiz pri Dieu merci.
Dunque dist le count à son cher compaingnon
Qe hardi fust e vaillant, frèr Richard d'Escalon:
« Tenons ferm ensemble tant com nos vivom,

Si vendums cher nostre vie einz qe nos murroum.
—Volunters, dist li frèr, par Jhésu le filz Marie,
Jamès vos défaudra tan qe com ai la vie. »
Amdeux le bones vaillaunz ferm ensemble se tindrent,
Pur bien férir lur enemys nule re ne se feindrent.
Li vaillant count de Salesbruie fust dunque irrez,
Eaux deux furent asailli de Sarazins malurez;
Trestouz les volient trancher de lur bones espées,
Mès eaux arer ferent cum vaillanz esprovez.
Li vaillant count hardi saut à un amirel,
Au fil de roi Egipte, si out à noun Abrael;
De sun espée trenchant li donne coupe novel :
La teste li fendi en deux, le corps chet en le gravel;
Mult très-ben le seingna, sachez saunz faile,
Ben aparust qe sun espée fust de bon taile :
La teste le fist trehaut voler demeintenant,
Le corps chet à son pée, le soldan véant :
Sa alme en porta Ruffini en enfern chantant,
Ceo vit frèr Richard li hardi e alosé,
Qel coup le count donat al amirel devé;
Tantost se mist avant en mesmes le chivaché,
Et sinqe Sarazins félouns il ad à mort liveré.
Un Sarazin félon vint sur chival curant,
Un espée en sa maine, red fust tranchant;
A vaillant count dona un coup tro pesant :
La maine destre li copa dont tinst l'espée avant.
Donqe fust le gentil corps fèrement démembré;
Le pée senestre ei fust tolet e la maine destre copé.
Quant avoit la maine perdu, dunqes ce treist arer :
Jhésu-Crist omnipotent fist une tiel prière,
Qe si ceo fust à soun pleisir, pur l'amour sa mère,
Vengement li donast de ceste gente amère.

Le hard corps e vaillaunt sur l'un pée saunt avaunt,
A un Turcois féloun qi out à noun Espiraunt
En la maine senestre prist l'espée traunchaunt,
E le vis ou le mentoun li mist avalaunt;
Un altre coup li dona tut en qermisaunt,
La main senestre dount tint l'espé li fist voler avant:
Dunqe chet à tere le vaillaunt Longespée,
Que ne pout esteer plus sur l'un pée.
Sarazins crierunt mult joiouse et lée;
De lour espées traunchaunz li ount tut manglé.
Frèr Richard de Ascalon, li hardi combataunt,
Sur le count chet naufré e senglant,
Pur tote la tere de Fraunce n'eust alé avant:
Quant vit mort le count, mort se rend à tant.
Sire Richard de Guise porta soun baner,
Vit son seigneur morir, le bon bacheler,
A plus tost qu'il pout, saunz plus sojorner,
Chet sur sun seigneur, si li lesce détrencher.
Li count et li banéour et ses bachelers
E sire Rauf de Aenfeld hardi e feers,
E sire Robert Widele qi li ama mult chiers,
Toutz cinqe sunt occis li bons chevalers,
Toutz cinqe ensemble furent ensi occis:
Jhésu les almes ad en Paraïs.

Des graunz Jaianz ki primes conquistrent Bretaigne.

Bibl. Cotton. Cleopatra D IX.

Ci put hom saver coment
E quant e de quele gent
Les grauntz gestuz primes vindrent
Qi Engletere primes tindrent [1].
Al primes fu nomé Albion,
E qe primes i mist le noun,
Ore escotez paisiblement
E dunt vus dirra briévement
Des géanz tote la soume
Cum jeo l'oy de un sage home
Qi bien saveit les escriptures
Des auncienes aventures.
Après le comensement
Del mound treis mil nuef cent
E sessante e diz anz
En Grase estoit un roy pussanz,
Qi tant fu pruz e noble e fier

[1] Ce vers est aussi le quatrième du *roman du Rou*; on le trouve répété à la fin de cette pièce.

Qe sur touz rey aveit poer;
Reyne avoit bele e gente
En qi engendra filez trente,
Forment beles qe tant qrurent,
E norries ensemble furent.
Père e mère furent granz,
Ausi devindrent les enfanz;
Lur nouns ne vus say cunter,
Unkes ne les oy nomer,
Fors cele qe estoit eynez,
Qe mult fu bele et haut levez;
Mult estoit bele meschine,
Ce fu nomez Albine.
E quant totes furent de âge,
A grant roys de haut parage
Totes les fillez donèrent,
E as haut roys marièrent;
Chescune out roy e fu reyne,
Mès par orgoil de lur méyme
E par fierté e grant rage
Purpensèrent grant outrage,
Par unt grant damage arroient;
Mès rien adonkes ne cuidoient
Qe rien lur pout à mal torner
Ceo q'il avoient en penser;
Mès tost après se asemblèrent,
E coyment se conselèrent,
E si unt entre eus ordiné
Qe nule ne soit si assoté
De sufrir en nule guise
De estre en autre danger mise
Ne de seigneur ne de veisin,

Ne de frère ne de cosin,
Ne nomément de sun barun;
Mès touz jours en subjection
Qe li tegnez en danger,
Si averez tut vostre voler.
Filez èrent au roy de pris
Qi à nuli ne fut souzmis,
Ne ne volient-eles estre,
Nule ne voleit aver mestre
Ne estre souz nuli détresce,
Mès tut dis estre mestresce
De sun seigneur et quant qu'il out.
A chescune cel conseil plout,
De lur seignors à lur voler
Ne se volèrent abeser
De fère tote lur volunté.
De quant qu'il unt en pensé
Entre eux issinc asseurèrent
E par lur feiz affermèrent
Qe chescune tut en un jour
Occirreit mesmes sum seigneur
Privément entre ces braz
Quant meux cuide aver solaz.
Un certein jour assignèrent
A faire cum purparlèrent;
Totes unt ceo en volemtez
Fors qe soulement le puisnez :
Cele ne voleit mesprendre rien
Vers sun seigneur, q'ele eime bien.
Quant tut lur conseil unt finé,
En lur pays sunt retournez.
Ceste chose purparlée

Rien ne plout à la puisné,
Qe sun seigneur à tant eyme
Qui ele fet sum cors demeine;
Ele ne voleit à nul feur
Damage veer de sum seigneur;
Mès quant furent à parlement,
Ne's osa contredire nient;
Kar si ele ust rien contredist,
Murdré la usent sanz respit :
Dieu li anvoit qe lors se tint.
Si tost cum pout, al hostel vint :
Quant vist sun mari, sun doel crust,
E quant sum seigneur le aparçust
Q'ele fesoit mourne semblant,
Si l'a demandé meintenant
Pur quei ele estoit dolent;
E la dame, qe mult ert gent,
A piez sum seigneur descendi,
En plorant li cria merci,
De sun trespaz merci cria ;
E de la trayson li counta
Coment ses soers à mult grant tort
Li fesoient jurer sa mort,
Là où de ceo n'avoit talent.
E sun seigneur hastivement
La prist mult tost entre ces braz,
La beise e fist greignour solaz
Qe fait li avoit unqes mès.
« Dame, fait-il, tenez en pès,
E lessez passer la dolour. »
L'endemain à point de jour
Se apparila pour tost aler

A sun père ou li parler,
E à sa femme dist ensi
Q'ele seit preste de aler ou li.
Ne demora pas grant pèce,
Vers sun père roy de Grèce
Ambdeux lur voie tindrent;
Tant errèrent q'il vindrent.
Mult sunt à roy très-bien venuz,
E tut sicum fust avenuz
De ses fillez li unt conté,
E li roy fust tut espounté
De ceo qe sa fille li dist.
Brefs e lettres escrivere fist;
Sez fillez manda erraument
Qe à li viegnent hastivement,
E quant furent touz assemblé,
Li roy les ad arésoné
De la mort e la trayson
Qe chescune de sun barun,
Par grant malice, avoit pourvèu,
Grant déshonour lur est acréu.
Les dames sunt touz espountez
De ceo q'eles sunt acovrez
De la trayson dunt sunt rettez,
Dunt jà ne serrunt aquitez;
Mès chescune à sun poer
Se veut défendre par jurer;
Mès rien ne vaut le contredire,
Car li roy out si grant ire
Qe touz les veut mettre à mort
Pour lur malice e pour lur tort.
Lur père, qi out ire grant,

Tant les ala arésonant
E tant les ad examiné
Qe rien ne pout estre celé
De ceo qe pourvéu avoient
Quant à lur conseil estoient;
Par lur père que fu coynte
Fust chescune là ateinte
De cele malice desraée
Fors soulement la puisnée,
Qe tut counta à sum seignour,
Qi puis la tint à grant honour.
Quant chescune fu ateinte
De la dolerouse pleinte,
Touz furent à dolour pris
Par lur père e lur mariz;
En forte prison furent botez
Pour lur mauveise iniquitez :
Grant penance là suffrirent
E juyse attendirent
Si là qe par commun assent
Fust ordiné lur jugement;
Mès les juges, qi furent sage,
Pur l'onur de lur parage,
C'est à saver de lur père,
Ausi de lur bone mère,
Qe si noble gent estoient,
Qe par tut l'empire avoient,
E pur l'onur de lur barons
Qi tindrent riche régions,
Unt agardé q'à dreit ne à tort
Ne deivent suffrir vile mort;
Mès par commun assentement

Fu ordiné par jugement
Qe totes seient exilez
Hors du païs où furent nez,
A touz jours sanz repeirer.
Cest jugement estuet suffrer,
Ou seit envys ou seit à gré :
Hom dist qe force pest le pré.
A grant dolour e sanz resort
Menez furent à un port
Ben près d'illock, à la mer;
Où ceo fu ne vos sai counter,
Mès qe totes furent prises
E puis en une nef mises
Qe estoit forte e grande,
Sanz governail e sanz viande.
Ylloqes grant doel unt démené,
Mès nul n'avoit de eux pité,
Pur lur grant iniquité
Q'entre eux fut purparlé.
En la mer la nef botèrent,
Les undes la nef chacèrent
En grant péril sà e là;
De la tere les esloigna.
En grant dolour sunt ore mis
Quant exilez sunt de lur païs
Dunt furent riche reynez,
Ore sunt-il povre bégynes;
Ne scevent quele part devedrunt,
Si morz ou vives eschaparunt.
Cestes dames unt grant peine ;
Aventure la nef meine,
Les grant venz par mer la chacent;

E les undes la manacent;
Mès rien tant de mal ne lur fet
Cum la famine qe lur crest;
Car rien n'avoient à manger;
Mès pur le péril de la mer
Pitousement waymentèrent
E la famine ubliêrent.
De tote part sunt turmenté :
Morir volrent de bon gré,
Chescune grant dolur attent;
Car en la mer leva un vent
Qe la fist qestre e lever,
E les granz undes revirer,
E tressailler fist la nef amount
E puis flatir à plus parfount,
E tant là tuna envirun
Qe les dames en paumeson
Fesoit chaier et giser
Per trois jours e trois nuytz enter
Qe de rien ne se movèrent,
Mès tut diz en travers gisèrent.
Endementes les enporte
La tempeste qe fu forte,
E les chace par grant travail
Qe près sunt venuz à un rivail.
Quant fu cessé la tempeste,
Cum nos trovoms en la geste,
Le tens devint cler e suef,
E tant par west chace la nef
Qe à la tere est hurté
Qe Engletere ert ore nomé;
Mès en ceo tens sanz noun estoit,

Pur ceo qe nul home n'i manoit.
Quant lamer retrete fust,
La nef à sèche tere géust.
Les dames tost esveillèrent
E lur testes sus levèrent.
Graunt joie trestotes éurent
Qe si près de tere furent;
Tantost de la nef issirent
Où très-malveis sojour firent;
Mès cele soer qe fu eyné
Avant totes se est hasté;
Tut primerine en saillant
La tiere prist tut en estant;
Cele qe fu nomée Albine
De la tiere prist seysine,
E les autres hors saillèrent
De la nef, qe fèbles èrent
Pur la dolour e le juner
Q'il avoient en la mer.
Chescune à tiere se assist,
Lur grant famine les reprist
Qe tut fust ublié devant
Pur la tempeste qe fu grant.
Feym avoient à démesure,
D'autre rien n'avoient cure
Mès q'il ussent à manger,
Mès ne l' savoient où trover,
Mès par grant nécesseté
Les herbes crues unt mangé
Dunt grant plenté i trovèrent,
E des fruiz qe ès arbres èrent,
Glens, chasteins e allies

Sustindrent bien lur vies,
E des espines les pruneles,
Botouns de haie e meeles,
Peires, poumes q'eles trovèrent;
Autre viaunde ne mangèrent.
Totes sunt en grant pensé,
Ne scèvent où sunt aprimé
Ne coment ad noun la tiere,
Ou seit de pès o seit de guiere;
Là lur covent sojour fère,
N'estuet aillours autre qère.
Quant revigurez estoient
De la dolur q'il avoient,
Amont alèrent en la tiere
Pur espier e enquère
Quele gent i habitoient
E quele vie démenoient.
En la tiere tant alèrent
Qe par mi tut la cerchèrent,
Rien ne trovèrent humeine
En boscage ne en pleine,
Ne en valey ne sur mont
Qe haut e bas illoqes sunt;
Home ne femme ne trovèrent,
Dunt grantment s'esmerveillèrent,
Ne nul rien unt aparcéu
Qe unqes gent i fust venu,
Mès bele forest e boscage
E meinte beste sauvage
I trovèrent à grant fuysun
E grant plenté de oyseloun,
Sur tiere e en rivers,

Qe de pesson sunt pleners,
E de encoste praieries
Délitablement flories,
E les oyseux qi sunt sauvages
Chauntèrent haut en les boscages,
Qe les ad mis en grant confort;
Mès quant veient qe par nul sort
Ne purrount jà aver poer
De lur païs recoverer,
Mès bien scèvent e certeinz sunt
Qe la terre qe trové unt
Unqes ne fu enhabitée
Par nul home de mère née;
Ceo unt-il trové tut apert
Qe tut dis ad esté désert;
Adonk dist la soer eynnée
Qe estoit Albine nomée :
« Trestotez sumes exilez
De la terre où sumes néez,
Totes savez la desserte
Par unt nos avint la perte
Qe mès n'en ert restorré :
Tiele est nostre destinée;
Mès fortune nos ad grauntée
Ceste terre où avowé
Estre dei e cheveteine,
Car jeo fu la premereine
Que la terre prist seysine
Al issir de la marine;
Si nule veut contredire
Rien qe touche la matire,
Meintenant le mostre à mei

Pur quey estre ne le dei. »
Communément li unt grauntée
Q'ele seit lur avowée.
Dunqes dit la dame Albine :
« La terre avomes encline,
Dunt ne savoms le noum dire,
Ne si unqes avoit sire;
Pur ceo de moi qe fu feffée
Deit la terre estre nomée :
Albine est mon propre noum,
Dunt serra nomé Albion,
Par unt de nos en ceo païs
Remembraunce serra tut dis,
Qi nos covent tut dis maner,
N'avoms cure aillours aler;
La terre est pleine de touz biens,
Mès qe viande n'i faut riens. »
Mult unt désir d'avoir viande
Tel cum lur quer demaunde.
Bestes veient à grant plenté
E oyseloun dunt sunt tempté;
Volenters les mangereient
Si entre meins les avereient.
Totes furent en grant pensé
Coment pussent à volunté
Aver beste ou oyseloun
Dunt il avoit grant fuysoun.
Assez savoient de chacer
Quant avoient lige poer,
E de boys e de rivère
Bien savoient la manère;
Mès lors n'avoient nule rien,

Ark ne sete, faucon ne chien
Dunt preissent oysel ne beste
Qe manger pussent à feste.
Coyntes e engynouses èrent,
Estreitement se purpensèrent,
Dunt par grant avisement
Engyns fesoient plus de cent.
Des verges firent hardilouns
Dunt il puis pristrent les oyselouns,
Divers engyns sovent firent,
E si coyntement tendirent
Dunt les bestes décevoient,
C'oyselouns assez prenoient.
Quant urent pris à volunté,
La veneisoun unt escorché;
Des cayllous unt feu alumé,
Busche avoient à plenté.
En quirs les bestes quissirent
E par les brèses rostirent
La veneison e les oyseux
Qe pris avoient bons et beaux,
Dunt mult léement se péurent
E ewe de fontayne beurent :
Tiele vie tant sustindrent
Qe lur forces tut revindrent,
E bien furent reviguré
Du mal qe avoient enduré :
Quant char e sanc reperneient
Grosses e grasses deveneient.
La chalure de nature
Les somount à desmesure,
Par désir de lécherie,

D'avoir humeine cumpainie :
De ceo sunt mult sovent tempté;
Ceo aparceurent li malfée
Qe sunt apellez incubi,
Ceo sunt espiritz, jeo vous di,
Qe tiel poer lors avoient
Humeine forme pernoient;
Queqes ceo la nature,
Ou femmes firent mixture,
Quant en délit les trovèrent,
En cel point les pergisèrent.
Sovent enfanz engendrèrent,
E tost après s'envanèrent.
A les dames avint ensi,
Quant lur délit les assailly,
Mult prest esteient li malfée
De paremplir lur volunté
En la forme avant dite.
Ne fu grande ne petite
Qe ne fu prise de un malfée.
E là furent engendré
Enfaunz qi géaunz devindrent
E après la terre tindrent.
Tut lur délit acumplirent,
Mès les dames rien ne virent
Ceux qi pargiéu les avoient,
Mès qe soulement sentoient
Come femme deit hom fère
Quant s'entremet de tiel afère.
E quant furent de meur âge,
Les enfanz par grant outrage
En lur mères engendrèrent

Filz e filles qe graunz èrent.
Les soers de frères conceurent
Filz e filles qe mult crurent;
Grauntz gentz de cors devenoient
E graunt force en eux avoient,
Grauntz èrent à desmesure
E de cors e d'estature,
Ceo puet home mult ben saver,
Par les grauntz os qe hom puet trover
En mult des leus de la terre
Qe vodra cercher e enquere :
Appelaunde en cité
Puet hom trover à grant plenté
Dentz, jambes e costez,
E quissez de quatre péez,
Espaudles ad hom bien véu
Ausi large cum un escu.
Dunt mult de gent sunt en esmer
Si puet estre faus ou vier
Si unqes furent tieles gentz
Qi portassent tiel ossementz.
A regarder hidous èrent,
Car malfez les engendrèrent;
Des deables furent engendrez,
E les mères dunt furent nez
Furent grandes et mult corsues;
De forte gent furent venues,
Par réson si deivent estre
Les enfanz qi deivent nestre
De tiele gent cum cil èrent,
Qe les géaunz engendrèrent :
Tele gent de faierie,

Mult grantment se multiplie;
Par la terre se partirent,
Caves en terre firent,
Grant murs entour funt lever
E des fossés environner;
Sur montaines herbergèrent
Où meux estre en séur quidèrent;
En mult de leus unkore i pièrent
Les grant murs qe cil levèrent;
Mès mult sunt ore abessé
Par tempeste e par orrée.
Cele gent la terre tindrent
Ci là qe les Bretons vindrent,
Ceo fu avant qe Dieu fu née,
Cum par acounte ai trovée,
Mil cent aunz e trente-sis,
De ceo soiez certein tut dis,
Del tens qe les dames vindrent
Qe primes la terre tindrent
Deqes-au tens qe Brutus vint
E la terre à force tint,
E le noum Albion osta
E pui Breistyne la noma,
Si cum la cronike counte,
Deux centz et sessaunte amounte.
Tant de tens, ceo fet à crère,
Les géaunz tindrent la terre;
Mès quant cele gent desraée
En terre fust multipliée,
Chescun divers pays prist
Où sa mannauntie fist,
E là vesquy chescun par sei,

En tiel orgoil et tiel desrai
Qe chescun à sun poer
Voleit autre sourmounter;
Car chescun tant se affioit
En la force q'il avoit
Qe nul de eux autre ne dotea,
Mès chescun autre despisa,
E chescun vencre bien quida,
E tost à ceo s'aparailla
Pur conquère par mestrie
La terre e la seignurie;
Tantost entre eux sourdi contek,
Chescun à autre fist eschek;
Sovent se entremedlèrent
E sovent se entre-tuèrent;
Tant sovent se cumbatoient
Qe de touz ne remanoient
Fors soulement vint e quatre
Qe vindrent à Brut combatre,
Quant primes la terre prist;
Mès Brut trestouz les desconfit,
Sauf un qe fust lur avowée,
Qi Gog Magog fu nomée,
A qi la vie Brut dona;
Car mult de li s'enmerveilla
E de la grandour q'il avoit,
Car de vint péez de long estoit,
E de li voleit enquere
Coment vindrent en la terre,
E dunt e de quele lignage
Pristrent primes parentage;
E il trestut à Brut counta

De lur origne coment ala,
Coment en la terre vindrent
E coment après se contindrent,
E cumbien de tens fu passé
Q'en la terre pristrent sée,
E coment furent engendré
De chief en chief li ad counté,
Si cum il einz avoit oy
De ceux qe furent avant li;
E Brut trestut fist remembrer
Qe autres après pussent saver
La merveille de la geste
Pur counter à haute feste,
E qe hom puet aver en mémoire
La merveille de l'estoire.
Oy avez la vérité
Come la geste vous ad counté,
Quant e coment e dunt cil vindrent
Qi Engleterre primes tindrent
E de quel noum estoit nomé
E de par qe li ert doné,
E cum bien la terre tindrent
Avant ceo qe Bretons vindrent,
E le premer noun ostèrent
E Bretaigne la nomèrent.
Tut est bon à remembrer,
Rien ne grevera de saver
Les diz e les escriptures
Des auncienes aventures.
De Dampne-Dieu seit-il benet
Qi en escripture les mettet.

Amen.

Dictons et Proverbes.

Ms. Harl. 4677.

CI CUMMENCENT LES TRENTE-SIS MESTRES FOLIES [1].

E ki ben les entent
Trente-six sens aprent.

Ki nul bien ne scet ne nul volt aprendre,
Ki mult acreit et n'ad dunt rendre,
Ki tant dune ke rien ne retent,
Ki tut promet et puis ne dune nient,
Ki tant parole ke nule ne l'escute,
Ki tant manace ke nul ne l' dute,
Ki tant jure ke nul ne li crait,
Ki demande quanque il n'ait,
Ki à fole enemi sun cunseil cunte,
Ki por autrui amer sei-meimes met à munte,
Ki rien ad en burs et tut bargaine,

[1] M. Halliwell, dans ses *Reliquiæ antiquæ*, qu'il publie de concert avec M. Wright, a donné, d'après le Ms. Gg. I. 1. de la Bibliothèque publique de Cambrige, du temps d'Édouard II, cette pièce, réduite à trente-deux manières, de folies. Nous l'imprimons ici d'après le manuscrit du Musée Britannique, qui est plus complet; elle n'est pas portée dans le catalogue au nombre des pièces que contient ce manuscrit. Voir ci-dessus, p. 6, une pièce analogue à celle-ci, intitulée *Des six Manières de Fols*.

Ki à scient tut pert et rien ne guaine,
Ki tuz het et nul guères li aime,
Ki plus fet en un jur ke plus ne poet la semayne,
Ki por estrange enchace le soen privé demaine,
Ki à tuz creit e nul ne le poet créer,
Ki trop se entremet de chose dunt il n'a ke fère,
Ki en tens de bone peis désire la guere,
Ki altres blâme dunt il meime est cupable,
Ki se fi en chose ke n'est pas estable,
Ki faus e fel e fol escute et trop le contoye,
Ki à sun seignur lige trop se desroyé,
Ki fous est et plus fol se fet,
Ki trop s'en joïst de son mesfet,
Ki n'ad ki li sert et il meimes ne volt,
Ki trop se esmaye quant fère ne le estot,
Ki ben poet eslir et se prent al pir,
Ki tuz quide veincre par estut et par mesdir,
Ki pur autre son bien desaudre,
Ki tant s'avaunt ke nul ne l'alue,
Ki bien ne volt fère ne altre le lesez,
Ki quide ke ben seit quanquez li pleisez,
Ki mult emprent et nent ne achève,
Ki saunz drait e résun sun ami grève,
Ki trop fet de mal et nent se repent,
Ki bien ad fait e puis se repent,
Ki cestes folies aprent, trente-sis sens aprent.
Ki ben les tendreit en maint liu amé serra,
Par coe wus pri sur tote riens :
Lessez les mals, fetes les biens,
Ne séez pas envious ne plains de ire,
Ne jamès à vostre voile
Ne wous lessez vaincre orgoile;

Fetes bien pur mielz aver;
Si freez sen e saver.

Ms. Harl. 4043.

Février de tous les mois
Le plus court et moins courtois.
En mars me lie, en mars me taille,
Je rends prou quant on m'y travaille.
Le curé disoit : « Les pasques pluvieuses
Sont souvent froumenteuses. »
Et son clerc respondoit :
« Et souvent fort menteuses. »
Depuis Pasques au jeu,
Depuis Noël au feu.
En may rosée, en mars grésil,
Pluye abondante au mois d'avril,
Le laboureur contentent plus
Que ne feroyent cinq cens escux.
En mars quant il tonne
Chascun s'en estonne;
En avril s'il tonne
C'est nouvelle bonne.
En mois d'aoust et de juillet,
Bouche moite et l'engin sec.
Dès le Sainct-Martin
Boy le nouveau vin.
Qui voit à Noël les mouschons
A Pasques verra les glaçons.
La lune est périlleuse au cinq,

Au quatre, six et huict et vingt.
Prens du temps la règle commune
En premier mardy de la lune.
Le soleil fait par excellence
Au samedy la révérence,
Du dimanche au matin le pluye
Bien souvent la semaine ennuye.
Vendredy de la semaine est
Le plus beau jour ou le plus laid.
Pauvre laboureur, tu ne vois
Jamais ton bled beau l'an deux fois;
Car si tu le vois beau en herbe
Tu ne l'y verras pas en gerbe.
Janvier le frilleux,
Février grésilleux,
Et mars le poudreux,
May clair et venteux
Font l'an et l'om heureux [1].

[1] Nous avons trouvé encore dans le Ms. Arundel 220 les proverbes suivants. Ceux qui n'ont aucun signe sont inédits; les proverbes précédés d'une croix (†) ont été publiés avec des variantes, et ceux précédés d'une astérisque (*) sont imprimés textuellement dans les *Proverbes et Dictons populaires aux* 13e *et* 14e *siècles*. Paris, Crapelet, 1835, grand in-8o.

Few de fere,
Raspe de eawe,
Gasteu de aveignc,
Enclyn de moyne,
† Promesse de esquyer,
† Enbracie de chivaler,
Serment de ribaud,
Lerme de noneyne,
Mensonge d'erbeyr*,
† Rechynne de anne,

* Voir le *Dit de l'Erberie*, dans mon édition des *OEuvres complètes de Rutebeuf*, t. I, p. 420.

* Abbay de chyn,
Huy de willeyn,
† Maunger de norice,
Acoyscement de enfant,
* Councile de apostoyle,
* Pleyt de mariage,
* Parlement de roy,
† Assemblé de borjois,
† Turbe de willeyns,
† Foule de garsouns,
* Noise de ffeme,
* Grete de gelyns,
* Marteleys de ffeverys,
Buleyterie de bouleneers,
* Trébucye de chareterys,
Anée raas,
† Elle de lous,
† Crucye de toneyr,
* Avarisse de proveyr,
* Coveytisse de moyns blauns,
* Envye de noyrs,
* Mellé de ribaus,
* Descors de chapitels,
Mensonge de pereceous,
* Desléutés de plédours,
* Orgoyl de templer,
* Bobbant de ospiteler,
Touz ceuz ne valent un dener.

CHANSONS.

La Venue de Dieu à Arras[1].

Ms. 184, supplément français, Bibliothèque Royale.

I.

Arras est escole de tous biens entendre :
Quant on veut d'Arras le plus caitif prendre,
En autre païs se puet por boin vendre.
On voit les honors d'Arras si estendre,
Je vi l'autre jor le ciel là sus fendre :
Dex voloit d'Arras les motés aprendre[2] :
Et per li doureles
Vadou vadu vadourenne.

Quant Diex fu malades, por lui rehaitier
A l'ostel le prince se vint acointier.
Compaignons manda por estudiier :
Pouchins li ainsnés ki bien set raisnier

[1] Dans le manuscrit, cette chanson est précédée d'un grand nombre de motets notés en musique et sur des sujets profanes.

[2] Cette chanson du XIIIe siècle est curieuse en ce qu'elle roule sur un sujet analogue à celui de Béranger :

Un jour le bon Dieu s'éveillant, etc.

De compleusion d'astrenomiier.
Je vi k'il fist Diu le couleur cangier,
Car encontre lui ne se seut aidier,
Et per li doureles
Vadou vadu vadourenne.

Diex a fait mander Robert de le Pierre,
Car dou viel Fromont seut-il la manière.
Si vint Ghilebers, Phelipos, Verdière,
Et si est venus Roussiaus li taillière.
Ghilebers canta de se dame cière :
Diex dist k'il siura tous tans leur banière.
Et per li doureles
Vadou vadu vadourenne.

Bretiaus s'est vantés k'à Diu s'en ira,
Plus que tout li autre l'esbaniera.
Il fist le paon, se braie avala,
Celui de Beugin trestout porkia.
Diex en eust tel joie, de ris s'escreva :
De se maladie trestous respassa,
Et per li doureles
Vadou vadu vadourennes.

Or est Diex waris de se maladie.
Garés vint laiens, ce fu vilenie,
Et Baudes Becons, ki met s'estudie
En trufe et en vent et en merderie.
De leur mauvaisté Diex se regramie,
Quar se grans quartaine li est renforcie,
Et per li doureles
Vadou vadu vadourennes.

Puis fist Diex mander un grant maistre wike :
De tous boins morsiaus seut-il le fusike;
Il n'a sen parel dusk'en Salenike,
Ne milleur de lui avoec home rike.
Quant voit le ronssole durement s'estrike,
        Et per li doureles
        Vadou vadu vadourennes.

II.

De canter ne me puis tenir;
        S'est drois ke cançon face.
Or m'en doinst Diex à cief venir,
        K'as courtois mal ne face;
        Mais por rougir le face
Doit-on des mauvais recorder
Pour faire leur vie amender.

Li hom quant au coumencement
        Le cose loe et prise,
Quant il vient au grant sairement
        Çou k'a loé desprise.
        Loiauté n'a point mise
En sen cuer, mais grant fausseté;
A sen oés fait trop grant viuté.

Je ne vos os nomer nului :
        G'i aroie damage;
On voit tout cler voir aujourd'ui,

Par faus eskevinage
Va no cités à rage,
De coi li païs est destruis :
En Arras, voir, assés en truis.

Se je nome les Frekinois [1],
Ce seroit vilenie;
Ne Cossetens, ne Poucinois,
Ne ex ne leur maisnie.
Je ne nomerai mie
Garet, voir, car il est preudom :
D'infer ara le grant pardon.

Certes, çou est grans estrelois
Et s'est cose grevaine,
Vint mile livres de tornois
Cousta ceste vintaine :
Li cose en est certaine.
Teus se plainst, je sai tout de voir,
Que ce fu por le brice avoir.

Je me lo mout des Poucinois
Et de trestous les frères;
Jakes est sages et courtois
Et Simons est souffrères;
Cholars n'est pas mentères,
Pakés reset toutes les lois,
Ki set entendre sen tiois.

[1] J'ignore complétement le sens de ces expressions; mais il est évident que cette chanson, comme celle qui suit, est une satire contre l'administration municipale d'Arras.

N'os nomer Robert Maraduit ;
Plains est de courtesie.
En loiauté a le cuer duit,
Ce dist bien se maisnie;
Il het trop vilenie :
Ne sai milleur de sen jovent;
Jou l'oï dire Floevent.

On me tenroit voir à musart
Se paroil des Cipauwés,
Du gentil cuer Henri Nazart
Et de ses grans lubauwés;
N'a pas paroles flaüwés,
Ains est preudom; se je ne ment,
Il set bien faire un testament.

Je n'ose nomer Audefroi,
Trop est de grant lignage;
Il fu preudom, si com je croi;
En sen eskevinage.
Il eut bien tesmoignage,
Par foi, k'il fist le taille à point,
Mais li abés après l'en point.

Willaume as paus ala souflant
Com cil ki le set faire;
Audefrois en ala enflant,
Je sai trestout l'afaire;
Taille convint refaire
De coi li abés fu déçus,
Car ses contes fu tous boçus.

III.

Arras ki jà fus
Dame sans refus
Del païs,
Tu es confondus
Traïs et vendus
Et haïs,
N'en toi n'a deffense
Se Cil ne te tense
Ki en crois fu mis :
Ti vilain ouvrage
T'ont mis en servage,
Por ce en dirai *gnif*[1].

E Arras li biaus!
T'es vile roiaus
Des cités,
Se tes apoiaus
Fust vrais et loiaus,
Faussetés
N'i éust poissance;
Il n'a vile en France
De ci dusk'à Miaus
Qui fust plus cortoise.
Te male despoise
Me fait dire : *gnauf*.

[1] Cette chanson, outre son ton satirique, est encore remarquable par la singulière exclamation qui termine chaque couplet.

Je me sui perçus
Frekins as sorcus
Est tous mas.
Ausi m'aït Diex,
Tex en fist ses jus
Et ses gas
Pardevant la face
Li parra tel trace
Quant poins en venra;
Qui d'autrui pesance
Veut faire beubance
On en dira : *gnaf.*

Ore est aparans
Li maus de lonctans
Porcaciés.
Il a bien trente ans
Que li premiers pans
Fu tailliés
De le trenquerie
Dont li bourghesie
Gist ore entre piés.
J'en ai grant engaigne :
Leur mauvaise ouvraigne
Me fait dire : *gnief.*

Li gros grains dékiet,
Je di, qui k'il griet,
Oïant tous,
Quant al un meskiet,
A l'autre bien siet.
Tous jalous

Est cascuns d'esbatre
Le verghe à lui batre :
Nus n'est paourous
De honte entreprendre ;
Je's en voel reprendre
Et s'en dirai : *gnouf*.

Certes, je mespris
L'ome qui est pris
Par mal los,
Quant de sen païs
Ne veut estre oïs
De ses tors.
C'est mult laide cose
Quant Voukier ne s'ose
Dont il fu nouris,
Ne droit n'ose atendre :
S'on le maine pendre,
Jou en dirai : *gnif*.

C'est grans estrelois
C'on fausse les drois
Vrais escris ;
Mesire li rois
Doit prendre conrois
De teus cris.
Point ne m'esmervelle
Se li quens travelle
Hardrés n'Aloris.
Qui font le servage
De leur grant damage
Doit-on dire : *gnif*.

Li Rois qui ne ment
Prendra vengement
De leur cors :
En mult grief tourment
Iêrent longement,
N'est pas tors.
Langhe aront muiele;
Passion novele
Par devant leur mors
Leur sera voisine,
Goute palacine,
Leur fera dire : *gnof*.

Ne tieng mie à fol
Guion de Saint-Pol
N'à estout;
Premiers baissa col
Quant il vit sen vol
Por le tout.
Lors devint peskières :
En sèkes gaskières
U eue ne court
Prist un pisson rike,
Dusk'en Salenike
En dist cascuns : *gnouf*.

Cil de Guienci
Sour borgne ronci
Dur trotant
Les rens i fendi;
Une rois tendi
Maintenant,

Ce fu voirs sans faille,
C'ainques n'i prist quaille
N'aloé cantant,
Ains prist tel verdière
Ainc ne vi si kière :
Por ce en dirai : *gnanf*.

FIN.

NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTE A.

(Voyez p. 72.)

Le poëme d'Amis et Amile, dont parle la pièce intitulée *les sis Manières de fols*, est un des thêmes favoris adoptés par les poëtes du moyen âge. Prose latine et française, poésie, drame, rien n'a été négligé de ce qui pouvait donner de la célébrité à cette vieille et intéressante fable. Il y aurait certes à son sujet un travail curieux de recherches et d'exhumation à entreprendre, mais ce n'est pas ici la place. Nous nous bornerons donc à l'exacte analyse que M. Chabaille a bien voulu faire et nous permettre de placer ici du poëme-roman d'Amile et Amis, d'après la leçon du manuscrit français de la Bibliothèque Royale, n° 7227-5 Colbert.

Voici d'abord le début du poëme :

Or entendez, seignor, gentil baron,
Que Deus de gloire voz face vrai pardon.
De tel barnaige doit-on dire chanson
Que ne soit mie de noient la raison.
Ce n'est pas fable que dire vous volons,
Ansoiz est voirs autressi com sermon,
Car plusors gens à tesmoing en traionz,
Clers et provoires, gens de religion.
Li pélerin qui à Saint-Jaque vont
Le sèvent bien se ce est voirs ou non.
Huimais orrez de deus bons compaingnons :
Ce est d'Amile et d'Amis le baron.
Engendré furent par sainte annuncion
Et en un jor furent né li baron.

A Mortiers gisent, que de fi le seit-on :
Huimais orrez de ces deus compaingnons
Com il servirent à Paris à Charlon
Par lor grant compaingnie.

Après cette courte introduction, le trouvère nous apprend que les deux héros de son poëme eurent pour parrain Ysoré, évêque de Rome, qui les combla de bienfaits. L'un fut élevé en Berri, l'autre en Auvergne, et jamais on ne vit chevaliers plus beaux ni qui se ressemblassent davantage. Plus tard Amile va dans le Milanais et Amis en Calabre, où ils font mainte conquête. Ils reviennent ensuite en France, se rencontrent et prennent la résolution d'aller à la cour, à Paris, et d'offrir leurs services au roi. Le trouvère continue ainsi :

A icel jor qu'il vinrent à Charlon
Leva li cris maintenant des Bretons :
La proie acoillent qui iert devant le pont,
Lors s'adouba la maisnie Charlon.
Vestent haubers, lacent elmes reons,
Ceingnent espées as senestres girons,
Montent ès selles des destriers arragons ;
A lor cols pendent les escus as lyons,
Et en lor poins les roiaus confanons.
Oevrent les portes, les pons lièvent amont,
Si s'en issirent à force et à bandon.

A leur apparition sur le champ de bataille,

Bien i ferirent andui li compaingnon,
Deus contes prinrent, Berart et Névelon,
Si les envoient à Paris en prison ;
Liés en fu Karle et sa fille par non,
C'est Belissans à la clère fason.
Huimais orrez de Hardré le félon
Qui porchasa la mortel traïson
Por les contes ocirre.

Cet Hardré cherche à inspirer de la défiance au roi contre les deux amis ; mais, voyant repousser ses malveillantes insinuations, il dit à Charlemagne qu'il ne lui a tenu ces discours que pour l'éprouver, et qu'il lui conseille au contraire de les récompenser magnifiquement.

Et dist li rois : « Or oi plait qui bien siet;
Ce me resamble raisons et amistiez. »

Le traître fait l'empressé auprès d'Amile et Amis :

« Seignor, dist-il, tenir me devez chier;
Envers le roi vous ai-je bien aidié.
Tout orendroit le m'a-il fiancié :
Chascun donra quatre chastiax en fié
Ou tel cité qui moult fait à prisier. »
Dient li conte : « Est-ce voirs, par vo chief?
Si vous aït li verais Justiciers
Comme vers noz iestez de cuer entiers,
Et que bien le savommez. »

Peu satisfait de ses tentatives auprès du roi, Hardré prend secrètement le chemin de Nivelle et va trouver Gombaut le Lohainc, à qui Charlemagne se prépare à faire la guerre.

Gombaus le voit, si li a prins à dire :
« Sire Hardré, se Dex vous bénéie,
Par cui conduit venez en ceste ville? »
Dist li traîtres : « Par le vostre, biax sire.
Forment me het li rois et la roïnne;
Deus soudoier portent à moi envie :
Ce est Amis et ses compains Amiles;
Car les noz faitez détranchier et ocirre,
Je vous donrai de mon avoir mil livres. »

Ces conditions sont acceptées, et Hardré regagne Paris en toute hâte. Amis et Amile le rencontrent à la sortie de l'église;

Quant il le voient, si l'ont arraisonné :
« Sire Hardré, où fustez-vous alez?
— Par Deu, seignor, jà n'orrez vérité.
A Saint-Lambert alai por voz orer,
Por vous me sui traveilliez et penez. »
Dient li conte : « Nous le savons assez. »

Un messager de Gombaut vient avertir Hardré que son maître, à la tête de quatre mille hommes, est en embuscade non loin de Paris. A la nouvelle que leur en donne Hardré,

Li chevalier sont de la ville issu,
En lor dos ont les blans haubers vestus
Et en lor chiés les vers elmes aguz :
Jusqu'à l'agait n'i sont arrestéu.
Hardrés les guie, li traïtres parjurs :
Jhésus-Cris le maudie !

Un rude combat s'engage, et, comme dans le premier, Amis et Amile font encore deux prisonniers qu'ils envoient au roi. Quant à Hardré, apercevant, étendus sous un arbre, deux chevaliers tués dans la mêlée, il leur coupe la tête, la suspend en trophée à l'arçon de sa selle, et revenant fièrement près du roi,

Si s'escria à sa vois qu'il ot clère :
« Que ditez-vous, sire drois empereres ?
Vostre anemi ont widié la contrée ;
Fuiant s'en vont, Joinchières ont passée.
Li soudoier mar virent la meslée,
Car mort i sont el fons d'une valée. »
Li rois l'entent, s'a la coulor muée,
Et Belyssans est chéue pasmée
Quant Hardré entendirent.

Revenue de son évanouissement et après avoir exhalé ses regrets sur le sort d'Amile, Bellisent accuse Hardré de trahison. L'empereur représente à sa fille qu'elle est injuste

« Envers Hardré qui est bons chevaliers ;
En la bataille s'est-il moult bien aidiez ;
Il i a mors deus vaillans chevaliers. »
Et dist Hardrés : « Or oi plait qui bien siet ;
Ce me resamble amors et amistiez. »

Saisissant l'occasion, Hardré demande et obtient même de l'empereur la charge de gonfanonier que remplissait le comte Amile ; mais, dit le trouvère,

Porquoi le prinst li cuivers losengiers ?
Puis fu un jors qu'il en perdi le chief ;
Car li dui conte repairièrent arrier,
S'ont amené deux bons chevax corsiers,

Et deus frans contes qu'il ont prins et loiez
Par lor chevaleries.

Ce retour inespéré comble de joie Bellissent et l'empereur. Amile pousse la générosité jusqu'à prendre la défense d'Hardré, que Charlemagne menace d'un terrible châtiment, et celui-ci, éperdu,

Isnellement se traist devers les contes;
« Seignor, dist-il, c'or celez ma grant honte,
Je vous donrai de mon avoir mile onces,
Et Lubias la cortoise, la blonde :
L'un de vous ferai riche. »

Sur le refus d'Amile, Amis accepte la main de Lubias, cette nièce d'Hardré,

Qui plus blanche est que serainne ne fée....
Grans noces firent, jà plus grans ne verraz;
Celle l'ahiert et semont et abat,
S'elle onques puet, elle le cunchiera :
Li amistiés d'Amile li toldra;
Mais Dammel-Dex, seignor, l'en gardera,
Car moult est saiges contes.

Dès la première nuit de ses noces, Lubias cherche à exciter la jalousie de son mari contre Amile; loin de prêter l'oreille à ses calomnies, Amis lui annonce qu'il va partir pour rejoindre son loyal compagnon. Après avoir passé quelque temps ensemble, Amis, les larmes aux yeux, consulte son compagnon sur le désir qu'il éprouve de revoir sa femme et son fils. Amile lui répond :

« Il est bien drois, par sainte charité,
Que's aillissiez veoir et esgarder,
Car sa moillier doit-on bien honorer;
Mais une chose vous voil dire et conter,
Sire compains, que vous ne m'oubliez. »
E dist li cuens : « Por noient en parlez :
Je vous plevis les moies loiautez;

mais, à votre tour, évitez de vous lier avec Hardré et songez que

La fille Karle ne vous chaut à amer,
Ne embracier ses flans ne ses costez;

Car puisque fame fait home acuiverter
Et père et mère li fait entr'oublier,
Couzins et frères et ses amis charnez,
De la gourpille vous doit bien ramembrer
Qui siet sor l'aubre et vueult amont haper,
Voit les celises et le fruit méurer:
Elle n'en gouste, qu'elle n'i puet monter. »
Et dist li cuens : « Si com voz commandez,
Mais encor proi, por Deu de majestez,
Sire compains, que voz ne m'oubliez. »

Malgré les sages recommandations d'Amis, Amile, gagné par les prévenances d'Hardré, consent à en faire son compagnon. A cette nouvelle,

La fille Karle, Belyssant au vis cler,
Tout en plorant vint au conte parler;
Belement l'arraisonne :
« Biaus sire Amile, dist la franche meschine,
Je vous offri l'autre jor mon service
Dedens ma chambre en pure ma chemise ;
Bien vous séustez de m'amor escondire :
Envers Hardré ne l' féistez-vous mie,
Qui tant est fel et crueuls et traïtres... »
Ce dist li cuens : « Ne vous poist, douce amie ;
Si m'aït Dex, au cuer en ai grant ire ;
Mais je n'en puis plus faire. »

Le chevalier répond à de nouvelles avances de Bellissent avec un sang-froid vraiment admirable :

. . . « Dame, ci a grant mesprison.
Jà vous demande li fort rois d'Arragon,
Et d'Espolice Girars li fiuls Othon,
Qui mainne en ost plus de mil compaingnons ;
Ne les panriez por tout l'or de cest mont,
Et moi volez qui n'ai un esporon,
Ne borc ne ville, ne chastel ne donjon ;
Onques ne vi mon feu ne ma maison.
Je ne l' feroie por tout l'or de cest mont;
Mais je serai, ma dame, li vostre hom,
Servirai vous à force et à bandon ;
Car ce doi-je bien faire.

Ces refus réitérés ne découragent pas la princesse, qu'une ruse hardie fait parvenir à ses fins. Découverts par leur ennemi, les amants

. . . . . . Déproient le traïtor Hardré;
Mais il n'i treuvent ne foi ne loiauté.
Voit le li cuens, moult s'en est aïrez;
La fille Karle l'en prinst à apeller :
« Sire, fait-elle, ne soiez effraez;
Se il vous vueult de noient encuser,
Prenez bataille vers lui, vous le vaincrez,
Qu'il est fel et traïtres. »

L'effet suit de près la menace, et sur la dénonciation d'Hardré, Amile est mandé par l'empereur. Pour sa défense, le comte se borne à dire :

« Cent déhais ait en viaire et el nés
Qui m'en encuse, s'il ne le vueult monstrer! »
Hardrez l'entent, le sens cuida desver :
« Par Deu! Amiles, bien iestez apansez;
Jà de voir dire ne serez prins prouvez.
Drois empereres, mon gaige en retenez... »
Et dist li rois : « Où sont dont li ostaige? »
A icel mot plus de soisante en saillent.

Moins heureux, Amile, ne trouvant personne qui veuille lui servir d'ôtage, demande ses armes et son cheval pour combattre à l'instant même;

Et dist li rois : « Or oi plait qui mal siet;
S'estiiez ores armez sor vo destrier,
Qu'il n'a meillor en France ne soz ciel,
Bien en iriez devant mes chevaliers!
Jà par nul d'euls ne seriiez bailliez,
Ne de ma honte ne seroie vengiez. »
S'espée mande, volt lui toillir le chief.

Amile n'échappe au ressentiment de Charles que par l'intervention de la reine, qui offre son fils, sa fille et elle-même pour ôtages du comte. Le roi accepte, et il accorde même un délai de sept mois qu'Amile demande dans le dessein d'aller consulter

Amis à Blaye; mais la reine ne le laisse partir qu'à la prière de Bellisent, et après en avoir reçu le serment qu'il reviendra au jour fixé pour le combat. En quittant Paris,

Ainz ne fina, si vint en pré flori;
Quant il i vint si gieta un sospir :
« Beneois soit li prés que je voi ci,
Et touz li lieus et li biaus édefis !
Ci fumez-noz et juré et plevi
La compaingnie entre moi et Ami;
Il l'a gardée com chevaliers de pris
Et je com fel et com Deu annemis,
Tout por le lieu qui est biaus et floris
Et por l'amor au baron que je di,
Cidormirai orendroit un petit,
Que Dex me rande mon compaingnon Ami... »

Son vœu est exaucé. Amis, troublé par un songe pendant lequel il se croyait aux mains avec Hardré, prend le chemin de la capitale, bien accompagné, malgré les représentations de sa femme. Arrivé près de l'endroit où Amile repose tout armé de peur de surprise, il s'approche, le reconnaît, et bientôt les deux amis sont dans les bras l'un de l'autre. Amiles raconte à son compagnon la fâcheuse aventure qui l'a obligé de quitter Paris, et c'est avec une profonde tristesse qu'il dit en parlant de Bellisent et de sa mère, ses ôtages :

« Je ne 's irai resgarder mais des mois;
Hom qui tort a, combatre ne se doit.
    Par péchié les ai mortes...
— Sire compains, dist Amis à Amile,
Ceste bataille ne puet remanoir mie,
Ainz sera faite, par Deu le fil Marie,
Et la fera, sachiez, mes cors méismes. »
Et dist Amiles : « Vous parlez de folie,
Car l'empereres en a se foi plevie,
Et bien juré le fil Sainte Marie,
Que d'un autre home ne la panroit-il mie,
    Tel duel a de sa fille... »
— Sire compains, ce dist Amis li bers,
Si m'aït Diex, voz iestes fox prouvez :
Moi et vous fumez en une hore engendré

Et en un jor et en une nuit né,
Et enz un fons baptizié et levé;
Et nos parrins, qui ot non Yzorez,
Ses parrinnaiges fait forment à loer,
Or et argent nous donna à plenté,
Et à chascun fist un hanap donner.
Nous noz samblons de venir et d'aler,
Et de la bouche et dou vis et dou nés,
Dou chevauchier et des armes porter.
Dex ne fist home qui de mère soit nés,
Se l'uns de nous a en un lieu esté,
Se l'autre i vient, que jà soit avisez.
Ostez vos dras et les miens vestirez:
Droit à Paris m'en irai la cité,
Et vous irez... à Blaivies...

Amis termine ses instructions sur la manière dont Amile doit faire les honneurs de sa maison à Blaye, par cette recommandation délicate :

« Sire compains, en ma chambre entrerez
Et Lubias si fera autretel;
Li siens services vous iert abandonnez,
Sire compains, et vos le refusez:
Biaus chevaliers compains, bonne foi me portez,
Et vous ramembre de la grant loiauté
Que li uns l'autre se doit bien foi porter. »

Puis il prend seul le chemin de Paris, et son compagnon va rejoindre son escorte avec laquelle il se dirige vers Blaye. A leur arrivée, trompée par la ressemblance, Lubias

Encontre vint desoz l'ombre d'un pin,
L'espée Amile vait-elle recoillir;
Li ber la voit, d'autre part se guenchi,
Voit le la dame, dou sens cuida issir;
« Sire, dist-elle, moult m'avez en porvil,
Or revenez de la cort de Paris
La fille Karle baisier et conjoïr.....
A mal putaige soit li siens cors reprins! »
Li cuens l'entent, à poi n'enraige vis;
Hauce la paume, enz el nés la féri

Com ses compains li ot conté et dit;
Passa avant, as poins la vait saisir;
Semblant faisoit que la voisist laidir,
Quant si home li toillent.

Après un souper splendide donné à tous les barons d'Amis, et pendant lequel Lubias était placée à sa droite,

Li cuens Amiles en la chambre est venus,
En lit Ami s'ala coucher touz nus;
Avec lui porte son branc d'acier molu,
Et Lubias a les siens dras tolus;
Delez le conte s'a couchié nu à nu,
Qu'elle le cuide acoler com son dru;
Delez lui sent le branc d'acier molu:
Grant paor ot, si s'en est traite en sus.
Dex! com est effraée!

Elle menace son prétendu mari de se plaindre à ses parents, et dit qu'ils obtiendront facilement de l'évêque un acte de séparation. Pendant ce temps, le comte, sans doute pour résister mieux à la tentation, adresse une fervente prière à Dieu en faveur d'Amis, et il la termine ainsi :

« Garissez hui le mien chier compaingnon
Qui est en France à Paris à Charlon
An la bataille de Hardré le félon,
Qu'encor le voie en sa maistre maison; »

Puis il allègue une ordonnance de médecin qui l'oblige à garder pendant un mois la plus rigoureuse continence;

« Se nel' fesoie, je sui sans garison.
Mais par la foi que devés Deu del mont,
Por quoi haez Amile le baron? »

A cette question captieuse, Lubias dit que son ami l'a voulu déshonorer, et ajoute en terminant :

« Por ce l'ai en hainne.
— Dex, dist Amiles, qui haut siés et loinz vois,
Esperitables iestez, biax sire rois!
Tant par est fox qui mainte fame croit

Et qui li dist noient de son consoil.
Or sai-je bien Salemons se dist voir :
En sept milliers n'en a quatre, non trois,
De bien parfaitez, qui croire les voldroit. »

Après cet aparté, il assure Lubias qu'il la vengera d'Amile en coupant la tête du séducteur avec l'épée qui est près de lui.

Le trouvère nous ramène à la cour et nous montre l'empereur occupé à faire dresser le bûcher où doivent être brûlés sa femme, sa fille et son fils si l'adversaire d'Hardré ne se présente pas ce jour-là même avant midi. La famille impériale est plongée dans la douleur, et Hardré triomphant vient sommer l'empereur de livrer les ôtages aux flammes. Avant de marcher au supplice, la reine se recommande à Dieu ainsi que ses enfants, lorsqu'elle aperçoit Amis qui vient réclamer le combat. La scène change : c'est au tour d'Hardré à trembler. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici les détails si animés, si vrais, si dramatiques des formalités qui précèdent, accompagnent et suivent le combat judiciaire entre les deux champions. La lutte se prolonge jusqu'à la nuit devant l'empereur et toute la cour, et l'on sépare les combattants. Ramené au palais plus maltraité qu'Amis, Hardré appelle son filleul, et l'engage à imiter sa conduite perverse :

« Je te chastoi, biaus filleus Aulori,
Que n'aiez cure de Damel-Deu servir
Ne de voir dire, se ne cuides mentir;
Se vois preudomme, panse de l'escharnir;
De ta parole, se tu puez, le honnis;
Ardez les villes, les bors et les maisnils;
Metez par terre autex et crucefiz :
Par ce serez honorez et servis.
— Ne t'esmaier, parrins, dist Auloris;
Bien a passé trois ans touz acomplis
Que de bien faire ne fui volentéis ;
Mais de mal querre sui touz amanevis.
Mors est Amiles, ne vous esmaiez si;
Par Deu, bien le me samble.

Le lendemain matin, Amis

Vient au moustier, s'a faite s'orison,

Un anel d'or i a offert le jor,

Mais Hardré

Dist cel parole qui le greva le jor :
« Ier fiz bataille el nom dou Criator,
Hui la ferai el non à cel seignor
Qui envers Deu n'en ot onques amor ;
Ahi, Diables ! com ancui seraz prouz ! »

Après cette infernale invocation l'impie Hardré ne craint pas de se présenter au combat ; mais Amis

A un seul coup li trancha le chief tout :
Jus à la terre est trébuchiez li glouz.
Li rois le voit et li autre baron :
« Vassax, dist-il, sà venez jusqu'à nous :
Si vous donrai ma fille. »

Cependant, avant de songer aux fiançailles, l'empereur donne les ordres suivants à son premier écuyer :

« La char Hardré vous convient à destrure :
Traïnez soit par champ et par couture
Tant qu'il n'ait mais robe ne vestéure.
Desor un pel soit sa teste ferue :
Tant li laissiez qu'escoufle la menjussent.
Belissant, bele, Dex vous a fait aïue :
Servez Amile com sa fame et sa drue ;
Riviers li doins, s'il devant moi vous jure,
Ma grant cité desor l'eue de Dunne,
Dont dis mil home me servent à droiture
Quant moi vient à besoingne. »

Le vainqueur a beau s'en défendre, il faut qu'il épouse ; ce n'est pourtant pas sans faire tout bas ses réserves :

« Or jurrerai en non mon compaignon ;
La pénitance en ferai jusqu'en som :
Jà nel' saura ma fame. »

Amis se présente donc à l'autel ; mais à peine a-t-il fait le serment de prendre Bellissent pour femme, qu'un ange, invisible

pour tous les autres, murmure à son oreille ces terribles paroles :

Di va, ami, com te voi non saichant!
Tu préiz fame au los de tes parans,
Que n'a plus bele chevaliers ne serjans :
Hui jures autre; Deu en poise forment;
Moult grans martyres de ta char t'en atent :
Tu seras ladres et méziaus ausiment;
Ne te parront oil ne bouche ne dent;
Jà n'i auraz aide d'ami ne de parent,
Fors d'Yzoré et d'Amile le gent.
— Je n'en puis mais bonne chose; va-t'ent,
La moie char quant tu vueuls si la prent,
Et si en fai del tout à ton commant.
Belissant bele, jurez, je vous atanz.
— Sire, dist-elle, orendroit maintenant
Tout à vostre devise. »

En sortant de l'église, Amis veut prendre le chemin de Blaye; mais, retenu jusqu'au lendemain matin par l'empereur,

Va s'en Amis li gentis et li bers,
Si enmainne la dame.

Arrivés sous les murs de Blaye,

« Seignor baron, ce dist Amis li ber,
Nous n'enterrons huimais en la cité,
Jusqu'à demain que li jors parra clers,
Que à grant joie i voldrommez entrer. »

Ignorant sur le sort de son compagnon, Amile jette les yeux sur la campagne et aperçoit la nombreuse suite d'Amis, qu'il prend pour une armée envoyée contre lui par l'empereur, après la mort de cet ami généreux. Pour s'en assurer, il s'arme, et, à l'insu de tout le monde

Parmi la porte s'en ist touz eslaissiez;
Li cuens Amis enmi le pré se siet;
La fille Karle le tenoit embracié,
Il ne la volt acoler ne baisier :
Le compaignon avoit-il forment chier.

Bien le connut sor l'auferrant corsier.
« Vassax, dist-il moult par iestez or fiers ;
Volez-nous voz la ville chalongier? »

Puis il se précipite à bas de son cheval,

Trenche les las de son elme vergier,
Le blanc haubert lait couler à ses piés.
Il s'entre-corrent acoler et baisier.
« En non Deu, sire, ce dist li cuens Amis,
Je vous ai mort Hardré vostre anemi ;
Si voz amaing Bellissant au cler vis :
Vous la panrez, que li reis le m'a dit... »
Amiles l'oït, moult joians en devint...
« En non Deu, sire, li cuens Amiles dist :
Le mien couvine vous r'arai-ge tost dist :
Lez ta moillier me couchai-je dormir ;
Il n'a si bele en seissante païs :
Moult m'esmerveil com en poez souffrir. »
Amis l'entent, s'en a gieté un ris.
La fille Karle en giète un grant souzpir :
« Seignor, dist-ele, par les sains que Dex fist,
Si vous samblez d'aler et de venir,
Et de la bouche et des iex et dou vis,
Que je ne sai li quex est mes maris. »
Amis l'entent, s'en a gieté un ris ;
Enz en l'oreille à conseillier li prist :
« En non Deu, dame, mes compains qui ci vint,
Se Dex m'aït, cist iert vostre maris ;
Ne voz ai pas erré com anemis.
— En non Deu, sire, mais com charnex amis :
Par voz sui honorée. »
La nuit le laissent desci à l'aube clère
Que Belissant ont au mostier mené ;
Li cuens Amiles l'a iluec espousée.
El palais montent sens nulle demorée
Grans noces firent li fil des franches mères,
Com li cuens prinst la dame.

Le lendemain ils entrent dans la ville

Et Lubias est encontre venue,
Où voit Ami, si l'a amentéus :

« Qui sont ces gens qui viennent par ces rues? »
Dist li cuens : « Dame, ne soiez esperdue,
C'est la gens Karle à la barbe chenue;
Ces ameroiz, se de moi avez cure.
— Volentiers, sire, mais que séure fuisse
Qu'en vostre lit anquenuit me géusse
Que n'i fust mise la vostre espée nue. »

Le comte accepte ces conditions en assurant sa femme que sa santé est parfaitement rétablie. Lubias reçoit d'abord gracieusement les arrivants, mais elle ne tarde pas à accuser Amiles auprès de son mari d'avoir tué Hardré en trahison, et elle jure de venger la mort de son oncle. Pour prévenir les effets de la malveillance de sa femme, Amis va trouver son compagnon :

« Sire, dist-il, désormais vous levez;
Faites vos homes garnir et conraer :
Droit vers Riviers, s'il vous plaist, en irez
Et saisirez toutes vos fremetez. »
Et cil respont : « Si com vous commandez. »

Il se lève, donne l'ordre du départ, et quitte bientôt la ville;

Ses chevaliers compains le convoia assez,
Deus moult grans lieues, puis s'en est retornez;
Mais ainz se sont baisié et acolé :
Plorant se départirent.

Enfin, après un long voyage,

Ez Amile en sa ville.

De retour à Blaye, Amis ne tarde pas à ressentir les effets de la menace de l'ange;

Moult li abaisse et angoisse li nés
Et li retranche durement li parlers.

Le voyant dans ce triste état, la méchante Lubias lui propose une séparation :

« Dame, dist-il, bien m'avez agaitié,
Et sormonté et del tout abaissié.
La loi avez à l'oisel dou rammier;

Li fox l'agaite qui desoz l'aubre siet,
Que l' cuide panre sain et sauf et entier :
Miex li venist qu'il le férist el chief,
Si le plumast et éust au mengier :
Icelle loi avez-vos, par mon chief.
Je vous cuidai servir et essaucier
Comme la dame cui j'avoie à moillier ;
Or vous voi si del tout sauvaige et grief,
A Deu m'en claim le glorioz dou ciel
Qu'il m'en face venjance.

Transportée de colère, elle quitte son mari et se rend près de l'évêque, qu'elle invite à prononcer sa séparation d'avec Amis. Le digne prélat lui adresse de paternelles représentations, auxquelles la mégère fait cette insolente réponse :

« Moie est la ville et l'annors qui apent,
Ceste terre est à mon commandement ;
N'i a évesque ne face mon talent,
Nus hom n'i a par maistrie noient :
Laissiez la croce, que je vous la deffenz ! »

L'évêque résiste à cette injonction,

Et Lubias si s'est tant por alée,
As riches homes a données soudées,
Et as borjois piauls de martre affublées ;
Icelle gens s'est el monstier entrée,
Et tuit ensamble à l'évesque crièrent :
« Por qu'avez-vous nostre dame avilliée
Qu'à un mezel l'avez faite privée ? »

Le prélat répond : Est-ce un nouveau seigneur que vous demandez ? En ce cas prévenez trois autres évêques, et nous nous rendrons près du comte Amis pour constater son état : celui-ci ne cherche pas à cacher qu'il est vraiment attaqué de la lèpre ; il se borne à demander que Lubias lui fasse préparer une retraite hors des murs de la ville, et qu'elle le nourrisse des restes de sa table.

Li haut demainne et li prince meillor
Lubias proient tuit ensamble le jor
Que la vitaille li otroit par amors ;
Elle si fist maintenant oiant toz :

Dex la honnisse li pères glorieux,
Que le couvent li failli-elle tout
Damel-Dex la maudie!

Amis fait des adieux touchants à ses chevaliers; il leur adresse entre autres ces paroles :

« Li rois méismez qui France a à baillier,
M'i ot donné Lubias à moillier,
Ceste meschine au gent cors afaitié;
Elle est moult jone, voldra soi envoisier :
S'elle mesprent, por Deu, la chastoiez
Un fil en ai, celui tenez-vous chier;
Ce est Girars li damoisiaus légiers :
Par lui tenrez vos terres et vos fiés... »
A ce que dist li vaillans chevaliers,
S'estoit pasmée sa très-fausse moilliers...

Le lépreux quitte Blaye au milieu des témoignages sincères d'affliction du clergé et de bon nombre des chevaliers, et se retire dans une vieille masure toute délabrée; là Lubias le laisse manquer de tout et pousse l'inhumanité au point d'accabler son fils de mauvais traitements, et finit par le faire jeter dans un cachot, parce que bravant ses ordres, il a osé porter des vivres à son père. Elle fait ensuite publier un ban

Que il n'i ait chevalier ne borjois
Qui voist Ami resgarder mais des mois,
Ne qui li doinst de quoi il vive un soir.

Touchés du malheur de leur bon maître, deux jeunes serfs, Garins et Haymes, qu'il avait rachetés et nourris, ne craignent pas d'adresser cette noble requête à Lubias :

« Cel gentilhome laissiez de fain morir;
Car nous donnez congié de lui servir,
Nous l'enmenrons en estranges païs,
Là li querronz et dou pain et dou vin
Et de la char por Deu qui ne menti. »

Lubias y consent volontiers, et dans sa joie elle donne à ces jeunes gens son mulet et trente livres parisis pour qu'ils emmènent Amis si loin qu'elle n'en entende plus parler. Le comte

ne veut pas s'éloigner avant d'avoir dit un dernier adieu à son fils. Ramené au palais par ses généreux conducteurs,

Isnellement s'est apuiez au dois :
« Lubias dame, entendez envers moi ;
Mon fil Girart me monstrez une fois,
Car en ma vie ne le quier plus véoir. »

A la touchante prière d'Amis, Lubias répond par cette menace :

« Se ne me faitez mon palais délivrer,
Vilainement vous ferai fors bouter. »

Le pauvre père s'éloigne, accablé de douleur. Voyant l'intérêt que lui porte la population, Lubias fait de nouveau publier son ban, et Amis, sous la conduite des deux jeunes serfs, prend tristement le chemin de Rome, où il espère retrouver son parrain, le pape Ysoré. Le Saint-Père en effet l'accueille parfaitement, et déjà son état commençait à s'améliorer, lorsqu'il se voit chasser de Rome par la mort de son parrain et par la famine. Amis prend alors le parti de se rendre auprès de sa famille à Clermont en Auvergne. Près de cette ville il rencontre ses frères,

Qui s'esbanoient as tables et as dés ;
Son bras gieta desor Hoedon l'ainsné :
« Frère, dist-il, et car me resgardez !
Jà fumez-noz d'un seul père engendré
Et d'une mère fumez-nous tuit trois né,
De vos avoirs me faitez un hostel ;
Mantel ou cote ou chape me donnez ;
Ne me laissiez cest yver esjaler :
Vostre en sera l'aumosne. »
Or parla Hoedes : hé Dex ! tant mar l'a fait !
« Sire malades, car vous tenez en là.
Maldéhais ait qui vous vit onques mais ;
Ne jà mes frères ne serez, se Deu plaist ! »

Son frère puîné renchérit encore sur la dureté de Eudes ; il saisit le mulet d'Amis par le frein, le fait cabrer, et renverse le pauvre lépreux si lourdement,

Que par la char li est li sans sailluz

Et par la bouche et par le nés issuz.
Li serf le voient, chascuns fu irascuz;
Celle part corrent, chascuns a prins un fust,
Jà les éussent parmi les chiés féruz,
Quant Amis crie : « Baron, estez en suz;
Laissiez les fols; certez ne sevent mieuz :
Damel-Dex lor pardoingne! »

Cependant abattu par ce dernier trait d'ingratitude et de cruauté, Amis prie ses fidèles compagnons de l'abandonner à son malheureux sort. D'ailleurs, ajoute-t-il, je suis hors d'état de me tenir plus longtemps sur le mulet;

« Toute la chars m'est des cuisses sevrée,
Desci as os n'en i a point remese. »

Pourquoi nous l'avoir caché? répond Haymes, je vous aurais fait un brancard sur lequel nous vous aurions transporté; ainsi

Une charrete ont li serf achatée;
Trois sols en donnent, moult l'ont bien atornée,
Et de fresche herbe et joinchie et comblée,
Et lor seignor dant Ami i montèrent;
A la charrete le murlet atelèrent.
Toutes les gens i sont de-maintenant alées :
Jà li r'éussent bele chose donnée,
D'or et d'argent la charrete comblée
Se ne fuissent li troi desloial frère
Que li cors Deu maudie!

Dans cet équipage, ils atteignent le Berri; mais leurs ressources ne tardent pas à s'épuiser, et nos voyageurs se voient réduits à la dure nécessité de vendre leur mulet pour gagner la Bretagne, où ils espèrent trouver facilement le moyen de vivre :

A la charrete s'ont prins à charroier :
L'úns trait devant, l'autres boute derrier.

Arrivés sur le bord de la mer, Amis demande à des mariniers s'ils veulent l'embarquer; ceux-ci y consentent, à condition qu'il leur vendra un de ses serfs.

Glouton! dist-il, Dex confonde vos chiés!

Par tout le mont m'ont cist dui charroié
Et sans euls deus n'auroie-je mestier.
— Sire, dist Haymes, si feroiz par mon chief !
Que de sa chose se doit-on bien aidier,
S'en doit-on bien vendre et engaigier. »
Maugré le voil Ami et s'amistié,
Se vendi Haymes as félons maronniers :
Cent mars d'argent sés en prinst volentiers
Et pain et vin et poissons à mengier,
Et si les doivent oultre la mer naigier.

On s'embarque. Les matelots

Tendent les cordes, les voiles font drescier;
Li vens lor vient qui par vigor i fiert;
Ainszi les maine come l'aloé esprevier. »

Mais bientôt la discorde éclate parmi l'équipage à cause de Haymes, que chacun veut s'approprier. Des injures les marins passent aux coups : deux tombent morts dans la lutte, et les trois autres sont jetés à la mer,

Si qu'en la barge remest Amis à pié,
Il et si home li dui serf droiturier ;
Il ne sevent que faire.
« Dex, dist Amis, qui onques ne mentiz,
Ne souffrez mie que je soie périz
S'aurai véu mon compaingnon gentil.
— Sire, dist Haymes, ne vous esmaiez si :
Autre foie fumez jà malbailliz
Dedens la mer el palagre et el fil :
Garins ira le gouvernail tenir
Et je irai à l'aviron séir. »

Après avoir vogué au hasard pendant quinze jours, ils prennent enfin terre à Riviers. Arrêté sans le savoir à la porte du comte Amiles, le pauvre lépreux

Ses tarterelles commença à tentir ;
Bienfait demande, por Deu qui ne menti.

Amiles entend ce triste appel, et il charge son sénéchal de porter du pain et du vin au malade ; l'officier revient auprès de son

maître lui apprendre que le mendiant possède un hanap d'une grande beauté et en tout semblable au sien. Amiles quitte aussitôt la table et se met à la recherche du lépreux, qui parcourait la ville pour recueillir des aumônes,

Li cuens le sieult à force et à bandon.
Voit la charrete, li serf ierent entor.
Li cuens Amiles s'apuia as limons
Et li demande : « Sire, dont iestez-vouz? »
Et dist Amis : « Ne sai qu'en tient à vouz.
Ne veez-vous que je sui uns liéprouz ?
Et quier Amile dont je sui désirouz ;
Quant je ne l' truis, moult en sui corresouz;
Or voldroie mors iestre. »

Amiles à ces mots s'élance dans la charrette, presse son compagnon dans ses bras, l'emmène aussitôt à son hôtel, où Bellissent lui fait aussi le plus aimable accueil.

« Ahi! dist-elle, gentiz fiuls à baron,
Com vous vi jâ hardi au confanon,
En la bataille de Hardré le félon!
Vous et mes sires estiiez compaingnon.
Ne gerrez mais en lit, s'avec nous non,
Que de mort noz garistez. »

Désormais rien ne manque plus au lépreux que la santé.

En une chambre jut la nuit pointe à flor,

lorsqu'un ange lui apparaît et lui ordonne de déclarer à son ami

« Que s'il voloit ses anfans décoler,
Ses deus biaus fiz que il puet tant amer,
Et te féist dou sanc ton cors laver,
Ainsiz porroiez garir et respasser,
Ne autrement tu ne puez eschaper
Que tu garisses mie... »
Celle nuit jut Amis en grant frison
Pour la nouvelle, pour l'amonestoison.

Dès le matin, Amiles vient visiter son hôte; il lui renouvelle l'expression de sa vive reconnaissance.

« Or croi en Deu le glorious puissant,
Se riens savoie en cest siècle vivant
Qui vous poïst faire assouaigement,
Se g'en devoie quanques à moi apent
Vendre, engaigier ou livrer à torment,
Nès mes deus fiz certez, ou Belissant,
Si le feroi-je, ge l' vous di et créant. »

Malgré ou peut-être à cause de ces protestations, le lépreux se garde bien de dire à quel prix la santé lui est promise. Cependant il laisse entrevoir qu'il y aurait quelque chose à faire. Amiles le presse :

« Compains, dist-il, ne l' me celer tu mie,
Isnellement soit la chose jehie :
— Non ferai, sire, vous ne l' feriiez mie,
Se l' tenriiez espoir à desverie
Et à oultraige et à moult grant folie:
Ne l' vous diroie por tout l'or de Roussie;
Mieus aimz-je iestre en ceste maladie,
Et à languir et à souffrir haschie. »

Vaincu par les instances réitérées de son compagnon, Amis lui révèle enfin le fatal secret;

Li cuens l'entent, si commence à plorer :
Ne sot que faire, ne pot un mot soner.

Après un combat déchirant entre l'amour paternel et l'amitié, ce dernier sentiment l'emporte; Amiles se précipite hors de la chambre du lépreux et court au lit où reposent ses deux jeunes fils l'un près de l'autre; à leur vue, son courage et ses forces l'abandonnent, l'épée dont il s'est armé lui échappe des mains, et il tombe, privé de sentiment. Ayant enfin repris ses sens, il s'approche de nouveau du lit; immobile, égaré, il jette un regard plein de larmes sur ses malheureux enfants. Pendant cette lutte intérieure, l'aîné s'éveille, et apprenant ce qui amène son père, nouvel Isaac, il l'exhorte lui-même à accomplir le sacrifice, à verser le sang qui lui appartient, qui est son propre sang.

Li cuens Amiles vint vers le lit esrant,
Hauce l'espée, li fiuls le col estent;

Or est merveilles se li cuers ne li ment;
La teste cope li pères son anfant,
Le sanc reciut el cler bacin d'argent :
A poi ne chiet à terre.

Cependant il a la force d'achever, et, muni du bassin, il court hors de lui chez son compagnon.

Amis le voit, moult en est esperduz;
Or se démente et dist : « Las! tant mar fuz
Que tu venis en terre! »

Amiles le place lui-même dans le bain sanglant, et bientôt la promesse de l'ange se réalise : le lépreux recouvre sa santé, sa vigueur, sa grâce première. Les deux amis, vêtus de même, se dirigent vers l'église pour rendre leurs actions de graces à Dieu. Au retour ils rencontrent Bellissent, qui avait passé toute la matinée à l'office. Revenue de l'évanouissement que lui cause la surprise :

« Seignor, dist-elle, por Deu le roi amant,
Je sai de voir et croi à enciant
L'uns de vous deus a en moi part moult grant,
Et s'est Amiles li hardis combatans ;
Mais je n'en sai faire connoissement. »

Alors Amiles lui présente son compagnon rendu à la santé.

La dame l'oit, ses mains vers Deu en tant;
Là s'agenoillent plus de deus mille jant,
Qui tuit en rendent merci au Roi puissant;
Sonnent cil saint et cil clerc vont chantant;
Et de pitié en plorent plus de cent.
Ce dist Amiles : « Ne faitez joie tant...
Car mi fil sont ocis et mort sainglant...
Venez-en tuit, bonne gent honorée,
Serjant, borjois, chevalier, gent letrée,
Là sus amont en la sale pavée
Et si verroiz tuit la fort destinée :
Onques si dure ne fu mais esgardée. »

A ces mots la scène change, la foule se précipite vers le palais.

Por les anfans fu moult grans la criée;
Là véissiez mainte crois aportée

Maint encensier dont bonne est la fumée :
Tuit cil provoire chantent à grant criée
Le chant des mors à moult grant alenée.
Et Belissans ne fu pas arrestée :
C'est la première qu'en la chambre est entrée
Plorant, criant, trestoute eschevelée.

Mais quel n'est pas son étonnement et sa joie en retrouvant ses deux fils jouant gaîment avec une pomme d'or. Elle permet alors à la foule de pénétrer dans cette chambre où vient de s'opérer un si grand miracle; et, lorsque son mari peut arriver jusqu'à elle,

Dist Belissans : « Sire Amile, bons ber,
Se je cuidaisse huimain à l'ajorner
Que volsissiez mes anfans décoler,
Remèse fuisse, ge l' vous di sans fausser,
Pour recevoir d'une part le sanc cler. »
Celle parole fist mainte gent plorer
Et de pitié doucement souzpirer.
Grans fu la joie, ge l' vous di sans fausser.
Au monstier vont Damel-Deu aourer.
Les anfans mainnent, qu'il porrent tant amer,
Et li saint sonnent tout par euls sans tyrer,
Et li clerc chantent tuit hautement et cler.
Là poïssiez trop grant feste esgarder
Por l'amor des miracles.

Amiles donne un banquet en réjouissance à la ville entière de Riviers :

Onques cel jor n'i ot guichet fremé,
Qui mengier volt ne li fu devéé ;
Pain ot et vin et piument et claré,
Et char de buef, venoison et sainglier :
Qui mengier volt, de tout ce ot plenté !...
Et cuens Amis, dont je voz ai conté,
Ses deus bons sers n'i a pas oubliez,
An icel jor que il fu respassez
Les fist ansdeus chevaliers adoubez.

A peine la fête est terminée,

« Biaus sires Amiles, dist Amis li vaillans,

Sachiez por voir que moult sui désirrans
Que Lubias qui a les iex rians
Aille véoir et Girart mon anfant.
— Non ferez, sire, dist ses compains li jans,
Partirai vous parmi mes tenemans,
Et se d'aler i avez tel talant,
G'irai o vous, n'i serai demorans. »

Les deux compagnons s'arrêtent à ce dernier parti, et Amiles prend congé de sa femme et de ses enfants, qu'il ne doit plus revoir. Arrivés à Blaye, Amis et Amiles descendent chez un bourgeois nommé Gautier. Celui-ci, frappé de leur exacte ressemblance, s'écrie :

« Et je ne sai se je sui enchantez,
Que toutes voies le di et le diré
L'uns de vous deus est Amis l'alosez... »

Amis se fait connaître ainsi que son compagnon; il apprend à Gautier qu'après avoir recouvré la santé, il vient incognito pour s'assurer si sa femme et son fils se conduisent bien; satisfait de la réponse de son hôte, Amis fait aussitôt publier la nouvelle de son retour à Blaye. Le trouvère peint ainsi l'empressement général de la population à se rendre auprès du comte :

Qui lors véist ces barons chevaliers...
Parmi ces rues prennent à eslaissier;
Trestuit i vont, serjant et escuier,
Clerc et provoire et li autre princier,
Trestuit en vont à l'ostel dant Gautier.

Un écuyer court à la rencontre du jeune Girard qui revenait de la chasse, et lui annonce le retour du comte, Girard

De tant com pot et corre et randonner,
Corrut son père baisier et acoler,
Et Amis lui, ne s'en pot saouler.
Nus ne sauroit la joie raconter
Que li fiz fait au père.

Lubias elle-même, coquettement parée, se présente à son mari :

« Ami biaus frère, le mien cors vous présant
Comme la toie por faire ton talant.
—Fuiez de ci, dist li cuens errammant. »

Et, après l'avoir accablée de reproches, il donne à ses chevaliers l'ordre de la lier étroitement, de la renfermer dans la cabane où lui-même a langui si longtemps, et de ne lui donner par jour

Qu'un quarteret de pain et ne mie trop grant.

Cependant, au bout de huit jours,

Au conte Ami moult grans pitiez en prant;
Querre l'anvoie, rant li son tenement.
Li cuens Amis, qui moult ot le cors gent,
Son fil Girart adoube maintenant,
Si li donna trestout son tenement,
Et à ses sers donna grant chasement.

Ces dispositions faites, les deux compagnons prennent la croix,

La mer passèrent au vent sans aviron;
Jusqu'au sépulcre n'i font arrestison,
La sainte crois où souffri passion
Jhésus li sires baisièrent à bandon.

Ensuite ils reprennent le chemin de la France; mais, parvenus en Lombardie,

Parmi Mortiers ont lor voie tornée;
Là lor prinst maus par bonne destinée:
Iluec transsirent, c'est véritez prouvée [1];
Li pélerin qui vont parmi l'estrée,
Cil sevent bien où lor tombe est posée.

Ici sera la chansons definée
Des deus barons qui a esté chantée:
Ce est d'Amile à la chière membrée,
D'Ami le conte qui ot tel renommée,
Que touz jors mais nous sera ramembrée
Jusqu'à la fin dou monde.

Immédiatement après la chanson d'Amis et Amiles, le manuscrit contient celle de Girard de Blaye, fils d'Amis, un peu plus étendue, sur le même rhythme et également anonyme.

[1] Un autre trouvère fait périr Amis et Amiles de la main d'Ogier. Voir *La Chevalerie d'Ogier de Danemarche*, publié par M. J. Barrois, in-4° et in-12. Paris, Techner, 1842, vers.

NOTE B.

(Voyez p. 72.)

Le Ms. 1132, supplément français, jadis appartenant à la bibliothèque des frères prêcheurs de Poissy, est in-4° à deux colonnes. Il est écrit d'un seul et même caractère et porte au dos, sur sa reliure, qui est récente, car elle est marquée des initiales L. P. (Louis-Philippe), surmontées d'une couronne, ce titre qui date de la même époque : *Nouveaux miracles de la Vierge*. C'est probablement ce qui avait empêché ce Ms. d'être examiné à fond jusqu'ici.

Pour mon compte, je ne le connaissais pas; mais désirant mettre à fin un travail commencé depuis longtemps sur Gauthier de Coinsy, je dus examiner ce Ms. qui porte le même titre que l'œuvre principale du pieux chantre de la Vierge. Qu'on juge de mon étonnement quand le nom de Rutebeuf (écrit Rhutebuef) placé au milieu d'une page dans le courant même du texte, vint frapper mes regards... Étaient-ce de nouvelles pièces du célèbre trouvère qui allaient m'être révélées? était-ce une citation de son nom, faite par un poète quasi contemporain? Mais d'abord j'avais cru jusque là avoir donné ses œuvres complètes, et ensuite j'avais avancé dans ma préface cette opinion qu'aucun écrivain du moyen âge n'avait rappelé dans ses vers le devancier de Villon... Si la première de ces hypothèses se trouva inexacte, la seconde se réalisa, et bien qu'elle démontrât que j'avais commis ainsi une erreur involontaire, j'avoue que ce ne fut pas sans une grande satisfaction que je vis, par un examen approfondi du manuscrit, se restreindre le champ des découvertes que j'aurais pu espérer.

Toutefois, comme on va le voir, si je ne trouvai aucune pièce nouvelle de Rutebeuf, je rencontrai dans notre Ms quelques variantes, à la vérité peu importantes, et je ne tardai pas à m'apercevoir que ce vaste amas de vers empruntés à tout le monde

contenait plusieurs petits poëmes dignes de toute mon attention.

Le Ms. 1132, dont l'écriture dénote la première moitié du 14e siècle, date que viennent encore confirmer plusieurs passages de son texte, n'est autre chose qu'une compilation pieuse, faite très probablement par un clerc, en l'honneur de la Vierge. Cette compilation ne contient pas seulement des miracles empruntés à la vie de Marie : elle offre, enchâssés au milieu de moralités auxquelles tout sert successivement de prétexte (les fleurs, les animaux, les pierres, etc.), un assez grand nombre de *contes*, de *dits*, de *chansons pieuses*, *de disputoisons*, etc.

Ce Ms. est dans l'état le plus déplorable. Beaucoup de feuillets en ont été arrachés ou mutilés, et sur les 251 qui lui restent, un infiniment petit nombre est resté intact. Celui qu'il faut bien aujourd'hui compter pour le premier contient un *Salve regina* en vers français, au recto; au verso un conte pieux sur une dame de Marseille qui professait un grand respect pour la Vierge, etc., etc.

Le folio 2, v°, nous apprend par sa rubrique écrite en rouge et numérotée XXIIII, que tous les chapitres précédents manquent à ce premier livre. Ce chapitre 24 contient l'aventure d'un moine de Cîteaux, une chanson et un dit de Notre-Dame, qui n'ont rien de remarquable. Le chapitre 25 offre une *patenostre glosée* et le récit de la conversion d'un écolier, opérée par la Vierge. Il se termine par une pièce adressée à Marie pour qu'elle nous sauve. En voici les derniers vers qui font allusion au roi de Navarre :

Ainsi le fist jadis TIÉBAUT,
Qui ainsi chante à note haut :
J'ay un cuer mult lent
Qui souvent mesprent
Poi s'en esmaie;
Et li tens s'en vait,
Et je n'ai rien fait
Où grant fiance aie.
Assez ai musé
Et mon temps usé
Dont grief paie
Se par sa bonté

La fleur de pité
Son fil ne .....

Vient alors le reste de la chanson; elle est du roi de Navarre.

Je ne suivrai point de la sorte tous les chapitres du manuscrit. On me permettra de parler uniquement de ceux qui m'ont paru contenir quelque chose d'important.

Le chapitre 27 (folio 16, r°), dont une partie manque, nous offre une pièce sur les tourments de l'enfer, qui est de Jehan de Meun, ainsi que l'indique l'annotation suivante : *Magister Johannes de Meun*, mise en marge par une main qui semble être du 16e siècle, et qui d'un bout à l'autre du manuscrit a reproduit les rubriques de tous les chapitres. Le folio 26, v°, contient le commencement d'une histoire dont la suite se trouve plus loin et que précèdent ces deux vers :

Je le te preuve par un conte
Que Leoncius nous raconte.

Comme, dans ce conte, il est question de Jehan, qui fut un prélat très charitable, il s'agit non pas du Leoncius, évêque de Naples vers 649, d'après l'*Italia sacra* de Ferdinando Ughello, mais d'un autre Leontius de Chypre, homme très instruit qui vivait à peu près à la même époque, et qui est l'auteur d'une vie de saint Jean le patriarche, qu'on trouve aux manuscrits du roi sous les n°s 2318, 5296, B. 5601, 5602, 5603, 5671. On peut consulter, pour ce qui concerne ce personnage, Trithème et Bellarmin.

Au folio 27, v°, on trouve sur la mort une longue pièce morale dont voici quelques vers remarquables par leur énergie et par une allusion aux testaments que le clergé exigeait des mourants en faveur de l'église :

Nous savons tous et toutes que mort n'a point d'ami.
Combien que mi parent soient tenu à mi
Tost m'aroient oublié ainçois an et demi :
...... espoir du mien mi anemi.
Hélas! hélas! sitost com mort les dens nous serre,
La lasse âme chétive ne scet ostel où querre.
Li ver ont la charoigne et li parent la terre :

Mauvès fait pour tiex hoirs mauvèsement acquerre.
. . . .
Or me puet aucun dire : Sire, se Diex m'ament,
Je n'ai de quoy donner ne faire testament,
Quar j'ai toute ma vie gaaignie loiaument :
Quiconques autre chose de moy vous dira, ment.
J'ai mes petis enfans à cui je sui tenus
Plus qu'as povres estranges, ne qu'aus frères menus :
Je les ai bel et bien jusques ci maintenus :
Ne je ne les vueil mie lessier povres ne nus.

Au folio 29 se trouve le *dit des Religieus;* le folio 30 nous offre celui des *Prélas;* le folio 40 v°, *la Contenance des Femmes,* etc.

Le chapitre 32 (fol. 51 r°) contient une pièce à la Vierge nommée *A B C,* par Gautier de Rome. Chaque strophe de cette pièce commence par une des 25 lettres de l'alphabet, savoir : la première par A, la seconde par B, etc. Le nom de l'auteur nous est ainsi révélé p. 52 :

Et pour ce que plus en y a
En escripture plus qu'en lettre,
Gautier de Romme réson a
Qu'en son A. B. C. le vient mettre, etc.

Le chapitre 34 contient les vers que nous avons cités sur le roi Arthur et saint Louis; puis un dit que la rubrique appelle le *DIT de l'instruction du roi de France.* Cette pièce est exactement la même, et sans variantes importantes, que nous avons donnée dans notre premier volume, p. 342 et suivantes, d'après le Ms 198 N.-D., sous le titre de *Un dit du roy.* Seulement, dans le Ms. 1132 Suppl. fr., fol. 55, elle est précédée des vers suivants, qui ne se trouvent pas dans l'autre leçon.

Pour ce qu'avon fait mencion
Des roys, de leur dévocion]
Qu'éurent à la bele Marie
Réson requiert que des rois die
Aucune chose véritable
A eus et à nous pourfitable.
Quar qui à roy ne dit vrité,

Tiex est plains de malignité,
Ne roy n'iert jà bien conseilié,
Se vrité est mise sous pié.
Vrité ne quiert point les angles :
Pour ce est déceus li rois Angles.
Noctua l'eust mieux conseilié
Que n'a son avugle clergié,
Ne si prince ne si baron.
Il resamble au roi Pharaon
Qui dist : « Je ne sai qui est Dieu. »
Tu le saras en autre lieu.
Roy par vrité se doit mener...
A fleur de lis doit resambler, etc.
Un dit en fu fait en tel guise
De Philippe un roy de France
Qui d'estre roy fu en balance.
Li règne li vint de costé :
Painne mist qu'en féust osté
Li roys Anglois, mès ne post mie ;
Mainte personne en fu périe.
Rois, tu te dois mult aviser ;
N'est si puissant que tresbuchier
Ne puist faire Diex quant li plest,
E spéciaument quant meffait
Et quant son déhu pas ne fait
De governer ; mès crie et brait
Li pueples pour le desconfort
Du floive que mengu le fort.
Dont pour endoctriner cest roy
Un dit fu fait de tele loy.

Vient ici le *dit du Roy* de notre premier volume. Le chapitre 35 est intitulé *de Nostre Dame qui visita frère Pierre à sa mort; item un ditié de la vertu et puissance de la mort;* mais cette rubrique n'est pas exacte, car au folio 58, r°, à propos de l'histoire d'un moine de Provence, qui n'est pas mentionnée non plus dans la rubrique, on trouve ces vers :

Li moignes qui à guersay boit
Fort est que en paradis voit.....
Un ditié contre les gloutons
En nostre livre si entons.
Qui le ditié fist, je ne scey ;

Mès mult reprent boire au guersay
Que de trop boire. Enten que dist
Ciz qui le ditié tel en fist.

Vient alors le *dit de Guersay*, que nous avons imprimé p. 435 du second volume de Rutebeuf, dans nos additions aux œuvres de ce trouvère [1], d'après le Ms. du roi 7218.

Après le *dit de Guersay* et vers la fin de l'histoire de frère Pierre qu'il coupe en deux parties, on trouve encore sur la mort les vers suivants que je crois devoir citer, parce qu'ils contiennent quelques détails curieux :

La mort tous ravit et acroche :
Il n'i a nul si biau pignié
Que la mort n'ait tost despignié.
Adont la bele Emmelot
Desdolera son dorenlot,
Et tu qui portes si grant hure
N'iras pas à la hure hure.
Et tu à ces longues manchetes
Qui par sà, par là tes degètes
Et acréu as les grans debtes,
Or vient la mort qui jus les metes :
Chevauchié as les grans chevaus
Et dévouré les cras morsiaus,
Or est venu le temps d'iver
Que ton cors rungeront li ver.
Et l'âme que deviendra quoy?
Chascun respondera pour soy.
Prisié n'i seront avocat
Ne plus que la queue d'un chat.

[1] On ne rencontre pas dans la leçon du Ms. 1132 de variantes importantes; mais nous profiterons de l'occasion pour relever quelques omissions causées par l'imprimeur dans notre première édition de cette pièce. Ainsi, dans la première strophe (voyez 2e vol. de Rutebeuf, p. 435), il faut ajouter avant le dernier vers celui-ci :

Bien se gart chescuns endroit soi.

Idem, p. 436, dans la première strophe, il faut ajouter ce vers après le quatrième :

Et puis reva véir l'estable.

Id., p. 439, strophe première, après le septième vers, il faut placer celui-ci :

Les malades sont respassez.

Quant au *Ditié de la vertu et de la puissance de la mort,* annoncé par la rubrique, ce sont les vers de la mort imprimés par M. Crapelet et attribués à Thibault de Mailli. Ils comptent cinquante strophes dans ce manuscrit.

Le chapitre 36 nous offre dès sa seconde page un exemple remarquable des jeux de mots auxquels, par une malheureuse facilité, se laissaient souvent aller les poëtes du moyen âge. Voir ci-dessus, page 281, à la note.

Le reste du premier livre ne contient rien qui soit digne d'une mention. Le second, qui commence au folio 88, v°, nous offre dans son premier chapitre (folio 90, v°) un ditié de Notre-Dame, emprunté à Rutebeuf (voyez 2e vol. de ses œuvres, p. 9), et que précèdent les deux vers qui suivent :

Un clers qui plains est de bon vent
Ainsi la saluoit souvent.

Le chapitre 2, folio 94, r°, contient le *Dit des Paintres;* le chapitre 3, une histoire où sainte Catherine joue un rôle assez peu intéressant; enfin, au folio 110, v°, est une espèce de tenson sur le paradis, où l'un des interlocuteurs dit à l'autre :

Sire, que savés-vous qu'en fait en paradis ?
I vestent beles dames ne le ver ne le gris?
Ceus qui volentiers boivent i sont-il bien asis?
Les sert-on de plouviers et de chapons rostis?

Le second interlocuteur répond si bien à son compagnon, qu'il le convertit.

Au chapitre 9, folio 122, v°, se trouve un dit de bon enseignement dont voici une strophe relative à la coutume d'admettre à sa table tous ceux qui arrivaient :

S'à vostre mengier estes d'aucune gents souspris,
Qui vignent sans mander çà uit, çà nuef, çà dis,
Ne devez semblant faire que soiez esbahis,
Mès faites bele chère, joie, soulas et ris,
Et leur prometez miex quant vous serez garnis.

Le chapitre 10, après un dit en l'honneur de Notre-Dame, nous offre, sous le titre de un *Ditté de tous les deffaus de sainte*

Église de tous les estas, la pièce de Rutebeuf que nous avons donnée p. 245 du premier volume des œuvres de ce trouvère, d'après divers manuscrits, sous le titre de *la Vie du monde* ou *la Complainte de sainte Église*. Cette leçon du Ms. 1132 n'a point l'introduction qui se trouve dans notre édition de Rutebeuf :

L'autr'ier par un matin à l'entrée de mai, etc.

Elle n'a que 26 strophes au lieu de 45 qui ont été données par nous ; mais dans ces 26 strophes en voici deux qu'aucun des manuscrits dont nous nous sommes servi pour notre édition de Rutebeuf ne contient :

Or povez bien véoir pourquoy se aucuns prie
La sainte Trinité ou la douce Marie,
Ce que nous li prions il ne nous donnent mie,
Quar li plusieurs de nous sont de honteuse vie.

Se juste nous estions, de sainte affection
Et pardevant le monde de conversacion
Honneste, en tout feissions en droite entention,
Diex de légier orroit nostre péticion.

Les folios 175 et suiv. contiennent l'*Ave Maria* Rutebeuf que nous avons donné dans notre édition, et au folio 178 commence, sans variante qui mérite d'être relevée, le *Mariage* Rutebeuf. Voici quelques uns des vers qui le précèdent :

Se tu vieus qu'essample te doigne,
Ruthebuef trop bien le tesmoigne
  Qui une fois se maria ;
  Ne sai dist Ave-Maria
  Ne patenostre ne prière :
  Après vousist miex estre en bière ;
  Il de soy-mesmes ainsi dist
  En un dité que il en fist, etc.

Le chapitre 23 contient un *dit des Curiosités et des Conditions des femmes*, qui est emprunté au Testament de Jean de Meung. C'est à cette pièce qu'appartiennent (mais nous avons oublié de le dire plus haut) les vers cités p. 174 et 176, en note, sur la toi-

lette des femmes. Ils sont précédés dans le manuscrit de ceux-ci :

Fui, chier ami, regart de fame
Se tu ne vieus ocire t'âme...
Aucunes se seulent farder...
Leur robes sont longues et lées,
A outrage desmesurées.
Eles sont com moustier parées :
De mantiaus sont emmantelées,
Et se sont les pances emflées,
Por ce puéent estre miex celées,
Et amusent souvent la gent
Par leur atour qui trop est gent.

Le chapitre 26, après nous avoir appris *pour quel cause on dit Salve regina après complie en l'ordre des frères preescheurs,* nous offre le *dit de Mellin Mellot* ou du *Villain Asnier,* qui se trouve dans notre premier volume. Ce dit est amené de la façon suivante :

Pour ce que j'ai fait de fortune
Mencion, vous en diray une
Narracion qui en escrit
Est, mès ne say qui la fist,
Ele est bonne et pourfitable
A oïr, assez délitable.
Je la vous conte, si l'oez :
Dieu et sa mère en loez, etc.

Au folio 194 se trouve le *dit de Marguet* (voyez-en le texte dans notre premier volume), au folio 201 *celui de Vérité.* Ce dernier est précédé d'un assez grand nombre de vers sur la prédication qui commencent ainsi :

J'oï conter mestre Nichole
Qui longuement fu à l'escole
(De Flavigni avoit surnom
Arcevesque de Besençon),
Que uns religieus estoit,
Qui un sermon faire devoit, etc.

Ces vers sont remarquables à cause du nom propre qui s'y

trouve. Ils sont suivis de ceux-ci, qui montrent bien ce qu'étaient les *prêcheurs* du moyen âge :

Pour ce que j'ai fait mencion
De preschier, prédicacion
Tous temps doit estre véritable :
S'autrement est, elle est musable,
Et le prescheur ferme et estable
Soit, non cum coc à vent muable;
A destre ne cloche ne à senestre :
Prescheur ne doit pas clochant estre...
Roy, duc, prince, baron et conte
Quant vérité on leur raconte
D'autre part les oreilles tournent
Et li flateur tiex les atournent
Qu'à leur court n'est point escoutée.
Vérité mès est hors boutée,
De quoy s'en sieut que mal arrée
Est et la court et la contrée.
Tout est honni par le païs
Et simple gent sont esbahis...
Vérité, qu'es-tu devenue?
Courir souloies par la rue,
Or ies recluse et mise en mue :
Chascun t'assomme et te tue.
Vous que voir dire ne doutés
De vrité un dit escoutez.

Suit le *dit de Vérité*, après lequel viennent ces vers pour conclusion :

Diex la nous doint si ensuir
Que la puissons aconsuir
Lassus ou ciel où est montée.
Puis que du monde hors boutée
Fu, là fait et fera sa demeure
Aveques la douce meure (mère) [1]
Jhésus qui est vrité et voie.
Là verrons la bele Maroie
Qui gart par sa benignité
Ceus et celes qui aiment vrité.
Amen dévotement en die
Ceste présente compaignie.

[1] Ce mot prouve que nos aïeux ne se gênaient pas pour la rime.

Le chapitre XXXI, malheureusement très mutilé, contient le *dit des Choses qui faillent en ménage;* le chapitre XXXII celui de la *Chante-Pleure,* que nous avons publié dans nos notes de Rutebeuf; le chapitre XLI celui de *la Queue de Regnart.* Enfin, au folio 235 v°, commence le *dit de Chastie-Musart* (voyez nos notes de Rutebeuf); ce dernier est suivi des vers que voici et qui rappellent Molière :

Quant fame a la seignourie
Sur homme, trop le contrarie.
Por ce doit sages homs sa fame
Humilier, qu'el ne soit dame
Mès d'escueles et de platiaus,
De fusées et de fuisiaus.
Dame je di de choses grandes :
Bien puet appareillier les viandes
Si com en Lombardie font,
Où en subjection grant sont,
Gelines, óées mettre couver,
Les drapiaus as enfans laver;
Hanas essuier, desvuidier,
Enfans bercier et alaitier,
Bien apasteler, le bergier :
A fame appartient ce mestier;
La mesnie ordener et duire,
Faire buée, faire pain cuire;
Œvres face de charité.
Ainsi entrer en la cité
Pourra où fames enterront
Qui très bien se gouverneront.
Si bien gouverner nous doint Diex
Que nous puissons monter ès cielx.

La dernière pièce digne d'être mentionnée ici, et que contienne notre manuscrit, est le *dit de Martin Hapart*, fol. 239 v°; c'est une satire religieuse dirigée contre les avares et les incrédules. *Voyez,* plus haut, p. 202 de ce volume.

NOTE C.

(Voyez page 96, note 1.)

Le *dit des Paintres* n'est précédé ni suivi dans le manuscrit par rien de particulier; il est même assez mal amené. Seulement, au folio 97 r°, on trouve sur l'origine des métiers les vers que voici et qui nous ont paru dignes d'être cités :

Pour ce que j'ay fait mencion
De ouvrer, oés l'invention
Des mestiers comment trouvés furent
Et qui à ouvrer gent esmurent.
Cil rimoiur si ont trouvé
D'aucuns biaus mos et biens rimé
De plusieurs manières de dis
Et de vilains et de gentis;
Mès encor n'ont de rien parlé
De ce dont me sui avisé,
Quar je voudrai dire et noncier
Com furent trouvez li mestier.
Aucuns mestier furent trouvez
Par aucunes subtilitez.
Si vous voudrai dire comment
Furent trouvez premièrement :
De ce ne vous mentirai mie.
Quant il virent ouvrer la pie
Qui en l'arbre faisoit son ni,
Si firent leur maison aussi.
Si estoient si malostrus
Qu'il estoient comme tous nus ;
Ne faisoient dras ne buriaux,
Mès se vestoient tous de piaus.
Quant virent l'iraigne filer
Pour ce se pristrent à draper.
La talpe qui fouoit as chans
Qui fait de terre monciaus grans
Si les aprist à labourer
Et à fouir et à semer.

Aussi l'aronde, ce vous di,
Qui de la terre fait son ni,
Si les aprist à maçonner;
Et si vous sarai bien conter
Qu'à piez de moutons et de buefs
Si trouvèrent les soulers nuefs.
Et si vous di que la limace
Qui va dorant tousjors sa trace
Si nous trouva l'enluminer [1]
Et foles fames à farder.
Par iteles subtilitez
Furent ainsi mestiers trouvez.
Engien humain à soutiver
Se prist et après à gainier.

NOTE D.

(Voyez page 102, note 1.)

Ce qui dans le Ms. 1132 amène le *Dit des Moustiers* par une transition assez brusque selon la manière de son auteur (voir le premier vers de cette pièce), est l'histoire d'un juif qui blasphéma Notre-Dame et qui pour ce fait fut battu par un grand seigneur auquel, en récompense, la Vierge rendit la vue. Voici les premiers vers de cette pièce; ils sont caractéristiques:

Il eut jadis un juif en France;
Au roy avoit grant acointance,
Quar il estoit riche et puissant
Et entre sa gent bien vaillant;
Et tel gent aime-on maintenant,
Et sont avancié grandement.
Cilz sont acointes des roiaus
Qui leur donnent les biaux jouiaus,
Et cilz qui ne donne nient
Devant les princes point ne vient.
On ne prise pas un veron

[1] Cette idée est passablement grotesque.

Qui n'a hui fourré chaperon.
Qui la paume puet faire plaine
Il a à court fain et avainne;
A povre gent la porte est close :
Qui rien ne porte, entrer n'i ose, etc.

NOTE E.

(Voyez page 172.)

Comme nous l'avons dit page 165, l'argent a été souvent personnifié au moyen âge, et sous le titre de *Dan Denier* (dominus denarius), qu'on pourrait traduire, ainsi que l'a écrit spirituellement M. Philarète Chasles à propos de Rutebeuf (*Journal des Débats*, 1841), par *monseigneur du gros sol,* tous les vices qu'il fait naître lui ont été vivement reprochés. Outre la pièce qui est l'occasion de cette note, on trouve en effet plusieurs exemples de cette personnification chez nos anciens poëtes. Rutebeuf (voyez p. 222 du 1er vol. de ses œuvres), l'auteur inconnu des *deux Trouvères ribauds* (voyez p. 339, aux notes et éclaircissements du 1er vol. de Rutebeuf); enfin le trouvère auquel on doit la pièce intitulée *de Dan Denier* (voyez p. 95 de mes *Jongleurs et Trouvères*), ont employé cette locution. Les Anglais, sous le titre de *Peny* ou *Sir Peni,* ont plusieurs petits poëmes sur ce sujet (voyez la 2e édition de Ritson, *Antient popular poetry*). Il en existe également un en vieil écossais (voyez p. 153 de l'édition des anciens poëmes écossais publiés en 1770, à Édimbourg, par lord Hailes); enfin M. Thomas Wright, pages 223, 227 et 355 de son *Apocalypsis Galiæ episcopi,* attribuée à Gauthier Mapes, et qu'il a donnée pour la *Cambden society,* cite trois pièces latines fort anciennes, tirées des manuscrits du Musée britannique, et intitulées, l'une *de Cruce denarii,* et les deux autres *de Nummo.* Voici quelques vers de chacune d'elles :

De Cruce denarii.

Crux est denarii potens in sæculo;
Regem et principem facit de servulo;

Mendicum servulum facit de regulo;
Rectorem, præsulem de parvo famulo.
Virtutem continet nummus mirabilem, etc.

De Nummo.

Manus ferens munera
Pium facit impium;
Nummus jungit fœdera,
Nummus dat consilium;
Nummus sedat prœlium;
Nummus in prelatis
Est pro jure satis;
Nummo locum datis,
Vos, qui judicatis, etc.

De Nummo.

In terris summus rex est hoc tempore nummus:
Nummum mirantur reges et ei famulantur;
Nummo venalis favet ordo pontificalis;
Nummus in abbatum cameris retinet dominatum, etc.

Enfin le Ms. latin 5129 de la Bibliothèque Royale (*Olim codex Tellerianus remensis*) contient une pièce intitulée : *Versus cynomomensis episcopi de nummo.* En voici quelques vers, empruntés au milieu de la pièce :

Sic virtus abiit, terras astrea reliquit,
Terga dedit pietas dando locum sceleri;
Jus, fas, majestas regni, curule tribunal,
Nummo cesserunt omnia ; solus erit
Publica spes, nummus, nunc rege potentior omni.
. . . .
Olim philosophi fuerat spernere nummum,
Nunc nisi nummatus Plato foret fatuus.

Voici les trois derniers :

Fac mediatorem nummum citus alta resolvet.
Ipsa fauce reum mox necis eripiens,
Ipsum se pretor falsum dictasse notabit.

NOTE F.

(Voyez page 275.)

Un poëte du 12e siècle a composé des vers hexamètres sur l'A B C qui se trouvent dans le Ms. 5001, fonds latin de la Bibliothèque du Roi, sous le titre : *Versus cujusdam Scothi de Abecedario*. La pièce contient vingt et un tercets, qui sont presque autant d'énigmes; celui qui concerne l'I est un des plus intelligibles; le voici :

I. Sum numerus primus, juvenum contentio magna;
Spreta figura mihi est et jam, sed mira potestas;
Me tamen haud Dominus voluit de lege perire.

L'A B C est un sujet sur lequel les trouvères aimaient aussi à s'exercer; le seul Ms. 7218 renferme l'*A B C Nostre-Dame* (fol. 170), l'*A B C Plente-Folie* (fol. 186) et la *Sénefiance de l'A B C*. Une copie de cette pièce que nous trouvons dans le Ms. 632[3], fol. 20 v°, débute par ces vers, qui manquent dans le texte que nous avons imprimé :

Se li Rois de Cambrai envoie
Son sens et son engin en voie
Là ù tenable n'est la sente,
Drois est ke mellours lius la sente.

Cette leçon offre quelques variantes; nous citerons entre autres ces vers sur le C, qui remplacent les 9 et 10e de la p. 277 ci-dessus :

En itel point ſu li C fais
Que de deus nons soustient le fais :
Mout est li nons petit de crois,
Ostés le C, si ara rois.

Le vers 21e de la page 276 s'y lit ainsi :

Li D qui de douçour fu plains.

Et le 7e de la page 279 :

> Dont vient la mors et si le point.

A la page 288, après l'avant-dernier vers, ajouter :

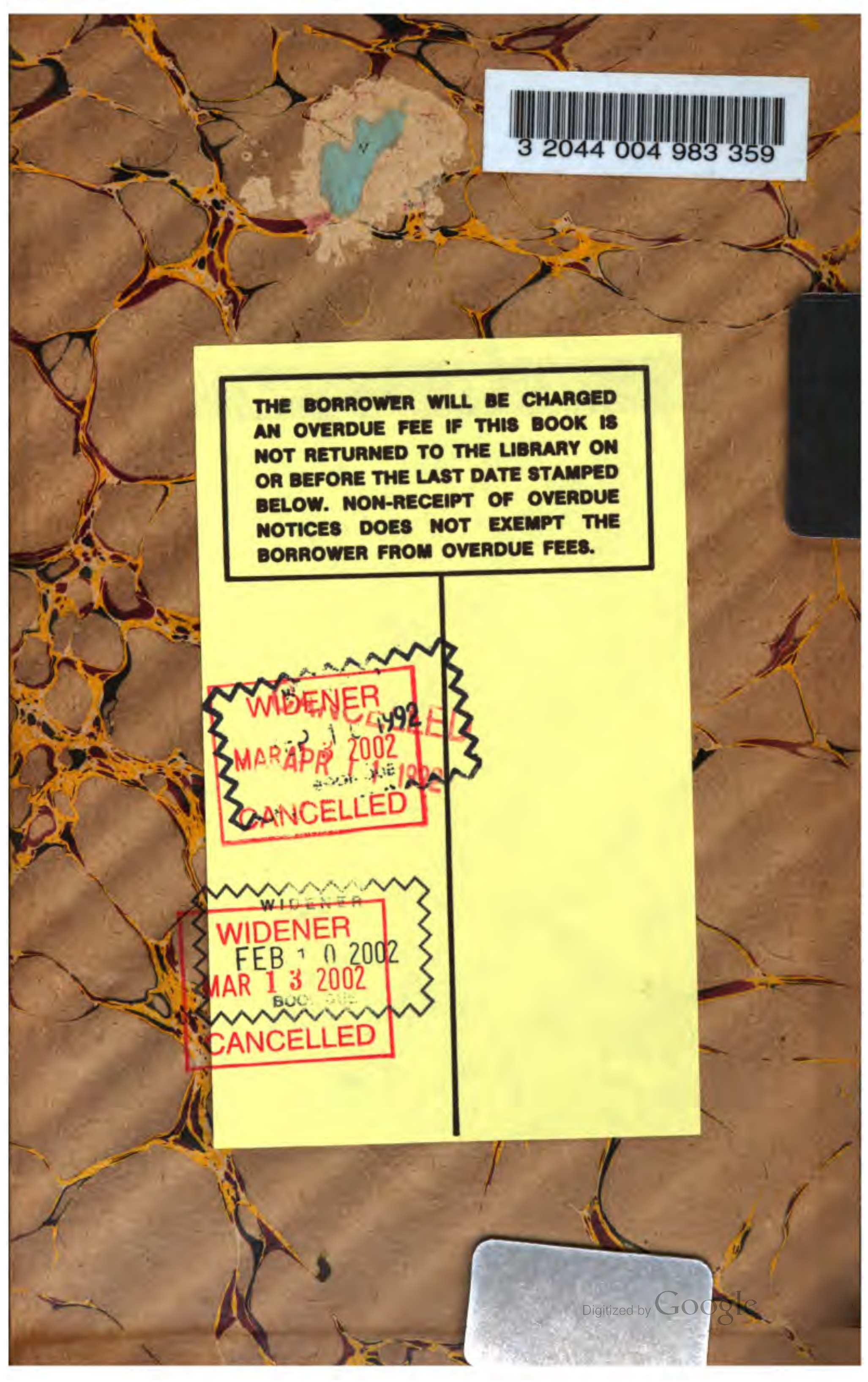
> Pour chou n'est pas (l'ET) letre nomé
> Qu'en moult de lius est fais por É.

TABLE ANALYTIQUE.

TABLE.

IMPRIMERIES DE PECQUEREAU ET Cie,
58, RUE DE LA HARPE.




3 2044 004 983 359
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
MAR 8 2002
CANCELLED
WIDENER
FEB 1 0 2002
MAR 1 3 2002
CANCELLED
Digitized by Google

